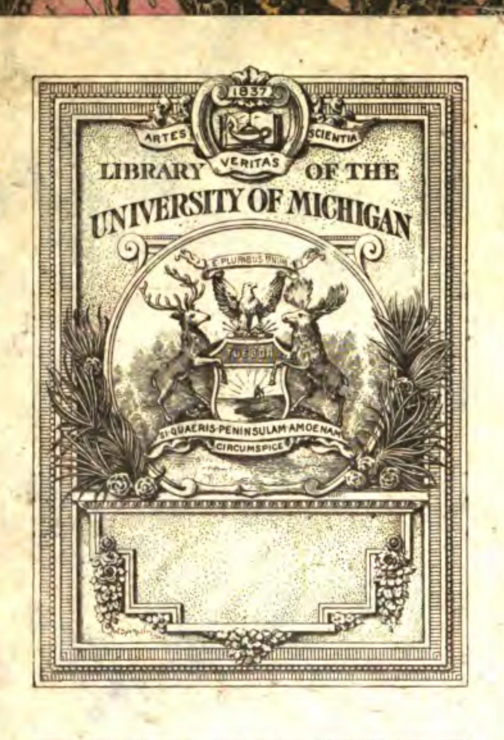
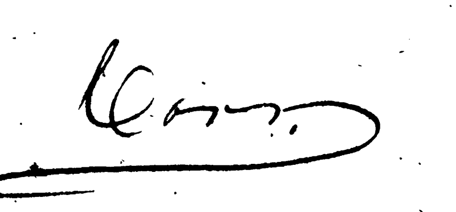

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



EDWARD VORSTER,



THÉATRE

DES AUTEURS

DU SECOND ORDRE

Cet ouvrage fait partie du Répertoire général du Théâtre français, 51 vol. in-12, qui se trouve chez le même Libraire.

Répertoire général du théâtre français

THÉATRE

DES AUTEURS

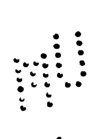
DU SECOND ORDRE.

TOME V.



A PARIS,
Chez MÉNARD Fils, Libraire, rue Gît-le-Cœur, N.° 8.

1814.

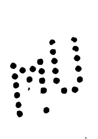


HYPERMNESTRE,

TRAGÉDIE,

PAR LEMIERRE,

Représentée, pour la première fois, le 31 août 1758.



NOTICE
SUR LEMIERRE.

Antoine-Marin Lemierre naquit à Paris en 1723. Ses parens, quoique pauvres, lui firent donner de l'éducation; l'étude fortifia en lui le penchant qu'il avoit pour la poésie; il ne voulut prendre aucun état, et consacra sa vie à la culture des lettres. Après avoir remporté plusieurs prix à l'académie française et dans diverses académies de province, il débuta dans la carrière dramatique par *Hypermnestre*, qui passe pour la meilleure de ses pièces. Cette tragédie, donnée pour la première fois le 31 août 1758, eut douze représentations.

Trois ans après, Lemierre publia *Térée*, tragédie; elle n'eut aucun succès, et il la retira le lendemain de la première représentation. Les trois premiers actes d'*Idoménée*, joué pour la première fois le 13 février 1764, furent applaudis; mais le quatrième et le cinquième ne réus-

sirent point; cependant cette pièce eut encore quelques représentations.

Artaxerce, tragédie imitée d'un opéra de Métastase, fut mise au théâtre le 20 août 1766, et représentée dix fois de suite.

Guillaume-Tell, donné pour la première fois le 17 décembre 1766, eut sept représentations. Cette tragédie fut reprise en 1790, avec quelques changemens.

Le 30 juillet 1770, Lemierre publia *la Veuve du Malabar*. Cette pièce n'eut alors que six représentations; mais à la reprise qui en fut faite au mois d'avril 1780, elle fut jouée trente fois de suite.

Céramis, tragédie, donnée quatre fois en 1786, n'a point été imprimée.

La dernière pièce que Lemierre publia fut *Barnevelt*, tragédie dont le sujet est purement politique. Il y avoit plus de vingt ans qu'elle avoit été reçue par les comédiens, et que le gouvernement en empêchoit la représentation, lorsqu'elle parut en 1788. Elle n'eut qu'une foible réussite.

Lemierre ne se borna pas à faire des tragédies; il composa deux poèmes, l'un sur la peinture, et l'autre intitulé *les Fastes*. On y distingue de fort

beaux morceaux; mais, ainsi que dans tous ses ouvrages, les traits les plus brillans se trouvent à côté de vers durs et barbares.

Cet auteur avoit des mœurs douces et simples: il vécut éloigné des intrigues et des cabales, et tout entier à la poésie.

Il tomba dans l'enfance vers les derniers mois de sa vie; et il y en avoit six qu'il avoit entièrement perdu la mémoire, lorsqu'il mourut en 1793.

PERSONNAGES.

DANAÜS.
HYPERMNESTRE, fille de Danaüs.
LYNCÉE, gendre de Danaüs.
IDAS, } confidens de Danaüs.
ARASPE, }
EGINE, confidente d'Hypermnestre.
EROX, confident de Lyncée.
GARDES.
SOLDATS.
PEUPLES d'Argos.

La scène est à Argos, dans le palais de Danaüs.

HYPERMNESTRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

HYPERMNESTRE, LYNCÉE.

LYNCÉE.

Enfin, belle Hypermnestre, il luit ce jour heureux,
Où l'hymen dans Argos va couronner mes vœux :
Je tremble cependant, et ma flamme inquiète
Ne me laisse goûter qu'une joie imparfaite :
Trop d'infortune est jointe à ma félicité,
Si je ne dois ici votre main qu'au traité,
Si votre ame à nos nœuds refuse de souscrire,
Et s'irrite ou gémit du bonheur où j'aspire.

HYPERMNESTRE.

Moi! m'alarmer, Seigneur! non, mes vœux sont remplis,
Nos pères en ce jour sont enfin réunis :
Le trône de la paix dans Argos ramenée,
S'élève et s'affermit sur l'autel d'hyménée.

C'est peu du bien public, né de ce calme heureux;
Je sais vous estimer, puis-je craindre nos nœuds?

LYNCÉE.

Quoi! vous auriez, Madame, oublié tant d'alarmes?
Je pourrois à vos yeux ne point coûter de larmes?
Vous ne m'imputez point ce ravage odieux
Que mon bras fut contraint d'exercer en ces lieux?
En vous tyrannisant j'aurai pu trouver grâce?
De quelle inquiétude à quel calme je passe!
Ah! si ce même instant, Madame, où votre cœur
Sans crainte et sans courroux consent à mon bonheur,
D'un sort plus doux encore étoit l'heureux présage,
Si, quand je vous consacre un éternel hommage,
Plein du plus tendre amour mon cœur s'osoit flatter
Qu'un jour... vos yeux sur moi craignent de s'arrêter;
Vous laissez-vous toucher à l'amour de Lyncée?
Hélas! de son espoir seriez-vous offensée?
Ai-je osé trop permettre à mes vœux abusés?
Je vous vois interdite... Eh quoi! vous vous taisez?

HYPERMNESTRE.

Souvent on cache un feu qu'on avoueroit sans honte.

LYNCÉE.

Hypermnestre!

HYPERMNESTRE.

Seigneur, ah! peut-être trop prompte...
Mais non, vous-même ici venez de m'arracher
L'aveu d'un sentiment que je n'ai pu cacher.
Ma tendresse a paru, mon ame s'est montrée
Toute entière à vos yeux, se croyant pénétrée :
Je ne m'en repens point.

LYNCÉE.

O ciel, qu'ai-je entendu?
Dans quel ravissement je reste confondu!
Grands dieux! à mes transports mon cœur suffit à peine.
Hypermnestre, est-il vrai? quelle bonté soudaine
Vous rend si favorable au plus doux de mes vœux?
Je ne suis point pour vous un objet odieux!

HYPERMNESTRE.

Vous le fûtes, Lyncée, et cette erreur peut-être,
Nos nœuds, vos sentimens que j'ai pu mieux connoître,
Ont dû hâter l'aveu qui vient de m'échapper.
Ah! pardonnez; la haine avoit pu me tromper,
Tout sembloit nous devoir séparer l'un et l'autre.
Mon père s'étoit vu renversé par le vôtre
Du trône de Memphis qu'il devoit partager;
Proscrit, forcé de fuir sous un ciel étranger,
Une trop juste haine en son cœur fut jurée:
Par l'excès de l'outrage elle étoit consacrée.
Que dis-je? vous veniez avec tous vos soldats
Attaquer Danaüs dans ses nouveaux Etats,
Vous veniez allumer d'une main sanguinaire
Le flambeau d'un hymen que rejetoit mon père;
Je ne voyois en vous qu'un farouche guerrier,
A tant de violence entraîné le premier;
Jugez si du vainqueur je fuyois l'hyménée,
Moi plutôt à son char qu'à son lit destinée,
Moi dont la main étoit le prix de ses excès,
Moi qu'opprimoit la guerre et qui craignois la paix.
Vous hâtez de nos murs l'assaut inévitable;
Le premier sur la brèche et le plus redoutable,

De vos frères suivi, vous entrez dans Argos;
J'attendois un tyran et je vis un héros :
Je vous vis vertueux, sensible à mes alarmes,
Rougir de vos lauriers et pleurer sur vos armes.
Des fureurs de la guerre éclatant désaveu!
A ces généreux traits d'un cœur connu trop peu,
De mes préventions je vis toute l'injure.
Que la haine fait honte au moment qu'on l'abjure!
Et que mon cœur plus juste, à votre aspect, Seigneur,
Trop tard désabusé, détesta son erreur!

LYNCÉE.

Ah! ce seul sentiment de votre ame attendrie,
S'il eût fallu vous perdre, eût consolé ma vie,
Et je vais être à vous! dieux! j'obtiens en ce jour,
Même après ma fureur, un bien que mon amour
Eût à peine espéré, s'il vous avoit servie,
Et lorsque vous deviez punir ma tyrannie,
C'est peu de consentir à ma félicité,
Je vous dois à vous-même, et non pas au traité.

HYPERMNESTRE.

Je ne m'en défends pas; oui, le ciel favorable
M'a fait aimer un nœud qui fut inévitable;
Oui, la nécessité dont l'inflexible main
Nous tient courbés sous elle avec un joug d'airain,
Qui jette quelquefois dans nôtre esprit rebelle
Le dégoût du destin qu'on eût chéri sans elle,
Ce tyran sur mes jours n'a qu'un pouvoir heureux;
Il fixe mon bonheur en m'imposant ces nœuds.
J'oublie en les formant qu'Argos se vit forcée:
Elle cède au vainqueur, et je cède à Lyncée.

Mais, hélas! un tel nœud n'est-il que pour nos cœurs?
J'ai vu les noirs ennuis sur le front de mes sœurs.
Je ne sais quoi de sombre, une terreur secrète,
Un silence pensif de leur trouble interprète,
Leurs soins à m'éviter, comme si dans mes yeux
Elles avoient surpris le secret de mes feux,
Et que chacune, hélas, en fuyant mon approche,
M'enviât mon bonheur, ou m'en fît un reproche;
Tout semble me montrer que nos divisions
Ont trop dans leur esprit laissé d'impressions;
Tout trahit leur froideur et m'est un témoignage
Qu'au lieu de leur penchant le traité les engage.
Et moi, tendre et sensible à toute mon ardeur,
Prince, je comparois au vide de leur cœur
Ce doux charme d'aimer, félicité première,
Qui fait chérir la vie et remplit l'ame entière;
Et mon cœur, en secret vous adressant ses vœux,
Devançoit les sermens que je vais faire aux dieux.
Toutefois puis-je voir, Seigneur, sans quelque peine,
De l'hymen à regret mes sœurs former la chaîne?
Par quel destin fatal, près d'engager leur foi,
Sont-elles aujourd'hui moins heureuses que moi?
Ah! que toutes, cédant à des lois nécessaires,
Des yeux dont je vous vois n'ont-elles vu vos frères!
Puisse la haine au moins respectant leurs liens,
Aux flambeaux de l'hymen ne point joindre les siens!
Dure à jamais ici la paix qui vient de naître!

LYNCÉE.

Qui pourroit la bannir? Vos sœurs vont trop connoître,
Par le seul souvenir de nos troubles passés,
Le danger des poisons que la haine a versés.

Quel affreux sentiment, toujours aussi funeste
Au malheureux qui hait, qu'à celui qu'on déteste!
Trop aveugles humains, de maux environnés,
Faut-il être à la haine encore abandonnés ?
Ah ! du moins écartant la discorde et la guerre,
C'étoit à l'amitié de consoler la terre.
Mais enfin un traité trop saint, trop solennel,
Sur la brèche signé, va l'être sur l'autel ;
Et les nœuds de vos sœurs, pour être involontaires,
Seront-ils moins sacrés pour elles, pour nos pères?
Mais voici Danaüs.

SCÈNE II.

DANAÜS, HYPERMNESTRE, LYNCÉE, GARDES.

DANAUS.

Mes ordres sont donnés,
Seigneur, et les autels bientôt seront ornés.
D'Egyptus et de moi la querelle est éteinte ;
Argos enfin respire, et bannissant la crainte,
Avec impatience elle attend tous ces nœuds
Qui vont m'unir à vous, à mes autres neveux.
Vous vous êtes ouvert ces remparts et ce temple;
J'ai cédé; mais je veux donner un autre exemple,
Me vaincre; et vous devrez peut-être à cet effort
Autant qu'à votre bras et qu'aux faveurs du sort.

LYNCÉE.

Ah! Seigneur, doutez-vous que mon ame empressée
Ne réponde aux bontés dont vous comblez Lyncée?
Hélas! j'aurois voulu ne devoir en ce lieu
Rien au sort de la guerre et tout à votre aveu.

Je vous parle en mon nom, je parle au nom d'un père
Qu'une trop longue haine a séparé d'un frère,
Qui veut aux nœuds du sang rendre tout leur pouvoir.
Qu'aujourd'hui pour jamais le monde puisse voir
L'Inachus et le Nil couler d'intelligence !
Seigneur, vous le voyez, je suis sans défiance :
J'ai renvoyé l'armée avant que le traité
Ici par son effet ait été cimenté ;
Je suis sorti pour vous de l'usage contraire,
De tant de souverains politique ordinaire.
Une telle prudence est honteuse entre rois ;
Quand l'honneur est garant, il suffit de sa voix ;
Et j'ai cru, si la foi de la terre s'exile,
Que c'est au cœur des rois à lui servir d'asile.

DANAUS.

Seigneur, la défiance est l'effet du mépris ;
La haine seule entra dans nos cœurs trop aigris.
Elle irrite bien moins que le soupçon n'offense.
Egyptus vers le Nil retourne en assurance,
Et sans autre ennemi que des voisins jaloux,
Dont il court prévenir ou repousser les coups.
Témoins de nos adieux vous m'avez vû sincère,
N'osant le retenir, m'en séparer en frère,
Et vous savez pour lui tous les vœux que j'ai faits.

LYNCÉE.

Il vous laisse ses fils.

DANAUS.

C'est combler mes souhaits.
C'est montrer qu'en vos cœurs tout ressentiment cesse !
Cher Lyncée, entre nous que l'amitié renaisse.

LYNCÉE.

Vous voulez voir renaître un sentiment si doux!
Ah! d'Hypermnestre enfin connoissez donc l'époux.
Seigneur, le sang nous lie, et je suis votre gendre,
C'est peu. J'aime Hypermnestre: à l'amant le plus tendr
Jugez tout ce qu'inspire à jamais ce grand jour:
L'hymen, saint par lui-même, est plus saint par l'amour
Oui, j'en jure les dieux et ma flamme immortelle,
Dans l'univers entier, mon cœur n'eût choisi qu'elle.
De vos mains sans regret vous formez un tel nœud...
Ah! j'en suis plus heureux, l'étant par votre aveu.
Dieux! quel charme pour moi de vous nommer mon pèr
Qu'il est doux de chérir ceux qu'il faut qu'on révère!
Attendez tout, Seigneur, du plus tendre respect;
Non, je ne puis vous être odieux ni suspect.
En accordant sans peine Hypermnestre à ma flamme,
Vous vous êtes acquis trop de droits sur mon ame.
Quoi que je fasse enfin, quand vous comblez mes vœux,
Je paroîtrai sensible, et vous seul généreux.

SCÈNE III.

DANAÜS, HYPERMNESTRE, LYNCÉE, IDAS,
GARDES.

DANAUS.

Eh bien, Idas?

IDAS.

Seigneur, tout est prêt dans le temple.
Le pompeux appareil que le peuple contemple
Est un signal de joie et de zèle pour eux.
On attend ce spectacle aussi nouveau qu'heureux,

De tant de fils de rois, destinés à vos filles,
Prêts d'unir deux Etats ainsi que deux familles.

DANAUS.

Allez donc les premiers remplir tant de souhaits,
Hâtez-vous de paroître à leurs yeux satisfaits.
Que vos frères, Seigneur, et que ses sœurs vous suivent.
Les grands sont avertis, qu'avec vous ils arrivent.
Allez tous aux autels, je m'y rends sur vos pas.

SCÈNE IV.

DANAÜS, IDAS.

DANAUS.

DEMEURE, j'attends tout de ta foi, cher Idas.
Il faut servir ton roi.

IDAS.

Mon ardeur empressée,
Vous le savez, Seigneur...

DANAUS.

Tu vois sortir Lyncée.
De ses frères, de lui, sais-tu quel est le sort?

IDAS.

Ils vont tous au temple.

DANAUS.

Oui; mais du temple à la mort.

IDAS.

Quoi! Seigneur, ce traité, cette paix qui s'achève...

DANAUS.

Cette paix dans mon cœur n'est qu'une affreuse trève:
Je veux l'ensanglanter; je veux que ses horreurs
De la guerre aujourd'hui surpassent les fureurs.

Tu connois Egyptus et nos longues querelles ;
Tu vis aux bords du Nil ses intrigues cruelles.
Il eut pour lui le peuple ; ô fatal souvenir !
De l'Egypte et du trône il osa me bannir :
Un tel outrage expose à trop d'ignominie.
Ami, l'injure croît tant qu'elle est impunie.
J'ai fui vers Inachus, j'ai conquis, j'ai régné
Sans trouver de repos dans mon cœur indigné,
Ne voyant qu'un perfide, et méditant sa perte :
Enfin l'occasion par lui m'en est offerte ;
Assis insolemment au trône de Memphis,
Pour gendres c'est à moi qu'il propose ses fils.
Je rejette les nœuds et la paix qu'il présente ;
Irrité d'un refus qui trompe son attente,
Il demande à ses fils ou ma tête ou ces nœuds,
Il les arme, il les presse, il accourt avec eux ;
Et tandis qu'au dehors l'horreur et le carnage
Règnent devant ces murs qu'ose attaquer sa rage,
Des factions encor le feu plus redouté,
Au sein même d'Argos est par lui fomenté.
Je suis son ennemi, je le suis dès l'enfance ;
Il sembloit que mon cœur prévît sa violence ;
Tu l'as vu me bannir, tu l'as vu m'assiéger :
J'ai cédé, j'ai promis, mais pour mieux me venger.
Il est parti d'Argos, c'est moi qui lui suscite
L'ennemi dont il craint l'incursion subite.
Sans peine à l'éloigner ainsi j'ai réussi ;
Mais je l'écarte, Idas, pour l'accabler ici,
Pour pouvoir, lui cachant ma fureur vengeresse,
Le frapper à loisir dans ses fils qu'il me laisse.
L'hymen n'aura pour eux que funèbres flambeaux,
Et leurs lits, cette nuit, vont être leurs tombeaux.

IDAS.

Je frémis à la fois pour eux et pour vous-même.
Eh! pouvez-vous, Seigneur, sans un péril extrême?...

DANAUS.

Tu vas être étonné. Je ne puis, cher Idas,
Donner, sans m'exposer, l'ordre de leur trépas.
La force ouverte ici seroit trop dangereuse;
D'assassins trop nombreux la foi seroit douteuse;
Les traits qu'il faut lancer retomberoient sur moi.
Pour préparer mes coups, pour frapper sans effroi,
J'ai des ressorts plus prompts, j'ai de plus sûres trames;
Contre tous ces époux j'arme en secret leurs femmes.
Eh! quelle joie, Idas, et quel triomphe heureux
De les livrer aux mains qu'ils forcent à ces nœuds!
Quel plaisir de punir leur audace effrénée,
En renversant sur eux les autels d'hyménée!
D'Egyptus c'est ainsi qu'on me verra vengé,
Et si ce n'est en roi, c'est en frère outragé.

IDAS.

Mais, Seigneur, à vos vœux si vos filles rebelles
Traversoient vos projets...

DANAUS.

Elles seront fidèles.
Toutes, hors Hypermnestre, ont appris mon dessein,
Embrassent ma vengeance, et m'ont promis leur main.
D'avance à tous ces nœuds leur cœur étoit contraire.
Elles suivront leur haine autant que ma colère.
Mais connois un projet où tu vas me servir;
Leur haine étoit trop peu pour me les asservir,
Trop peu pour m'assurer de leur obéissance;
Ces préjugés d'hymen, trahissant ma vengeance,

Au moment de frapper pouvoient glacer leur main.
Sans vous, leur ai-je dit, un oracle certain
Condamne votre père à périr par un gendre;
Vous seules du trépas vous pouvez me défendre :
Qui vous donna le jour doit le tenir de vous;
Choisissez entre un père et d'odieux époux.
Je leur ai peint ces coups cruels, mais légitimes :
J'ai plaint leur sort, le mien, et jusqu'à mes victimes.
Enfin, ai-je ajouté, mes jours sont à ce prix.
Alors l'incertitude a quitté leurs esprits,
Et je leur ai soudain distribué sans peine
Tous les poignards vengeurs aiguisés par la haine.
D'aucun secret remord loin d'être combattu,
Leur cœur se fait du meurtre un acte de vertu.
Idas, pour rompre ainsi les nœuds de deux familles,
J'ai le peuple à tromper encor plus que mes filles.
Signale ici ton zèle : un fourbe sert mes vœux,
Il m'a vendu sa voix, son honneur et ses dieux.
Songe à le seconder, et que demain l'on dise :
Danaüs s'est vengé, mais le ciel l'autorise.
Ce n'est pas sans rougir qu'aux yeux des nations,
Je paroîtrai soumis aux superstitions;
Mais mon cœur sacrifie aux haines qu'il renferme,
L'orgueil de se montrer moins crédule et plus ferme.
Pour subjuguer le peuple et pour mieux l'aveugler,
Souvent en apparence il faut lui ressembler.

IDAS.

Seigneur, vous connoîtrez ma prudence et mon zèle.
Mais Hypermnestre...

DANAUS.

Ami, je puis compter sur elle;

Le dépit de ses sœurs éclatoit devant moi,
J'ai saisi ces momens pour captiver leur foi.
Hypermnestre plus jeune, à ses nœuds moins contraire,
Baisse un front plus soumis sous un joug nécessaire;
Mais son respect pour moi, l'exemple de ses sœurs,
Vont la déterminer à servir mes fureurs.
Je venois la chercher, quand j'ai trouvé Lyncée.
Il l'aime, il lui parloit de sa flamme insensée.
Ma fille devant moi muette à cet aveu,
A paru n'écouter ni condamner son feu:
Mais si je me trompois, si ma fille infidèle
En un si grand complot m'osoit être rebelle,
Un dernier ennemi ne m'échapperoit pas,
Je saurois les moyens d'assurer son trépas.
Au temple, où tout est prêt, c'est trop me faire attendre.
Ma fille dans une heure en ce lieu va se rendre;
Eloigne alors Lyncée, et si ton roi t'est cher,
Que la foudre ne parte, ami, qu'avec l'éclair.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

ÉGINE.

Ah! pardonnez, Madame, à mon trouble mortel,
Où portez-vous vos pas au sortir de l'autel?

HYPERMNESTRE.

Mon père dans ces lieux m'ordonne de l'attendre;
D'un pareil entretien quel effroi peux-tu prendre?

ÉGINE.

Tout sert à m'alarmer, et mon cœur incertain
N'ose de votre hymen rendre grâce au destin.
J'en conçois malgré moi je ne sais quels ombrages.
Ne redoutez-vous point de funestes présages?
A peine on a frappé les taureaux palpitans,
Le sang prêt à couler s'est glacé sur leurs flancs:
Des oiseaux consultés l'aile foible et tremblante
Par un sinistre vol a semé l'épouvante;
De nuages sanglans les airs ont paru teints;
Les flambeaux sur l'autel trois fois se sont éteints;
Dans ce moment encor le feu luit, l'encens fume:
Mais la flamme trop lente à regret le consume;
Et d'accord avec elle il semble que les vents
Ecartent de l'autel cet odieux encens.

Même on dit qu'on a vu le dieu de l'hyménée
S'enfuir, le front voilé, loin d'Argos étonnée;
Et laissant craindre ici quelques complots obscurs,
Junon dans un nuage abandonner nos murs.

HYPERMNESTRE.

Va, d'aucune frayeur mon ame n'est atteinte;
Va, le peuple a cru voir, il est né pour la crainte.
Le reste s'est offert sous des traits trop douteux,
Pour glacer mes esprits, pour alarmer mes feux.
J'ai peu même observé tout ce qu'on nomme auspice;
J'épousois mon amant, tout m'a paru propice:
Mais quand un nœud moins cher eût engagé ma foi,
Egine, j'aurois vu sans trouble et sans effroi
Ces objets qu'en présage un peuple aveugle érige.
Le hasard à mes yeux ne peut être un prodige,
Je ne fais point l'honneur à notre orgueil jaloux
D'oser croire aucun ordre interrompu pour nous;
Ni cette injure aux dieux, de penser qu'ils attachent
A des signes si vains l'avenir qu'ils nous cachent;
Et que la vérité, par leur pouvoir trompeur,
Soit livrée au prestige, et la terre à l'erreur.
Chère Egine, j'ai lu sur le front de mon père,
J'ai lu la foi, la paix et l'amitié sincère.
Dans le flanc des taureaux l'œil est trop abusé;
C'est au front des mortels ouvert ou déguisé,
Que toute vérité se cache ou se présente,
Et qu'on doit de son sort déterminer l'attente.

ÉGINE.

Puisse ma crainte, hélas! n'être ici qu'une erreur!

HYPERMNESTRE.

Egine, vois plutôt l'excès de mon bonheur.

Tu connois quel destin de tout temps fut le nôtre;
Nous naissons sous un ciel pour régner sous un autre,
Pour renoncer sans cesse à nos vœux les plus doux.
L'amour et le bonheur semblent fuir loin de nous.
A la cause commune esclaves immolées,
Sur un trône étranger avec pompe exilées,
De la paix des Etats si nous sommes les nœuds,
Souvent nous payons cher cet honneur malheureux,
Et quand le bien public sur notre hymen se fonde,
Nous perdons le repos que nous donnons au monde.
Le destin pour moi seule en ordonne autrement;
Par la raison d'Etat je suis à mon amant.
La paix entre mon père et celui de Lyncée
Dans Argos, chère Égine, il est vrai, fut forcée;
J'ai craint, je l'avouerai, jusqu'au moment heureux
Où les autels m'ont vue en resserrer les nœuds;
Mais l'hymen achevé, quelle seroit ma crainte?
La paix est dans ces lieux trop solide et trop sainte.
Elle est fondée ailleurs sur des nœuds incertains;
La politique change, et rend les traités vains:
L'hymen ne peut changer, l'hymen stable et sévère
Imprime à cette paix le même caractère,
Et mon père fût-il dans sa haine obstiné,
Par nos nœuds qu'il permet, lui-même est enchaîné.
Non, dans cet heureux jour, rien n'altère ma joie;
Mon bonheur est certain, tout veut que je le croie:
On s'avance en ces lieux, sans doute c'est le roi.

ÉGINE.

Madame, c'est lui-même.

HYPERMNESTRE.

Egine, éloigne-toi.

SCÈNE II.

DANAÜS, HYPERMNESTRE.

HYPERMNESTRE.

Ah! je vous attendois avec impatience :
Mon père, vous savez si mon obéissance
Est fidèle à remplir jusqu'à vos moindres lois.

DANAUS.

C'est cette obéissance aussi que tu me dois,
C'est ta fidélité qu'aujourd'hui je réclame.

HYPERMNESTRE.

Quoi que mon père ordonne, il peut tout sur mon ame :
Je rends grâce au destin qui, comblant mes souhaits,
Entre Egyptus et vous a rétabli la paix.
Ne craignez point, Seigneur, que de votre famille
Les nœuds que j'ai formés détachent votre fille;
Vous me verrez soumise ainsi que mon époux....

DANAUS.

Tu sais que dans ces lieux tout tomboit sous ses coups,
Quand j'ai pour arrêter son audace effrénée
Avec cet ennemi conclu ton hyménée.
Lyncée est ton époux, et ses frères vainqueurs
Comme un bien de conquête ont obtenu tes sœurs.
Penses-tu qu'un traité né de la violence,
Soit le ferme soutien d'une telle alliance ?
Le fer levé sur moi, ma rage y souscrivit;
La guerre dure encor quand la haine y survit.
Je pourrois cependant oublier mon injure,
Je céderois peut-être à mon sort sans murmure,

Si de l'astre fatal dont je fus poursuivi
Le courroux à la fin paroissoit assouvi :
Mais c'est peu du passé, l'avenir me menace,
Je ne puis respirer d'une longue disgrâce ;
Et lorsqu'à ces revers ton père infortuné
A dû croire qu'au moins son outrage est borné,
De secrets ennemis, de lâches parricides
Méditent ma ruine.

HYPERMNESTRE.

Eh ! qui sont ces perfides ?

DANAUS.

Mes gendres.

HYPERMNESTRE.

Dieux !

DANAUS.

Le ciel m'éclairant sur mon sort,
M'avertit d'éviter mon trépas par leur mort.

HYPERMNESTRE.

Ciel ! ô ciel !

DANAUS.

Tu frémis !

HYPERMNESTRE.

Malheureuse ! ah ! qu'entends-je ?

DANAUS.

Tu pâlis d'un destin aussi cruel qu'étrange.
Chaque mot, chaque instant ajoute à ton effroi ;
La nature te parle et t'attendrit pour moi.
Plus que moi tu ressens le péril qui me presse :
Je n'ai que trop prévu ton trouble et ta tendresse ;
Je reconnois ma fille, ose donc me servir ;
Assure-moi le jour qu'on cherche à me ravir :

Je

Je n'ai recours qu'à toi, tu connois la victime,
Prends ce fer et l'immole.

(*Il lui présente un poignard.*)

HYPERMNESTRE.

O trahison! ô crime!

DANAUS.

Le crime est prévenu, je suis trop sûr de toi.
Tes sœurs vont m'obéir, toutes s'arment pour moi.

HYPERMNESTRE.

Quoi! mes sœurs! quoi! leurs bras!...

DANAUS.

Elles sortent du temple
Dans ce dessein; va, cours, donne ou reçois l'exemple;
Que l'odieux Lyncée expire cette nuit.
Tu détournes les yeux!

HYPERMNESTRE, *à part.*

Quelle horreur me saisit!

DANAUS.

Tu te tais! aurois-tu trompé mes espérances?

HYPERMNESTRE.

Est-ce vous qui parlez?

DANAUS.

Est-ce toi qui balances?

HYPERMNESTRE.

Sur un époux, grands dieux! oser porter mes coups!

DANAUS.

Quoi! dans mon ennemi tu peux voir un époux,
Le préférer?

HYPERMNESTRE.

Qui? moi! croire servir mon père
En levant sur Lyncée une main meurtrière!

La nature m'armer contre l'hymen! ah! dieux!
Je serois à la fois l'opprobre de tous deux.

DANAUS.

Perfide! jusque-là tu trahis ma vengeance;
Avec mes ennemis es-tu d'intelligence?

HYPERMNESTRE.

Ah! daignez imposer à mon cœur abattu,
Des lois que puisse suivre et chérir ma vertu.
Mon père, bannissez une terreur frivole;
Songez qui vous voulez que votre fille immole,
Ce qu'il faut renverser de loïs, de sentimens,
Ce qu'il faut violer de droits et de sermens.
Non, je ne puis fixer les yeux sur de tels crimes:
Quoi! prendre sans pitié vos gendres pour victimes!
Quoi! demander, pour mieux assurer leur trépas...
Non, vous-même, Seigneur, ne vous connoissez pas.
Sans reculer d'horreur, me verriez-vous sanglante,
Du flanc de mon époux retirer dégouttante
La main, la même main qu'aux yeux des immortels
Je lui viens d'engager par des nœuds solennels?
Quel calme attendez-vous de cet affreux carnage?
Pourriez-vous de leur mort souffrir l'horrible image?
Pourriez-vous soutenir mes cruels entretiens,
Mes reproches, mes cris, vos remords et les miens,
Tous ces noms odieux que dans les pleurs baignée
Je vous verrois donner par la terre indignée?
C'est vous servir, Seigneur, que vous désobéir;
En vous obéissant, mes sœurs vont vous trahir.
Mon père, épargnez-leur un repentir horrible;
Aux larmes d'Hypermnestre, à la pitié sensible,

De Lyncée et des siens détournez de tels coups,
Quittez un noir dessein fatal même pour vous.
Seigneur, au nom des dieux...

DANAÜS.

Eh! ce sont ces dieux même
Qui de verser le sang donnent l'ordre suprême.
Leur ministre a parlé; non, ce n'est point ma voix,
C'est le ciel qui commande, il te dicte ses lois.
A ses arrêts sacrés prétends-tu mettre obstacle?
Veux-tu ma mort? Veux-tu justifier l'oracle?
Veux-tu par ton époux voir mon sang répandu?

HYPERMNESTRE.

Non, c'est trop m'opposer un devoir prétendu,
Un péril supposé par un oracle impie.
Si quelque vrai danger menaçoit votre vie,
J'en atteste le ciel, qui préside à nos jours,
Mon père me verroit voler à son secours,
A travers mille morts courir pour le défendre,
Heureuse que pour lui mon sang pût se répandre!
Mais où sont vos dangers, et quel est votre effroi!
Quand un prêtre a parlé, tremblez-vous sur sa foi?
Cette inspiration que son visage a feinte,
Ces cheveux hérissés d'une horreur qu'on croit sainte,
Ces regards égarés, ces sons de voix plus lents
Peuvent-ils imposer un moment à vos sens?
Avez-vous vu sur lui la vérité descendre?
Danaüs, a-t-il dit, périra par un gendre.
D'où le sait-il? Ce fourbe a-t-il le droit affreux
De rendre l'un coupable et l'autre malheureux?
La vertu de Lyncée, inébranlable et pure,
Doit porter dans votre ame un jour qui la rassure;

Il sera tel toujours qu'il se montre aujourd'hui;
Il est sûr de son cœur, l'avenir est à lui.
Eh! quel seroit, grands dieux! notre sort déplorable,
Si vous forciez notre ame à devenir coupable,
Si la vertu n'étoit qu'un don mal assuré
Que le ciel nous laissât ou reprît à son gré,
Si tel étoit le sort des mortels qu'elle anime,
De vivre en frémissant dans l'attente du crime!

DANAUS.

J'ai pitié des erreurs où ton cœur est livré;
Tu t'égares toi-même, et me crois égaré,
Et tu ne songes pas que ta bouche profane
Offense, en m'irritant, les dieux dans leur organe.
Tu méconnois l'avis que les dieux ont dicté;
Crois-tu l'anéantir par l'incrédulité?
N'a-t-on pas vu cent fois la mort ou les disgrâces
Des oracles trop vrais confirmer les menaces?

HYPERMNESTRE.

Ah! Seigneur, si jamais un oracle fut faux,
C'est lorsqu'il rend suspect un grand cœur, un héros.
Si l'on vit s'accomplir plus d'un sinistre oracle,
L'image du malheur, l'ardeur d'y mettre obstacle,
L'effroi, le trouble aveugle, une autre illusion
Créa l'événement pour la prédiction.
Non, non, n'en doutez point, sans la foiblesse humaine,
Et toujours curieuse et toujours incertaine,
Ces oracles menteurs languiroient sans crédit:
La foiblesse consulte, et la crainte accomplit.
C'est trop vous arrêter: qu'il paroisse à ma vue
Ce fourbe, dont la langue au mensonge vendue

Veut, en prenant sur vous ce funeste ascendant,
Paroître vous servir, en vous intimidant,
Qui fait sortir ici la haine de ses cendres,
Qui veut par le beau-père assassiner les gendres,
Qui vous croit, pour les perdre, assez foible et cruel,
Qui, supposant le crime, est lui seul criminel.
Oui, je le confondrai; craignez, mais de le croire,
Mais de suivre un dessein qui souille votre gloire,
Mais d'armer contre vous, par tant de cruautés,
Et la nature entière et les dieux irrités.

DANAUS.

C'est trop de résistance, et ma bonté se lasse :
L'amour, je le vois trop, te porte à tant d'audace;
Ce lâche amour lui seul t'a rendue à la fois
Dénaturée, impie et rebelle à mes lois.
C'est assez; tes refus m'ont dicté ma conduite,
Il te tarde déjà que ton père te quitte,
Tu brûles de sauver un proscrit odieux;
Mais on va t'observer, j'aurai partout les yeux.
Je sais ce que je dois ordonner de Lyncée;
Tremble pour lui, pour toi, crains ta flamme insensée;
Redoute d'autant plus mon courroux inquiet,
Que je t'ai vainement confié mon secret...
Ecoute : je conserve un reste d'indulgence;
Tout libre qu'est Lyncée, il est en ma puissance;
Tu me désobéis sans sauver ton époux;
Tu peux fléchir encor ma colère, résous;
Je te laisse y penser.

SCÈNE III.

HYPERMNESTRE, *seule.*

A QUELLE horreur livrée,
Me vois-je en un moment d'abîmes entourée!
Quel étrange destin, qu'elle soudaine erreur
A jeté dans son sein le trouble et la fureur!
Père barbare! il faut qu'Hypermnestre te craigne,
Te condamne, t'offense, et te brave et te plaigne.
Malheureuse! du sort j'épuise tous les coups.
J'irrite un père, ô ciel! et je perds un époux!...
Non, il vivra! que dis-je? ô poursuite ennemie!
Dieux! à qui confier ma douleur et sa vie?

SCÈNE IV.

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

HYPERMNESTRE.

EST-CE toi, chère Egine?

ÉGINE.

Un poignard dans vos mains?

HYPERMNESTRE.

Je l'ai pris, je l'ai dû.

ÉGINE.

Quels sont donc vos desseins?

HYPERMNESTRE.

Le roi veut...

ÉGINE.

Dans quel trouble...

HYPERMNESTRE.

Il faut tromper mon père.

ÉGINE.

Que veut donc Danaüs?

HYPERMNESTRE.

Que ma main sanguinaire
Sur Lyncée...

ÉGINE.

Ah! qu'entends-je? ô comble des horreurs!

HYPERMNESTRE.

Il faut m'aider te dis-je, à tromper ses fureurs.
Mes sœurs sur leurs époux, comme autant d'Euménides,
Vont lever cette nuit des glaives parricides:
Que deviens-je au milieu des coups qu'on va porter?
Mais quoi! je délibère, et je dois tout tenter.
On trame, cher Lyncée, on hâte ta ruine;
Si je tarde un moment, c'est moi qui t'assassine.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

(Le théâtre est dans la nuit.)

LYNCÉE.

Quoi! du pied des autels! Quelle est donc cette fuite?
Quel noir pressentiment me saisit et m'agite?
Je cherche sa retraite, on arrête mes pas;
J'interroge, on hésite, on ne me répond pas;
Ici tout m'est suspect, et je le suis moi-même,
On m'observe, on me fuit: quel affreux stratagême!
Ciel!.. Erox m'avoit dit qu'elle étoit dans ces lieux,
Le roi l'entretenoit; quel soin mystérieux!..
Veut-on me l'enlever? Je frémis. Roi barbare,
Me l'enlever, ô dieux! plutôt qu'on m'en sépare,
Périssent Danaüs! tombent ces murs affreux,
Où l'on rompt les traités, où l'on trahit mes feux.
Danaüs me trahir!... Non, je ne puis le croire;
Non, il n'a pu former une trame si noire:
Saints nœuds, sermens sacrés, seriez-vous superflus?
Sortez, honteux soupçons, de mon esprit confus;
C'est trop m'abandonner au trouble qui m'agite;
Mais qui s'avance ici? Quelle alarme subite?

SCÈNE II.

LYNCÉE, ÉROX.

ÉROX *au fond du théâtre.*

Ah! dieux!

LYNCÉE.

Qu'entends-je! Erox?

ÉROX.

Seigneur, ah! quelle horreur,
Vos frères ont péri.

LYNCÉE.

Mes frères!

ÉROX.

Tous, Seigneur,
Par l'ordre du tyran, par la main de leurs femmes.

LYNCÉE.

O dieux! Qu'ai-je entendu! Quelles affreuses trames!

ÉROX.

Le lit de l'hyménée est l'autel de la mort.
Au bruit qui se répand d'un si funeste sort,
Je frémis et j'accours; dans son sang chacun nage;
L'un jette un cri plaintif, l'autre un soupir de rage;
Celui-ci se relève, et retombe expirant;
Cet autre est étendu le poignard dans le flanc.
Un seul presque échappé de ce carnage impie
Traînoit d'un pas tremblant les restes de sa vie;
Je vole à son secours, mais sa femme en fureur
L'entend, court, me devance, et lui perce le cœur;
Il tombe, il reconnoît son épouse homicide,
Pleure, et d'un œil mourant suit encor la perfide.

Toutes courent en foule à leur père inhumain,
L'entourent; le poignard fume encor dans leur main.
Le tyran les embrasse, applaudit à leurs crimes;
Lui-même impatient de compter ses victimes,
Il accourt, il repaît ses yeux étincelans
Du spectacle cruel de tant de corps sanglans;
On dit que sa fureur d'un oracle s'appuie.
Venez, suivez mes pas, trompez sa perfidie,
Fuyez, de votre sang un barbare altéré...

LYNCÉE.

Ami, c'en est assez; ce bras désespéré...

ÉROX.

Où courez-vous, Seigneur?

LYNCÉE, *à part.*

Tu ne jouiras guères...
Où je cours, cher Erox?... Je cours venger mes frères,
Venger mon père, moi, l'hymen, l'humanité,
Les dieux, la foi trahie, et l'hospitalité;
Tout ce qui fut sacré, tout ce qu'un monstre outrage.
Oui, tyran, contre toi tu m'as donné ta rage;
J'en ai besoin : frémis... Que j'aurai de plaisir!
Je vais dans ton vil sang me baigner à loisir,
Et t'arrachant ce cœur né pour la barbarie,
Te rendant tous les coups qu'ordonna ta furie.

ÉROX.

Dans un danger certain c'est trop vous engager.
Vous périssez, Seigneur; fuyez, pour vous venger.
Et que pouvez-vous seul dans ce palais funeste?
Vos frères ne sont plus.

LYNCÉE.

Mon désespoir me reste.

Ma fureur ne peut craindre un tyran odieux ;
Et pour moi, contre lui, j'ai ce fer et les dieux.

ÉROX.

Songez dans quel abîme une rage si vive...

LYNCÉE.

N'arrête point mes pas.

ÉROX.

Souffrez que je vous suive.

SCÈNE III.

HYPERMNESTRE, *tenant un poignard d'une main, et une lampe de l'autre ;* LYNCÉE, ÉROX.

LYNCÉE, *reculant avec un étonnement mêlé d'horreur.*

Ciel! que vois-je?.. Hypermnestre un poignard à la main!
Dieux ! viendroit-elle aussi pour me percer le sein,
Pour rejoindre Lyncée à ses malheureux frères ?

HYPERMNESTRE.

Je cherche ici Lyncée.

LYNCÉE, *désespéré.*

Achève mes misères,
Ose trancher mes jours.

HYPERMNESTRE, *jetant le poignard.*

Je viens pour te sauver.
Quels soupçons ! que d'horreurs ! dieux ! c'est trop m'éprouver.
(*Précipitamment.*)
Pour défendre tes jours j'ai su tromper mon père ;
Oui, j'ai pris dans sa main ce fer, dont sa colère

Alloit sur mon refus armer un autre bras.
Quitte ces lieux cruels où l'on veut ton trépas.
A promettre ta mort j'ai pu forcer ma bouche,
Juge si ton danger m'épouvante et me touche.
Fuis, hâte-toi.

LYNCÉE.

Pardonne un instant de fureur
A ce cœur abîmé dans l'excès du malheur.

HYPERMNESTRE, *rapidement.*

Fuis, dis-je. On veux ta mort; saisis pour t'en défendre
Les instans qu'on me laisse ici pour te surprendre :
Le roi dans ce dessein s'est éloigné de moi.
Vers ces murs une issue est ouverte pour toi ;
Cours: je n'ai, cher Lyncée, à tant de maux réduite,
D'espoir que dans la nuit, et de bien que ta fuite.

LYNCÉE, *avec impétuosité et fureur.*

Moi, que je fuie? ô ciel! que me proposes-tu?
Peux-tu dans ces momens soupçonner ma vertu?
Quoi! d'horreurs entouré sous ces lambris profanes,
De mes frères sanglans j'entends gémir les mânes,
Ici dans tous les miens je me vois égorger,
Et je les trahirois! non! je cours les venger.

HYPERMNESTRE.

Les venger! et sur qui?

LYNCÉE.

L'ignores-tu!

HYPERMNESTRE, *avec horreur.*

Barbare!
Quoi! sur mon père? ciel! quelle rage t'égare?
Toi, mon époux, son gendre!... ah! dieux!

LYNCÉE, *furieux.*

Oui, c'est sur lui;
Sur lui-même, ou je suis son complice aujourd'hui:
J'irois jusqu'aux enfers, dans ma fureur extrême,
L'arracher aux tourmens, pour me venger moi-même.
Laisse-moi.

HYPERMNESTRE, *tombant aux pieds de son mari, les bras tendus vers lui, tandis qu'il tombe lui-même dans les bras d'Erox, accablé de la douleur de sa femme et de sa propre fureur.*

Ciel! arrête, et vois mon juste effroi:
Je tombe à tes genoux pour un père et pour toi.

LYNCÉE, *relevant sa femme.*

Tu trembles, tu pâlis. Je succombe à tes larmes;
Je vois en frémissant tes mortelles alarmes.
Quoi! ce lâche tyran, cet infâme assassin,
Ce monstre impunément m'aura percé le sein?
Je reprends ma fureur: cesse de le défendre.
Tu m'arrêtes, cruelle!

HYPERMNESTRE.

Ah! dieux!

LYNCÉE.

Je vais l'attendre.
(*Précipitamment, de manière qu'Hypermnestre ne puisse pas l'interrompre.*)
Le perfide! abuser des sermens solennels,
Verser le sang des miens à l'ombre des autels,
Briser les plus saints nœuds qu'il a formés lui-même,
Faire servir le ciel à son noir stratagême!
Eh! ne va point, d'un traître excusant les fureurs,
M'opposer un oracle et de vaines terreurs.

Au milieu des forfaits que ce monstre accumule,
Il ne fut ni craintif, ni foible, ni crédule :
Il est fourbe et féroce, il est né pour haïr;
Pour ordonner le crime, il eut l'art de trahir;
Il se consulta seul dans les horreurs qu'il ose :
L'oracle est le prétexte, et sa haine est la cause.

HYPERMNESTRE, *rapidement.*

Non, ne lui prête point cet excès de fureur;
L'oracle l'épouvante, et j'ai vu sa frayeur.
Avec moi jusque-là mon père n'a pu feindre :
Même, en le haïssant, c'est à toi de le plaindre.
Daigne au moins l'éviter.

LYNCÉE, *toujours avec impétuosité.*

Non, je n'écoute rien;
Il faut que son sang coule, ou qu'il verse le mien.
De ses noirs attentats l'horreur est découverte.
Tous les perfides soins qu'il prendroit pour ma perte,
Sa garde, ses soldats, rien ne peut m'ébranler;
Même lorsqu'il peut tout, c'est au crime à trembler.

HYPERMNESTRE, *hors d'elle.*

Je ne me connois plus... Quoi! craindre, en ma misère,
Le père pour l'époux, et l'époux pour le père,
Entre quels ennemis suis-je placée ? Eh quoi!
N'aurai-je pu fléchir ni mon père, ni toi ?
Toi, t'exposer, te perdre! Ah! puis-je te survivre?
Toi, massacrer mon père!... Eh! pourrois-je te suivre,
Voir entrer dans mon lit un parricide époux ?

(*Plus rapidement.*)

Mais je perds trop de temps à calmer ton courroux;
J'oublie, en te parlant, ton danger que j'augmente.
Cruel, vois à quel sort tu réduis ton amante;

Je meurs, si tu péris par un père inhumain;
Mais je renonce à toi, s'il périt par ta main,
Si tu ne pars.

LYNCÉE, *éperdu.*

O dieux! ah! quelle violence!
Ote-moi donc ma haine, en m'ôtant ma vengeance;
Rends-moi les miens, cruelle; au moins étouffe en moi,
Leurs lamentables cris que je trahis pour toi.

SCÈNE IV.

HYPERMNESTRE, LYNCÉE, ÉGINE.

ÉGINE, *précipitamment.*

Ah! Madame... Ah! Seigneur, vous dans ces lieux encore!
Précipitez vos pas.

HYPERMNESTRE.

Sauve ce que j'adore.
Adieu.

LYNCÉE.

Nous séparer! viens sous un ciel plus doux;
Tu ne fuis qu'un tyran, et tu suis ton époux.

ÉGINE, *toujours rapidement.*

J'ai vu le roi pensif, impatient; je tremble.

HYPERMNESTRE.

C'est un nouveau danger que d'oser fuir ensemble.
Je saurai te rejoindre, et t'en donne ma foi.
Quitte sans moi ces lieux; tu n'y crains rien pour moi:
J'y dois rester encor pour assurer ta fuite.
Je dois, trompant le roi, retarder sa poursuite.
Adieu. Veux-tu te perdre? Ah! cher époux, va, cours:
Je meurs, s'il faut trembler plus long-temps pour tes jours.

LYNCÉE.

Eh bien ! je pars, je cède, et je le dois peut-être ;
Peut-être ici ma rage échoueroit contre un traître.
Je puis rejoindre encor mon père et nos soldats :
Je pars, mais je revole avec eux sur mes pas ;
Mais je reviens ici, sous des dieux moins contraires,
T'enlever, perdre un monstre, et venger tous mes frères.

SCÈNE V.

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

HYPERMNESTRE.

Egine, ah ! que je crains qu'il ne parte trop tard !
On ne t'observe point ; quitte-moi, vois s'il part :
Que le fidèle Erox le conduise et l'entraîne.
Cours, les momens sont chers.

SCÈNE VI.

HYPERMNESTRE, *seule.*

Ah ! je respire à peine.
Grands dieux ! veillez sur lui, rassurez mon amour ;
Epaississez la nuit, et retardez le jour :
Ces murs, théâtre affreux des malheurs et des crimes,
Ne regorgent que trop de sanglantes victimes.
Eloignez Danaüs, dans ce moment d'effroi.
O cher Lyncée !... ô ciel ! si surpris par le roi,
Si, passant par des lieux teints du sang de ses frères,
A ce spectacle horrible, oubliant mes prières,

Lui-même il s'élançoit au-devant du danger !
Je frissonne... Le roi... Que dois-je en présager ?
Je n'ose aller vers lui... Je frémis de l'attendre.
Mais quels accens au loin semblent se faire entendre?
Porteroit-on les coups que j'ai crus détournés ?
Mes yeux sont obscurcis... mes pas sont enchaînés...
Tous mes sens sont glacés. Où suis-je ?... Un glaive brille !
Arrête, roi cruel.... prends pitié de ta fille.
Mes cris hâtent le coup !... Dieux! qu'est-ce que je voi?
Cher époux, ton sang coule, il rejaillit sur moi.
Je me meurs.

SCÈNE VII.

DANAÜS, HYPERMNESTRE, IDAS, GARDES *portant des flambeaux.*

DANAUS, *dans le fond du théâtre, à Idas.*

AVANÇONS, j'entends sa voix ; c'est elle.
Je vois à ses sanglots que son bras m'est fidèle ;
Elle reste immobile, et ses sens oppressés
Demeurent suspendus, par la douleur glacés.
(*Ils s'approchent d'Hypermnestre.*)
Hypermnestre, réponds. Suis-je obéi ?

HYPERMNESTRE, *égarée, restant assise.*

Mon père...
Vous voyez... c'en est fait... O douleur trop amère !
Je me suis séparée... Avez-vous pu vouloir?...
J'ai perdu mon époux !... Je suis au désespoir !
Sort fatal ! Nuit d'horreurs ! Oracle affreux !...

DANAUS.

Va, cesse
D'abandonner ton cœur au remords qui le presse.
Tu viens de m'assurer le repos et le jour,
Tu m'as prouvé ta foi, ton zèle et ton amour :
Tu m'osois résister et trahir ma famille ;
Je ne m'en souviens plus, tu redeviens ma fille.
(*Hypermnestre se lève.*)
Oublie au sein d'un père un mortel odieux
Que tu n'as immolé que par l'ordre des dieux.
Tu frémis dans mes bras!... D'un vain regret saisie,
Te repens-tu du soin que tu prends de ma vie ?
Ne regarde qu'un père, imite en tout tes sœurs.

HYPERMNESTRE.

Ces momens sont affreux, pardonnez à mes pleurs ;
Je ne puis retenir ma douleur et ma plainte.
(*A part.*)
Je crains de me trahir.
(*A Danaüs.*)
De tant de maux atteinte,
Souffrez du moins, Seigneur, que j'aille loin de vous
Renfermer mes regrets et pleurer mon époux.

SCÈNE VIII.

DANAÜS, IDAS.

DANAUS.

Oui, de ce dernier coup ma haine étoit jalouse ;
Il falloit qu'il pérît de la main d'une épouse.
Cet accord d'Hypermnestre avec toutes ses sœurs,
Comme un arrêt du ciel consacre mes fureurs.

Mais c'est peu que ses pleurs m'assurent de son crime:
Pour me croire vengé, je veux voir ma victime.

SCÈNE IX.

DANAÜS, IDAS, ARASPE.

ARASPE, *arrivant avec précipitation.*
SEIGNEUR, on vous trahit. Lyncée est échappé.

DANAUS.
Lyncée! ô ciel! Lyncée!...

ARASPE.
Oui, vous étiez trompé.
Erox en ces momens hors de ces murs le guide.

DANAUS.
Insensé! qu'ai-je fait! Ô sort! ah! la perfide!
Suis-moi. Courons, Idas, réparer mon erreur.
Que cette même nuit le rende à ma fureur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

(Le théâtre est toujours dans la nuit.)

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

HYPERMNESTRE.

Eh bien! est-il parti? Faut-il que je respire,
Chère Egine?

ÉGINE.

Oui, Madame; Erox l'a su conduire
Hors de ces lieux cruels par de secrets chemins.

HYPERMNESTRE.

Ah! je redoute encor mon père et ses desseins.
Egine, il crie aux siens d'une voix formidable:
« Je suis trompé, trahi; qu'on cherche le coupable. »
Il veut son sang; il court, de cette soif pressé,
D'autant plus furieux qu'il le croyoit versé,
Qu'il voit que dans ces lieux toute recherche est vaine,
Et peut-être déjà quelque troupe inhumaine...

ÉGINE.

Bannissez cet effroi, la nuit sert vos souhaits;
J'ai su, prompte à servir de si chers intérêts,
A déguiser son nom résoudre son courage,
Pour mieux tromper le roi, pour égarer sa rage;

J'ai même à votre époux pris soin de ménager,
Hors des murs de la ville et loin de tout danger,
Un refuge assuré que le soldat ignore ;
Lyncée y préviendra le retour de l'aurore.
N'en doutez point, Madame, il est en sûreté.

HYPERMNESTRE.

Ah ! tu rends quelque calme à mon cœur agité.
Je le perds, mais il vit : je sens moins ma misère.
On se fait, chère Egine, en un sort si contraire,
D'une moindre infortune une ombre de bonheur.

ÉGINE.

Je ne crains que pour vous votre père en fureur :
Vous pardonnera-t-il cet heureux artifice,
Qui soustrait sa victime à sa noire injustice,
Et malgré tant de morts, lui rendant ses terreurs,
Ravit à ses desseins le fruit de tant d'horreurs ?
En quels cruels transports va s'exhaler sa rage ?
Et comment loin de vous détourner cet orage ?
Quel sera votre asile à cet affreux moment ?

HYPERMNESTRE.

Je n'ai point cru sauver Lyncée impunément.
J'ai dû tromper mon père. Ah ! qu'il me persécute,
Je crains moins son courroux, m'y voyant seule en butte.

ÉGINE.

Qu'entends-je ? je frissonne. Il s'avance en ces lieux.
Fuyez encor sa vue ; il entre furieux.



SCÈNE II.

DANAÜS, HYPERMNESTRE, ÉGINE, GARDES, *portant des flambeaux.*

DANAUS.

ARRÊTE, ingrate, arrête.

ÉGINE.

O rigueur inhumaine!

DANAUS.

Gardes, obéissez, qu'elle-même on l'enchaîne.
Vous, tandis que Lyncée est cherché hors des murs,
Volez, suivez d'Argos tous les détours obscurs;
Et vous, de l'Inachus parcourez les rivages,
Observez les chemins et les secrets passages.
Hâtez-vous; sur vos soins mon salut est fondé,
Toujours pour mon repos vous aurez trop tardé.

(Les gardes sortent.)

Perfide, je te dois ces alarmes funestes;
Tu sauves un proscrit; c'est moi que tu détestes.
Mes projets, mes périls, mon courroux, mon effroi,
Et les avis des dieux sont méprisés par toi.
Tu me désobéis; c'est peu de cette injure,
Je me vois le jouet de ta lâche imposture :
Tu me promets le sang dont je dois m'abreuver,
Tu cours vers ma victime, et c'est pour la sauver.
Tu m'exposes, cruelle, à la fureur d'un gendre;
Ce que j'en avois craint, je dois bien plus l'attendre.
Sans l'armer contre moi peux-tu le protéger,
L'oracle fût-il faux, suis-je moins en danger?

Et quand j'échapperois à mon sort déplorable,
Fille dénaturée, en es-tu moins coupable?
Tu deviens parricide après m'avoir bravé,
Et déjà dans ton cœur le crime est achevé.
Peut-être à ce perfide as-tu promis ma tête,
Et tu m'assassinois sans ce bras qui t'arrête.

HYPERMNESTRE.

Vous me faites frémir par ces discours affreux;
D'un forfait inouï nous soupçonner tous deux!
Quoi! vous m'imputeriez... quoi! vous auriez pu croire...
Ah! dieux!... prenez ma vie, et laissez-moi ma gloire.

DANAUS.

Elle étoit d'obéir sans rien examiner,
Non de juger ton père et de l'abandonner.
Si je te commandois un meurtre illégitime,
Moi seul, devant les dieux j'étois chargé du crime.
Aveugle que j'étois, sur la foi de tes pleurs
Je croyois te devoir encor plus qu'à tes sœurs;
Bien loin de soupçonner tes plaintes d'artifice,
J'estimois par l'effort le prix du sacrifice.
Pour calmer ta douleur je daignois m'empresser:
Et toi contre mon sein tu te laissois presser;
Et quand tu jouissois de ta feinte hardie,
Je ne te consolois que de ta perfidie.
Tu m'as osé trahir; crains un père irrité,
Crains la peine qu'il doit à l'infidélité.
Parmi mes ennemis faut-il que je te compte!
Tranquille en ma présence, infidèle sans honte,
Loin du juste remords que tu dois ressentir,
Ne sais-tu que tromper et non te repentir?

HYPERMNESTRE.

Me repentir! de quoi? D'une trop juste crainte?
D'un artifice même où vous m'avez contrainte?
Me repentir, ô dieux! lorsque j'ai préféré
A de si noirs forfaits un devoir si sacré!
Moi, mériter qu'un jour avec mes sœurs cruelles
L'univers me confonde en son horreur pour elles,
Et maudissant mon nom sans cesse avec le leur,
Dise : Hypermnestre aux fers a souillé son malheur;
Par un lâche retour elle s'est démentie,
Elle a sauvé Lyncée, et s'en est repentie!
Non, ne l'espérez pas; non, dans ce jour d'effroi,
Les reproches du cœur ne sont pas faits pour moi.
Non, ce n'est qu'à mes sœurs d'être en proie aux furies,
Aux remords dévorans, vautours des cœurs impies;
Peuvent-elles goûter un instant de repos;
Elles de leurs époux exécrables bourreaux,
Elles de qui la main meurtrière et parjure
A fait rougir l'hymen et frémir la nature?
Je crois voir chaque époux plaintif, pâle et sanglant,
S'offrir les nuits en songe à leur esprit tremblant;
Je les vois se lever, fuir ces objets funèbres;
Mais les spectres les suivre à travers les ténèbres,
Les suivre avec le fer que leurs bras forcenés
Ont plongé dans le flanc de tant d'infortunés.
Pour moi, mon seul tourment est la haine d'un père,
Je souffre d'exciter malgré moi sa colère :
Mais, punissant sur moi cet époux que je sers,
Dussiez-vous resserrer, appesantir mes fers,
Me prescrire l'exil, ordonner mon supplice,
L'exil, les fers, la mort, n'ont rien dont je frémisse;
Quand

Quand je sauve un époux, quand j'ai dû le servir,
Rien ne peut m'arracher même un feint repentir.

DANAUS.

Rebelle! quand ta main m'a refusé sa tête,
Oses-tu bien encore? je ne sais qui m'arrête.
Téméraire, oses-tu jusque-là devant moi
Insulter à tes sœurs qui m'ont gardé leur foi;
Et, dans la passion dont s'aveugle ton ame,
Me vanter ta vertu, qui n'est rien que ta flamme?

HYPERMNESTRE.

Ma flamme!... ah! l'honneur seul dans mon cœur aujourd'hui
De Lyncée en danger auroit été l'appui.
Mais de ce que j'ai fait, quoique mon cœur m'avoue,
Je ne m'applaudis point ni ne veut qu'on me loue;
J'ai du servir l'hymen; mes sœurs l'ont profané,
C'est de leur crime seul qu'on doit être étonné.
Je me suis plainte au ciel, au ciel inexorable,
Qui m'imposoit la loi de paroître coupable;
J'ai rougi qu'il fallût feindre de m'abreuver
De ce sang malheureux que je courois sauver;
J'ai rougi d'employer contre vous l'artifice,
De mes sœurs j'ai craint d'être un instant la complice;
Je hais trop leur fureur pour me la déguiser;
Je ne puis que les plaindre, et non les excuser.

SCÈNE III.

DANAÜS, HYPERMNESTRE, IDAS.

IDAS.

On a couru partout dans Argos, hors la ville;
La recherche, Seigneur, est encore inutile.

Vous le dirai-je? Argos n'a vu qu'en murmurant
Jusque dans ses foyers le satellite errant.
Peut-être sur la mer qui vit périr Egée
Sa barque vole au loin, par les vents protégée;
Peut-être en nos murs même un asile secret
A l'œil qui le poursuit le cache et le soustrait.
Lorsqu'aux rayons du jour la nuit aura fait place,
On pourra du proscrit mieux découvrir la trace;
De vos autres soldats on attend le retour.

DANAUS.

Sors, et viens m'avertir.

HYPERMNESTRE, *à part.*

Dieux, servez mon amour.

SCÈNE IV.

DANAÜS, HYPERMNESTRE.

DANAUS.

Ton espoir, infidèle, augmente avec mon trouble;
Tremble d'oser braver un courroux qui redouble.

HYPERMNESTRE.

Ah! peut-être les dieux, témoins de mon effroi,
Veulent dans vos desseins vous tromper après moi.
Peut-être en ces momens leur justice empressée
Se jette à ma prière entre vous et Lyncée.
Une seconde fois ne puis-je le sauver?
Votre fille éperdue est loin de vous braver:
Mais comptez-vous pour rien une nuit si funeste,
Si de ce sang proscrit vous ne versez le reste?
L'oracle qui l'exige est assez obéi.
Vous immolez Lyncée en m'arrachant à lui.

Vos filles plus que vous paroîtront criminelles,
D'avoir exécuté vos vengeances cruelles.
Mais d'un dernier forfait tout le crime est sur vous :
Souffrez mes vœux au ciel pour qu'il pare vos coups,
Pour que de vos fureurs il sauve la victime,
Moi d'une affreuse image et vous d'un nouveau crime.
Oui, je me flatte encor.

(*Ici le jour commence à reparoître.*)

SCÈNE V.

DANAÜS, HYPERMNESTRE, LYNCÉE *enchaîné*; GARDES, SOLDATS.

HYPERMNESTRE, *se retournant au bruit, et désespérée.*

Ciel! quelle horreur me suit?

LYNCÉE, *éperdu.*

(*Aux gardes.*)

Dieux! que vois-je? Ah! cruels! où m'avez-vous conduit?

HYPERMNESTRE.

Lyncée! ah! malheureux! coup affreux qui m'accable!
Cher époux!

LYNCÉE.

(*A Hypermnestre.*)

Toi, des fers!... Tyran impitoyable!

DANAÜS.

As-tu cru m'échapper, tromper, braver un roi?

LYNCÉE.

As-tu cru que je fusse aussi lâche que toi?
Que, timide témoin du trépas de mes frères,
Par ta fureur livrés à des mains meurtrières,

Quand par flots jusqu'à moi j'ai vu leur sang couler,
Mon dessein fut de fuir?... Il fut de t'immoler.
J'y courois; Hypermnestre en pleurs, sur mon passage,
A retenu mon bras, t'a sauvé de ma rage;
Tu ne dois qu'à ses cris, tu ne dois qu'à ses pleurs
La lumière du jour souillé par tes fureurs:
Et lorsque son secours t'arrache à ma vengeance,
Les fers, la mort peut-être en est la récompense!...
Ah! dieux!... non, sans mourir je ne puis y penser.
Tyran!... c'est dans tes mains que j'ai pu la laisser!
C'est moi, c'est, par tes coups, son époux qui l'opprime.
(*Se retournant vers Hypermnestre.*)
Quel prix de ta vertu!

DANAUS.

Tu vis, voilà son crime.

LYNCÉE.

Voici mon sein, cruel; frappe, que tardes-tu?
Frappe, délivre-là; va, ce coup m'est bien dû.
Je t'ai laissé le jour, j'ai livré mon amante;
J'ai voulu ton trépas; rends ta rage contente;
Frappe, dis-je; ôte-moi ce spectacle d'horreur
De mon épouse aux fers, et d'un tigre en fureur.

DANAUS.

Que tu vas payer cher ton insolente rage!
C'est trop peu de ce fer pour venger mon outrage.
Tu voulois mon trépas; de ce coupable vœu
Toi-même devant moi viens de faire l'aveu:
Tu confirmes ici, par ta fureur ouverte,
Les oracles des dieux qui demandoient ta perte.

Ma haine à mes sujets doit compte de ta mort;
C'est au supplice seul à terminer ton sort.
Holà, gardes.

HYPERMNESTRE.

Mon père!...

LYNCÉE.

Imposteur exécrable,
Tu veux que je paroisse un vil traître, un coupable!
Ah! perfide!

DANAUS.

Soldats, qu'on l'entraîne.

HYPERMNESTRE, *se jetant au-devant des soldats.*

Arrêtez,
Barbares; que d'horreurs! quelles extrémités!
Où me réduisez-vous? tout mon cœur se déchire.
Ah! s'il vous faut du sang, qu'il vive et que j'expire.
Hélas! de tous les siens en apprenant le sort,
Lyncée étoit en proie au plus affreux transport,
Sa rage d'aucun frein ne sembloit retenue;
Mais, Seigneur, quand il vit son épouse éperdue
Combattre par des pleurs son courroux trop aigri,
Quand il me vit trembler, il en fut attendri:
Tout plein de son injure, il promit à mes larmes
De n'oser se venger que par le sort des armes.
Les larmes d'une épouse arrêtoient son courroux;
Les mêmes pleurs ici ne pourront rien sur vous?
De la pitié Lyncée écoutoit le murmure;
Il cédoit à l'amour, cédez à la nature.

DANAUS.

Tu m'implores en vain; elle est muette en moi;
Ma loi, le nom de père ont été vains pour toi.

Me venger, te punir est l'espoir qui me flatte;
Tu l'aimes, il mourra. C'est perdre trop, ingrate,
Ma vengeance en menace et le temps en délais.
Préparez son supplice aux portes du palais,
Redoublez son escorte : allez, qu'on les sépare.

LYNCÉE.

Adieu : ma mort te laisse au pouvoir d'un barbare,
Mon supplice est affreux.

HYPERMNESTRE.

Je meurs, si tu péris.

SCÈNE VI.

DANAÜS, IDAS.

DANAUS.

Toi, ne perds point de temps, cours, préviens les esprits.
Répands partout le bruit que dans leur perfidie
Lyncée et tous les siens attentoient à ma vie :
Qu'instruites du complot mes filles ont pâli,
Que sans elles l'oracle alloit être accompli;
Qu'Hypermnestre, insensible à ma perte annoncée,
Séduite par l'amour, faisoit grâce à Lyncée.
De la pitié publique il faut vaincre le cri;
C'est peu de son trépas; que son nom soit flétri.
Après ce que j'ai fait, osons tout par prudence.
Que la raison d'État assure ma vengeance.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

DANAÜS, IDAS.

DANAUS.

Eh bien ! pour son supplice a-t-on tout préparé?

IDAS.

Le bûcher est déjà par le peuple entouré ;
Seigneur, Lyncée y monte en ce moment peut-être.

DANAUS.

C'est peu de son supplice ; as-tu servi ton maître?
Que produira l'oracle, et ces bruits confirmés
Que ta voix dans Argos par mon ordre a semés?
De quel œil aujourd'hui sur l'odieux Lyncée
Les peuples verront-ils ma vengeance exercée?

IDAS.

Partout, Seigneur, mon zèle a répandu des bruits
Dont vous allez connoître et recueillir les fruits.
On a su que d'Argos préparant la conquête,
Egyptus à ses fils demanda votre tête,
Et l'on pense aisément que vos gendres cruels
Formoient contre vos jours des complots criminels ;
Que de ces attentats le chef ou le complice,
Lyncée est en effet trop digne du supplice.
D'ailleurs, dit-on, l'oracle exigeoit tant de morts.
Un sang suspect aux rois est versé sans remords ;

L'épargner, quand le ciel l'a montré redoutable,
C'est se rendre à la fois malheureux et coupable.
Mais quelques-uns, Seigneur, moins superstitieux,
Osent plaindre Lyncée, et condamner les dieux.

DANAUS.

Que m'importent, Idas, ces discours téméraires!
Peu les tiendront, il est trop d'esprits nés vulgaires,
Que même avec peu d'art on trompe en sûreté.
Combien sont absorbés sous leur stupidité,
Ou des vains préjugés esclaves volontaires,
Se font de leurs erreurs des vertus nécessaires.
Tout me sert, cher Idas, l'absence d'Egyptus,
Des crimes supposés, d'heureux bruits répandus.
Ah! quel doux sentiment dans mon cœur se déploie!
Lyncée expire, ami, je le sens à ma joie:
Je suis vengé; je suis au comble de mes vœux.

IDAS.

A pas précipités on s'avance en ces lieux.
Vous êtes délivré d'une race ennemie.

SCÈNE II.

DANAÜS, IDAS, ARASPE.

DANAUS.

Araspe, eh bien! Lyncée a-t-il perdu la vie?

ARASPE.

Non, Seigneur. La révolte est prête à s'allumer.

DANAUS.

Ciel!... Eh bien! je saurai prévenir ou calmer...

ARASPE.

On murmure, Seigneur, on s'attendrit, on doute
Du crime de Lyncée, et pour vous je redoute
Ces meurtres de la nuit, votre courroux vengeur,
Les amis de Lyncée; et plus encor, Seigneur,
Les fers de votre fille au désespoir livrée,
Devant un peuple ému dont elle est adorée.
Je tremble d'autant plus que ce peuple indomté
A la sédition trop souvent fut porté.
A la pitié qu'il sent se joint un air farouche:
Le cri de la vengeance est dans plus d'une bouche.
Peut-être si Lyncée avoit déjà paru...
J'ai frémi de ce trouble, et je suis accouru.

DANAUS.

Qu'on m'amène Hypermnestre, allez.

ARASPE.

Et le supplice;
Voulez-vous qu'à l'instant?...

DANAUS.

Si je veux qu'il périsse?
Oui, courez, et soudain qu'on l'immole à leurs yeux,
Que son trépas impose à ces séditieux...
Non, ne hasardons rien... Revenez. Oui, qu'il meure,
Mais aux fers, en secret. Obéissez sur l'heure.

(*Araspe sort.*)

SCÈNE III.

DANAÜS, IDAS.

DANAUS.

Oui, qu'Argos aujourd'hui me croyant appaisé,

Nomme clémence en moi ce courroux déguisé.
Et toi, cours, cher Idas; tiens prêtes mes cohortes;
Surtout que du palais on défende les portes.
(*Idas sort.*)

SCÈNE IV.

DANAÜS.

Quoi ! ce vil peuple oser s'armer contre son roi !
Quoi ! l'objet du mépris inspire encor l'effroi !
Mais non. J'aurai bientôt arrêté sa furie ;
Esclave des objets, sa foiblesse varie ;
Au hasard il s'irrite ; aveugle en ses efforts,
Et, tyran d'un moment, il n'a que des transports.
J'ai cru d'un ennemi par un coup politique
Autoriser la perte en la rendant publique ;
Mais puisque son supplice excite leur pitié,
Loin de leurs yeux qu'il meure, et qu'il meure oublié.
Qu'il tarde cependant au courroux qui m'anime,
Qu'on ait déjà frappé ma dernière victime !

SCÈNE V.

DANAÜS, HYPERMNESTRE.

HYPERMNESTRE, *enchaînée.*

J'accours à vos genoux, Seigneur, qu'ai-je entendu?
Est-ce un songe? est-il vrai que tout est suspendu?
Est-il vrai que votre ame, à demi désarmée,
Au cri de ma douleur cesse d'être fermée ?
Quel secourable dieu, calmant votre courroux,
Veut me rendre à la fois mon père et mon époux?...

Mais quoi ! vous rappelez votre fille éperdue,
Et de ses pleurs, hélas ! vous détournez la vue !
Pardonnez ; je frémis, Seigneur, en vous parlant.
Le cœur des malheureux n'espère qu'en tremblant.
Terminez-vous mes maux, délivrez-vous Lyncée?

DANAUS.

Qu'oses-tu demander à mon ame offensée ?
Moi, révoquer l'arrêt ! moi, suspendre mes coups !
Non, non, il va périr, connois mieux mon courroux.

HYPERMNESTRE.

Il va périr ! eh bien ! bravez donc ma prière,
Etouffez les remords et comblez ma misère ;
Sur un dernier proscrit étendez sans pitié
Les étranges fureurs de votre inimitié,
Et dans vos cruautés croyez ne pouvoir prendre
D'espoir que dans sa mort, de paix que sur sa cendre.
Mais vous, qui ménacez, cruel, tremblez pour vous.
Vous brûlez de verser le sang de mon époux :
Voyez votre danger en ordonnant qu'il meure.
Vous me l'avez donné, je le perds, je le pleure ;
Tout malheureux qu'il est, sans espoir, sans appui,
Peut-être votre sort dépend encor de lui.
Craignez de l'immoler dans Argos attendrie :
Craignez de soulever tout un peuple en furie.
Je dois vous avertir et lui garder ma foi ;
Lyncée est mon époux, Lyncée est tout pour moi.
Vous n'êtes plus mon roi, vous n'êtes plus mon père ;
Vous-même en abjurez le sacré caractère,
Et livrée aux fureurs qu'ici vous exercez,
Si je sors du respect, c'est vous qui m'y forcez.

(*On entend un bruit de sédition.*)

DANAUS.

Qu'entends-je? ciel! quel bruit! quel tumulte! perfide!
C'est toi, c'est ta fureur qui les arme et les guide.

HYPERMNESTRE.

Quels coups vont éclater?

SCÈNE VI.

DANAÜS, HYPERMNESTRE, IDAS.

DANAUS.

Est-ce toi, cher Idas?
Mes soldats sont-ils prêts?

IDAS.

Ils marchent sur mes pas.

DANAUS.

Fais avancer ma garde, et revole avec elle.

SCÈNE VII.

DANAÜS *à la tête de sa garde*, HYPERMNESTRE; LYNCÉE *à la tête du peuple*; IDAS, ÉROX.

LYNCÉE, *au peuple.*

Arrêtez un moment, au nom de votre zèle;
Je ne veux point, amis, qu'on périsse pour moi.
Erox, veille sur eux, qu'ils soient guidés par toi.
(*Ici la garde arrive, Idas à sa tête.*)
(*A Danaüs.*)
Le ciel est juste enfin, il m'arrache à ta haine;
Tyran, tu me vois libre et ta fureur est vaine:
Ce peuple est soulevé contre tous tes forfaits;
Il a brisé mes fers, il remplit ce palais.

Bourreau de tous les miens, pour combler mon outrage,
Mon épouse est aux fers, mourante par ta rage.
Sans te reprocher rien, je devrois me venger,
T'accabler... Je devrois...
(*Il veut s'avancer sur Danaüs, Hypermnestre étend les bras pour l'arrêter.*)
Je tremble à l'affliger.
Elle respecte un nom qui te rend plus infâme.
Je l'adore, mais crains d'abuser de ma flamme;
Frémis encor, tyran... Je ne te réponds pas...
Regarde tout ce peuple, il accourt sur mes pas;
Je puis seul arrêter ou pousser sa furie.

HYPERMNESTRE.

Dieux!

LYNCÉE.

Rends-moi mon épouse, ou tremble pour ta vie.

HYPERMNESTRE.

Ah! Lyncée.

DANAUS.

A quel point m'abaissent les destins!
Défendez votre roi, contenez ces mutins.
(*La garde fait un mouvement plus près de Danaüs.*)

LYNCÉE.

Rends-là moi, dis-je.

HYPERMNESTRE.

Ciel!... Ah! Lyncée! ah! mon père!
Où vous emporte, ô dieux! cette aveugle colère?
Dans cet affreux moment qu'allez-vous hasarder?

DANAUS.

Penses-tu me fléchir, et toi m'intimider?

LYNCÉE.

Quoi! ta rage, barbare...

HYPERMNESTRE.

O jour! ô sort horrible!

DANAUS.

Tu menaces en vain.

LYNCÉE.

C'est trop, monstre inflexible.
Délivrons Hypermnestre, amis, secondez-moi.
Tremble.

(*Le peuple avance et s'arrête.*)

DANAUS.

Tremble toi-même, et d'un plus juste effroi:
Ou retiens tout ce peuple, ou voici ma victime.

(*Il lève le poignard sur sa fille.*)

LYNCÉE, *désespéré.*

Cruel! arrête! ô dieux!

DANAUS, *le fer toujours levé.*

Tu me forces au crime:
Fuis avec ces mutins; fuis, te dis-je, ou frémis.

LYNCÉE, *troublé.*

Où suis-je? ah! malheureux!

(*Le peuple fait un mouvement en avant.*)

Un moment, chers amis;
N'avancez pas, voyez mon désespoir extrême,
Regardez ce poignard levé sur ce que j'aime.
Ah! tout mon sang se glace en cet affreux danger.
O dieux! je tiens ce fer, et ne puis me venger.
Ah! barbare!

(*On entend un nouveau bruit de sédition du côté du tyran.*)

SCÈNE VIII.

ARASPE, *et les acteurs précédens.*

ARASPE.

Seigneur, cette porte est forcée,
Vous n'avez que la fuite; on couronne Lyncée.
(*Lyncée saisit cet instant de trouble, se précipite vers Hypermnestre par le devant du théâtre. Erox avec le peuple croise la garde de Danaüs, le désarme. Danaüs, repoussé du côté opposé, se jette sur l'épée de son confident. Erox l'arrête en lui tenant la pointe du fer sur la poitrine; Hypermnestre est dans les bras de Lyncée; le tyran veut ranimer ses soldats; le peuple les met en fuite.*)

LYNCÉE, *s'élançant vers Hypermnestre.*

Echappe à ton tyran.

DANAUS, *arrachant le fer d'Araspe.*

Secondez mes fureurs,
(*Il se tue.*)
Soldats... C'en est donc fait! tu l'emportes, je meurs.

HYPERMNESTRE, *s'approchant de Danaüs.*

Ah! mon père!

DANAUS.

Ote-toi. Tu redoubles ma rage:
De ton indigne amour ma ruine est l'ouvrage.
J'ai voulu me venger d'Egyptus sur ses fils;
Je suppose un oracle, et toi tu l'accomplis.
Traîtres qui m'entourez! vain courroux! jour terrible!
O vengeance inutile! ô destin trop horrible!

Araspe, entraîne-moi de ces funestes lieux,
Je mourrois trop de fois expirant à leurs yeux.
(On l'emmène.)

SCÈNE IX.

HYPERMNESTRE, LYNCÉE.

LYNCÉE, *à Hypermnestre, qui veut suivre son père.*

Ou vas-tu, chère épouse?

HYPERMNESTRE.

Ah! Lyncée! il expire,
Je succombe à l'horreur que ce moment m'inspire.

LYNCÉE, *détachant les fers d'Hypermnestre.*

Ah! du moins dans ce jour marqué par nos malheurs,
Aux mains de ton époux laisse essuyer tes pleurs.

SCÈNE X.

HYPERMNESTRE, LYNCÉE; ÉROX, *à la tête d'une troupe d'Argiens.*

ÉROX.

Seigneur, tout est calmé; les peuples vous demandent.
Vous entendez leurs cris; venez, ils vous attendent.
Hâtez-vous de répondre à leurs vœux les plus chers:
Argos vous doit un sceptre, ayant brisé vos fers.

LYNCÉE.

Je te suis, cher Erox... Viens, hâtons-nous de rendre
Aux miens que j'ai perdus, ce qu'on doit à leur cendre.

FIN D'HYPERMNESTRE.

LA VEUVE
DU MALABAR,

OU

L'EMPIRE DES COUTUMES,

TRAGÉDIE,

PAR LEMIERRE,

Représentée, pour la première fois, le 30 juillet 1770.

6

PERSONNAGES.

LANASSA, veuve du Malabar.
FATIME, confidente de la veuve.
LE GRAND BRAMINE.
LE JEUNE BRAMINE.
UN BRAMINE.
LE GÉNÉRAL FRANÇAIS.
UN OFFICIER FRANÇAIS.
UN OFFICIER INDIEN.
BRAMINES.
PEUPLE INDIEN.
OFFICIERS FRANÇAIS.
SOLDATS.

La scène est dans une ville maritime, sur la côte de Malabar.

LA VEUVE DU MALABAR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE GRAND BRAMINE, LE JEUNE BRAMINE, UN BRAMINE.

LE GRAND BRAMINE.

Un illustre indien a terminé sa vie :
Sachez donc si sa veuve, à l'usage asservie,
Conformant sa conduite aux mœurs de nos climats,
Dès ce jour met sa gloire à le suivre au trépas :
C'est un usage saint, inviolable, antique,
Et la religion, jointe à la politique,
Le maintient jusqu'ici dans ces Etats divers,
Que traverse le Gange et qu'entourent les mers.
Allez. Je vous attends.

(*Le bramine sort.*)

SCÈNE II.

LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

Oui, c'est vous dont le zèle
Conduira de sa mort la pompe solennelle.

LE JEUNE BRAMINE.

Quoi! les Européens, accourus vers nos ports,
De leurs vaisseaux nombreux investissent ces bords;
Tant de foudres lancés sur les murs de la ville,
De leurs coups redoublés, ébranlent notre asile;
Et c'est peu qu'aujourd'hui la guerre et ses fureurs
Fassent de ce rivage un théâtre d'horreurs!
Au milieu des dangers, au milieu des alarmes,
Que répand dans nos murs le tumulte des armes,
Nous préparons encore un spectacle cruel,
Qui me plonge d'avance en un trouble mortel;
Nous dressons ces bûchers, consacrés par l'usage,
Qui font du Malabar fumer au loin la plage.
Non, je dois l'avouer, je ne pourrai jamais
Accoutumer mes yeux à de pareils objets.
Eh! ne peut-on sauver la victime nouvelle?
Son époux, dans ces lieux, n'est point mort auprès d'elle,
Elle ne l'a point vu dans ces derniers momens,
Si puissans sur notre ame et sur nos sentimens,
Où d'une épouse en pleurs, l'époux qui se sépare,
Exige de sa foi cette preuve barbare;
Où dans l'illusion d'un douloureux ennui,
Elle voit comme un bien de mourir avec lui.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'importe qu'en mourant il n'ait point reçu d'elle
Le serment de le suivre en la nuit éternelle ?
Pensez-vous que du sang dont on sait qu'elle sort,
Elle puisse à son gré disposer de son sort ?
Au nom de son époux, sa famille inquiète,
L'environne déjà pour exiger sa dette ;
L'affront dont en vivant elle se couvriroit,
Sur ses tristes parens à jamais s'étendroit,
Et de sa propre gloire une fois dépouillée,
Que faire de la vie après l'avoir souillée ?
Où seroit son espoir ? sans honneur et sans biens,
Devenue et l'esclave et le rebut des siens,
Vile à ses propres yeux dans cet état servile,
Ou plutôt dans l'horreur de cette mort civile,
Elle ne traîneroit que des jours languissans,
S'abreuveroit de pleurs et mourroit plus long-temps.

LE JEUNE BRAMINE.

Il est vrai; cependant, pour peu qu'on soit sensible,
Avouez avec moi qu'il doit paroître horrible
Qu'on réserve à la femme un si funeste sort,
Et qu'elle n'ait de choix que l'opprobre ou la mort.
Les lois même contre elle ont pu fournir ces armes!
La femme en ces climats n'a pour dot que ses charmes,
Et l'époux s'en arroge un empire odieux
Qu'il laisse à ses enfans lorsqu'il ferme les yeux.
Il faut qu'elle périsse, ou bien leur barbarie
Ose lui reprocher d'avoir aimé la vie,
L'en punir, la priver avec indignité
Des droits toujours sacrés de la maternité.

Eh quoi! pour honorer la cendre de leur père,
Ont-ils donc oublié que sa veuve est leur mère?

LE GRAND BRAMINE.

Et vous, ignorez-vous sous quel sceptre d'airain
L'usage impérieux courbe le genre humain?
Observez le tableau des mœurs universelles,
Vous verrez le pouvoir des coutumes cruelles:
L'empereur japonois descendant chez les morts,
Trouve encor des flatteurs pour mourir sur son corps.
Les enfans pour périr ou vivre au choix du père,
Ailleurs sont désignés dans le sein de leur mère.
Le Massagète immole, et c'est par piété,
Son père qui languit sous la caducité.
Le sauvage vieilli, dans sa douleur stupide,
De son fils qu'il implore, obtient un parricide.
Sur les bords du Niger, l'homme est mis à l'encan:
En montant sur le trône, on a vu le sultan
Au lacet meurtrier abandonner ses frères,
Et dans l'Europe même, au centre des lumières,
Au reste de la terre, un honneur étranger,
De sang-froid, pour un mot, force à s'entr'égorger.

LE JEUNE BRAMINE.

Ainsi, l'exemple affreux des coutumes barbares,
Autorise et maintient des excès si bizarres;
Ainsi, quand des autels la femme ose approcher,
Les flambeaux de l'hymen sont ceux de son bûcher.
Du destin qui l'attend l'horreur anticipée,
Se présente sans cesse à son ame frappée:
Esclave de l'époux, même lorsqu'il n'est plus,
Liée encor des nœuds que la mort a rompus,

Entendez-là crier d'une voix lamentable :
Cruels, qu'avez-vous fait par un arrêt coupable ?
Hélas ! déjà le ciel nous impose en naissant
Un tribut de douleurs, dont l'homme fut exempt ;
Et votre aveugle loi, votre ame injuste et dure,
Ajoute encor pour nous au joug de la nature,
Et bien loin d'adoucir, de plaindre notre sort,
C'est vous qui nous donnez l'esclavage et la mort.

LE GRAND BRAMINE.

Quel langage inoui ! quelle erreur te domine !
N'es-tu donc dans le cœur indien, ni bramine ?
La femme naît pour nous ; et par un fol égard,
Tu veux que dans l'hymen elle ait ses droits à part !
Prends-tu les préjugés des nations profanes ?
On doit tout à l'époux, on doit tout à ses mânes.
Elle-même a senti dans ses attachemens
Le prix qu'elle doit mettre à ces grands dévouemens :
L'appareil des bûchers et leur magnificence,
Ne peut appartenir qu'à la fière opulence ;
Mais la veuve du pauvre accompagne le mort,
Se couvre de sa terre et près de lui s'endort.
Même dans ces cantons, où la loi moins sévère
Se relâche en faveur de l'épouse vulgaire,
Celle qui croit sortir d'un assez noble sang,
Réclame les bûchers comme un droit de son rang.
Recule dans le temps, et voit dans l'Inde antique,
Combien l'on a brigué ce trépas héroïque.
Songe au fils de Porus ; remets-toi sous les yeux
Des veuves de Céteus le combat glorieux :
L'une, à qui de l'hymen aucun gage ne reste,
Tire son droit de mort d'un état si funeste ;

L'autre, du gage même enfermé dans son sein;
Et celle que la loi force à céder enfin,
Qui se voit enlever le trépas qu'elle envie,
N'entend qu'avec horreur sa sentence de vie.
Tu les plains de mourir, toi qui connois nos lois,
Ces victoires sur nous, ces maux de notre choix!
Ici tout est extrême. Eh! vois nos solitaires,
Des fakirs, des joghis les tourmens volontaires.
Vois chacun d'eux dans l'Inde à souffrir assidu,
L'un, le corps renversé, dans les airs suspendu,
Sur les feux d'un brasier pour épurer son ame,
L'attiser de ses bras balancés dans la flamme;
Les autres se servant eux-mêmes de bourreaux,
Se plaire à déchirer tout leur corps par lambeaux;
L'autre habiter un antre ou des déserts stériles;
Sous un soleil brûlant plusieurs vivre immobiles;
Celui-ci sur sa tête entretenir les feux
Qui calcinent son front en l'honneur de nos dieux.
Vois sur le haut des monts le bramine en prières,
Pour vaincre le sommeil s'arracher les paupières;
Quelques-uns se jeter au passage des chars,
Ecrasés sous la roue, et sur la terre épars;
Tous abréger la vie et souffrir sans murmure,
Tous braver la douleur et domter la nature.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! du moins à souffrir aucun d'eux n'est contraint,
Ne gémit de ses maux, et ne veut être plaint;
Mais ici par l'honneur la femme est poursuivie;
Il la force, en tyran d'abandonner la vie.
Pardonnez, j'avois cru qu'exposés aux malheurs,
Sans appeler à nous la mort, ni les douleurs,

Ce

Ce devoit être assez pour la constance humaine,
De supporter les maux que la nature amène :
D'inexplicables lois, par de secrets liens,
Sur la terre ont uni les maux avec les biens;
Mais de l'insecte à l'homme on peut assez connoître
Que le soin de soi-même est l'instinct de chaque être.
Les dieux comme immortels, et surtout comme heureux,
A tout être sensible ont inspiré ces vœux :
L'homme, l'homme lui seul, dans la nature entière,
A porté sur lui-même une main meurtrière;
Comme s'il étoit né sous des dieux malfaisans,
Dont il dût à jamais repousser les présens.
Ah ! la secrète voix de ces êtres augustes,
Crie au fond de nos cœurs, soyez bons, soyez justes;
Mais nous demandent-ils ces cruels abandons,
Ce mépris de nos jours, cet oubli de leurs dons ?
Cette haine de soi n'est-elle point coupable ?
Qui se hait trop lui-même aime peu son semblable :
Et le ciel pourroit-il nous avoir fait la loi
D'aimer tous les humains, pour ne haïr que soi ?

SCÈNE III.

LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINES, UN BRAMINE.

LE GRAND BRAMINE.

Eh bien ! qu'avez-vous su ? Cette veuve fidèle
Aux mânes d'un époux se sacrifiera-t-elle ?
A-t-elle enfin promis ?

LE BRAMINE.

Même dès aujourd'hui
Elle va s'immoler et se rejoindre à lui.
Ses parens l'entouroient et ne l'ont point quittée;
Mais leur voix ne l'a pas long-temps sollicitée :
De l'hymen qui l'engage elle sent le pouvoir ;
En apprenant sa perte, elle a vu son devoir.
La femme à nos bûchers, fière ou pusillanime,
Ou s'avance en triomphe, ou se traîne en victime;
Celle-ci, sans mêler par un bizarre accord
Les marques de la joie aux apprêts de sa mort,
Mais aussi sans gémir et sans être abattue,
Paroît à son trépas seulement résolue :
Quoique si jeune encor, d'un cœur ferme, dit-on,
Elle fait de sa vie un sublime abandon.

LE GRAND BRAMINE.

Je n'espérois pas moins; et je vois sans surprise,
Surtout dans ces momens, sa conduite soumise.
Le siége avance, amis; l'Européen jaloux,
Au métier des combats plus exercé que nous,
Plus habile en effet, ou plus heureux peut-être,
Dans nos remparts forcés est près d'entrer en maître:
De la loi des bûchers maintenons la rigueur,
Et qu'après la conquête elle reste en vigueur.
Cette veuve bientôt se rendra-t-elle au temple ?

LE BRAMINE.

Oui, vous allez la voir donner un grand exemple.
Tout le peuple s'empresse autour de ces lieux saints.

LE JEUNE BRAMINE.

Elle va donc mourir ! hélas ! que je la plains !

Brillante encor d'attraits, et dans la fleur de l'âge,
Ah! qu'il est douloureux d'exercer ce courage,
Et d'éteindre au tombeau des jours remplis d'appas,
Que la nature encor ne redemandoit pas!
Des usages ainsi l'innocence est victime;
Ce n'est point seulement par la haine et le crime,
Que la cruauté règne, et proscrit le bonheur;
C'est sous les noms sacrés de justice, d'honneur,
De piété, de loi; la coutume bizarre
A su légitimer l'excès le plus barbare;
Et par un pacte affreux, le préjugé hautain
A soumis l'être foible au mortel inhumain.
Pour le bonheur commun ils n'ont point su s'entendre:
Au lieu de s'entr'aider par l'accord le plus tendre,
Aux peines de la vie ils n'ont fait qu'ajouter;
Ils ont mis leur étude à se persécuter.
Non, les divers fléaux, tant de maux nécessaires,
Dont le ciel en naissant nous rendit tributaires,
Dont l'homme ne peut fuir ni détourner les traits,
Ne sont rien près des maux que lui-même il s'est faits.

LE GRAND BRAMINE.

Entends une autre voix qui te parle et te crie:
Qu'attends-tu de ce monde? est-ce là ta patrie?
Nous naissons pour les maux, n'en sois point abattu,
Apprends que sans souffrance il n'est point de vertu.
De Brama, dans ce temple, entends la voix terrible:
Tu deviens sacrilége, et tu te crois sensible.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! si dans d'autres mains ici vous remettiez...

LE GRAND BRAMINE.

Vous êtes le dernier de nos initiés ;
C'est à vous au bûcher de guider la victime,
Et d'affermir encor le zèle qui l'anime.
Cet honneur vous regarde; allez donc aux lieux saints
L'attendre, et suivre en tout mes ordres souverains.
La loi veut, il suffit ; courbez-vous devant elle ;
Soyez humble du moins, si vous n'êtes fidèle.
(*Le jeune bramine sort.*)

SCÈNE IV.

LE GRAND BRAMINE, UN BRAMINE, UN OFFICIER DU GOUVERNEUR.

LE GRAND BRAMINE.

Quel sujet si pressant vous amène vers nous ?

L'OFFICIER.

L'ordre du gouverneur.

LE GRAND BRAMINE.

Eh bien ! qu'annoncez-vous?

L'OFFICIER.

Il pense et vous prévient qu'il faut que l'on diffère
L'appareil du bûcher, pour ne pas se distraire
Du soin plus important de défendre nos murs ;
Il croit que ces momens sont déjà trop peu sûrs.
D'ailleurs, vous le voyez, ce temple, votre asile,
S'élève entre le camp et les murs de la ville ;

Du bûcher allumé les feux étincelans,
Brilleroient de trop près aux yeux des assiégeans.
Le gouverneur craindroit une cérémonie
Qui de l'Européen révolte le génie.

LE GRAND BRAMINE.

Allez, dans un moment je vais l'entretenir.

SCÈNE V.

LE GRAND BRAMINE ET LES BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE, *aux bramines.*

Attendre! différer ce qu'il faut maintenir!
Quel est donc son dessein? quand on craint la conquête,
A conserver nos mœurs est-ce ainsi qu'on s'apprête?
De sa fausse prudence il faut nous défier,
Lui-même à mon dessein je le vais employer.
Oui, quoi que dans ce jour le gouverneur propose,
De Brama sur ces bords soutenons mieux la cause,
Loin que le sacrifice en ces lieux attendu,
Pour le siége un moment doive être suspendu,
Ah! n'est-ce pas plutôt par de tels sacrifices,
Qu'il faut à nos guerriers rendre les dieux propices?
Cet usage établi par la nécessité,
Par la religion fut encore adopté,
Et la loi des bûchers une fois rejetée,
Où s'arrêteroit-on? Une coutume ôtée,
L'autre tombe; nos droits les plus saints, les plus chers,
Nos honneurs sont détruits, nos temples sont déserts.
Plus la coutume est dure, et plus elle est puissante;
Toujours devant ces lois de mort et d'épouvante,

Les peuples étonnés se sont courbés plus bas :
Si ces étranges mœurs n'étoient dans nos climats,
Quel respect auroit-on pour le bramine austère?
Des maux qu'il s'imposa la rigueur volontaire
Seroit traitée alors de démence et d'erreur;
Mais quand d'autres mortels, imitant sa rigueur,
Portent l'enthousiasme à des efforts suprêmes,
Et savent comme nous se renoncer eux-mêmes,
Alors le peuple admire, il adore et frémit;
L'ordre naît, l'encens fume et l'autel s'affermit.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA VEUVE, FATIME.

FATIME.

MADAME, à quelle loi vous êtes-vous soumise?
Je frémis d'y penser!

LA VEUVE.

Reviens de ta surprise.
Tu naquis dans la Perse, et sous un ciel plus doux;
Tu conçois peu les mœurs que tu vois parmi nous.
Mais, Fatime, à son sort Lanassa dut s'attendre:
Dans ces tombes de feu d'autres ont su descendre;
Je n'en puis être exempte, et ces murs, ces rochers
Sont noircis dès long-temps par les feux des bûchers.

FATIME.

Votre malheur m'accable, et vous semblez tranquille.

LA VEUVE.

Mon époux ne vit plus; de la terre il m'exile.

FATIME.

Les regrets qu'il vous laisse ont-ils pu dans ce jour,
Jusque-là de la vie éteindre en vous l'amour?
Qu'importe à votre époux, à son ombre insensible,
De vos ans les plus beaux le sacrifice horrible?

Autant que vous l'aimiez, s'il vous aimoit, hélas!
Auroit-il exigé...

LA VEUVE.

Tu ne m'entendois pas :
L'honneur est mon tyran, il asservit mon ame;
Ou vivre dans la honte, ou mourir dans la flamme,
Je n'ai point d'autre choix; c'est la loi qu'on nous fit.

FATIME.

Elle est injuste, affreuse.

LA VEUVE.

Elle existe, il suffit.

FATIME.

Comment a-t-on souffert cette loi meurtrière?
Quelle femme assez foible y céda la première,
Et prit sur le bûcher de son barbare époux,
Ce parti de douleur, embrassé jusqu'à vous?
L'époux traîne à la mort son épouse fidèle;
Mais lui, lorsqu'il survit, s'immole-t-il pour elle?
Au-delà du tombeau lui garde-t-il sa foi?
Quel droit de vivre a-t-il, que d'avoir fait la loi?
Sans peine il l'imposa sur un sexe timide,
Tandis qu'il s'affranchit de ce joug homicide.

LA VEUVE.

Je renonce à la vie, ainsi le veut l'honneur.
Hélas! j'ai renoncé dès long-temps au bonheur;
Tu vois ma destinée et ma douleur profonde,
Lanassa n'a connu que des malheurs au monde.
Le veuvage et l'hymen, tout est affreux pour moi.

FATIME.

Qu'entends-je? ma surprise égale mon effroi.

Eh quoi ! dans votre hymen vous n'étiez point heureuse ?

LA VEUVE.

Non : tu ne connois pas mon infortune affreuse.

FATIME.

Au fond de votre cœur quel désespoir j'ai lu !
Vous me cachez vos pleurs.

LA VEUVE.

Le ciel n'a pas voulu...

FATIME.

Parlez : quelle douleur trop long-temps renfermée...

LA VEUVE.

Fatime, il est trop vrai, j'aimois, j'étois aimée.
Jour sinistre où du Gange abandonnant les ports
Nous partîmes d'Ougly pour habiter ces bords.
Vaisseau non moins funeste, où le sort qui m'accable,
M'offrit, pour mon malheur, un guerrier trop aimable.
Tu viens de m'arracher le secret de mes pleurs,
Je t'ai trop découvert l'excès de mes douleurs.
Malheureuse! pourquoi dans les mœurs malabares,
Tous les Européens nous semblent-ils barbares?
Fatime, ah ! que mon père avec un étranger,
Sans violer nos lois, n'a-t-il pu m'engager ?
Ou pourquoi força-t-il sa fille infortunée
A former les liens d'un cruel hyménée ?

FATIME.

Grands dieux ! Et votre époux vous immole aujourd'hui !
Quoi ! vous ne l'aimiez point, et vous mourez pour lui !
Son trépas rompt le cours de vos jeunes années ;
Il dévore en un jour toutes vos destinées :
Votre bûcher dressé sous cet horrible ciel,
Va servir de trophée aux mânes d'un cruel ;

Le sort vous en délivre, et sa faveur est vaine!

LA VEUVE.

Ta plainte l'est bien plus.

FATIME.

Vous redoublez ma peine.
Mais où vit votre amant?

LA VEUVE.

J'ignore son destin;
Mais je sais qu'il m'aima, qu'il désira ma main,
Qu'il m'e fut arraché, qu'il fallut me contraindre,
Etouffer un amour que je ne pus éteindre;
Que ce fatal amour, vainement combattu,
Malgré moi se réveille, et trouble ma vertu.
Dans tout autre pays, hélas! si j'étois née,
Je cessois d'être esclave, et d'être infortunée:
Celui qui m'eût contraint à passer dans ses bras,
M'auroit laissée au moins libre par son trépas;
J'aurois eu quelque espoir, fut-il imaginaire,
De retrouver un jour celui qui m'a su plaire,
Et cette illusion, soulageant mon ennui,
M'eût encor tenu lieu du bonheur d'être à lui.
Aujourd'hui, tout m'accable et tout me désespère;
Mes vœux, mes souvenirs, une image trop chère,
L'hymen qui m'enchaîna, le nœud qui m'étoit dû,
Et ce que j'ai souffert, et ce que j'ai perdu;
Pour celui que j'aimois, lorsque je n'ai pu vivre,
C'est un autre au tombeau qu'en ce jour je vais suivre:
Je meurs, c'est peu, je meurs dans un affreux tourment,
Pour rejoindre l'époux qui m'ôta mon amant.

FATIME.

Ah! que m'apprenez-vous?

LA VEUVE.

J'en ai trop dit, Fatime.
Excuse, époux cruel, excuse ta victime :
Ce cœur toujours soumis, quoique tyrannisé,
Suit l'étrange devoir par ta mort imposé,
Je ne balance point à mourir sur ta cendre,
N'exige point de moi de sentiment plus tendre.
Si tu fis mes malheurs, qu'il te suffise, hélas!
Que je te sois fidèle au-delà du trépas :
Je t'ai fait de ma vie un premier sacrifice,
Qui de ma mort peut-être égale le supplice :
J'ai pendant mon hymen dévoré mes ennuis,
Et la plainte est permise à l'état où je suis.

FATIME.

Après un tel hymen, quel étrange partage!

LA VEUVE.

Si tu m'aimes encor, laisse-moi mon courage,
J'en ai besoin, Fatime, et n'ai plus d'autre bien.
Mais ne révèle point ce funeste entretien :
Ah! j'atteste le ciel, que j'aurois avec joie
Subi pour mon amant la mort où l'on m'envoie,
Et qu'on m'eût vue alors, perdant tout sans retour,
Sans consulter l'honneur, m'immoler à l'amour.
Du moins celui, Fatime, à qui je fus ravie,
N'est pas témoin des maux qui terminent ma vie;
Il ne saura jamais, je meurs dans cet espoir,
Ce que m'aura coûté mon funeste devoir.

FATIME.

Ciel! je vois de ce temple avancer un ministre;
Je lis la cruauté dans son regard sinistre.

SCÈNE II.

LA VEUVE, FATIME, LE JEUNE BRAMINE.

FATIME, *au jeune bramine.*

Eh bien! qu'annoncez-vous? Sans doute le trépas,
Le deuil et la terreur accompagnent vos pas:
Venez-vous réclamer une affreuse promesse?
Venez-vous de mes bras arracher ma maîtresse?

LA VEUVE.

Laisse-nous.

SCÈNE III.

LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE.

LE JEUNE BRAMINE.

Je reçois ainsi des deux côtés
Des reproches cruels et si peu mérités.
Vous me croyez, Madame, inhumain, inflexible,
Tandis qu'à notre chef je parois trop sensible.
Ses regards, attachés au séjour éternel,
Semblent ne plus rien voir dans le séjour mortel;
Et devant les objets que les cieux lui retracent,
Les peines de ce monde et la pitié s'effacent.
Je ne m'en défends point, je suis trop loin de lui;
Je sens que je suis né pour souffrir dans autrui;
J'obéis à mon cœur, et quand je le consulte,
Je ne crois point trahir mon pays ni mon culte.
Mais sur mes sentimens quel douloureux effort!
C'est moi qui dois, grands dieux! vous conduire à la mort,

Moi qui, rempli d'horreur pour ce barbare office,
Renverserois plutôt l'autel du sacrifice,
Cet odieux bûcher, le premier qu'en ces lieux
Une aveugle coutume aura mis sous mes yeux.
Hélas! plus je vous vois, plus mon ame attendrie
Répugne à cet arrêt qui vous ôte la vie.

LA VEUVE.

Quel est cet intérêt qui vous parle pour moi?
Est-ce à vous dans ce temple à montrer tant d'effroi?
Comment à ces autels celui qui se destine,
Prend-il l'engagement sans l'esprit du bramine?
Ou comment, né sensible, est-on associé
A des cœurs qui font vœu d'étouffer la pitié?

LE JEUNE BRAMINE.

Hélas! de ses destins quel mortel est le maître?
Je fus infortuné du jour qui me vit naître.
Faut-il que le mortel qui prévint mon trépas
M'ait ici du Bengale apporté dans ses bras?
Faut-il avoir si tôt, pour voir votre misère,
Perdu l'infortuné qui m'a servi de père?
Orphelin par sa mort, à moi-même livré,
Dans ces murs, dans ce temple à peine suis-je entré.
Je trouve donc partout un usage sinistre;
J'échappe à l'un, de l'autre on me fait le ministre.

LA VEUVE.

Eh! qui vous poursuivoit?

LE JEUNE BRAMINE.

L'usage meurtrier,
Qui trois jours fait suspendre aux branches d'un palmier
Tout enfant nouveau-né dont la lèvre indocile
Fuit le premier soutien de son être fragile;

Qu'il refuse le sein par trois fois présenté,
Dans les ondes du Gange il est précipité.
J'allois périr ! Où vont mes plaintes importunes ?
Je ne dois m'attendrir que sur vos infortunes,
Et c'est de mes malheurs que je vous entretiens.

LA VEUVE.

Le récit de vos maux vient d'ajouter aux miens.
De ma famille, ô ciel ! quelle est la destinée !
Loin de ces tristes bords, aux lieux où je suis née,
Au temps dont vous parlez, un des miens moins heureux
Fut proscrit sans pitié par cet usage affreux.
Je vais être à mon tour d'un autre usage étrange,
Victime au Malabar comme lui sur le Gange,
Et nous aurons péri dans des lieux différens,
Mon frère à son aurore et moi dans mon printemps.

LE JEUNE BRAMINE.

Votre frère, Madame, il périt au Bengale ?
Telle étoit dans Ougly mon étoile fatale.

LA VEUVE.

Dans Ougly ? quel rapport !

LE JEUNE BRAMINE.

C'est là que je suis né.

LA VEUVE.

C'est là que pour souffrir le jour me fut donné.

LE JEUNE BRAMINE.

Eh ! qui donc êtes-vous ?

LA VEUVE.

Lanassa fut mon père.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! ma sœur!

LA VEUVE.

Dieux!

LE JEUNE BRAMINE.

Embrasse et reconnois ton frère.

LA VEUVE.

Toi, mon frère! ô surcroît de rigueur dans mon sort!
Je t'ai donc reconnu quand je vais à la mort!
Où sommes-nous? ah! dieux!

LE JEUNE BRAMINE.

Le ciel se manifeste.

LA VEUVE.

En quel jour nous rejoint la colère céleste!
Ah! cruel! dont le sort vient de m'être éclairci,
Rends-moi cet inconnu qui me plaignoit ici.

LE JEUNE BRAMINE.

Que me dis-tu?

LA VEUVE.

Vois donc, vois quelle est ma misère!
Tu dois vouloir ma mort, si tu naquis mon frère.

LE JEUNE BRAMINE.

Moi! vouloir ton trépas? quel délire! ah! ma sœur!

LA VEUVE.

Si je le suis, commence à me fermer ton cœur.
Le frère exhorte ici la sœur au sacrifice;
Mon honneur et le tien veulent qu'il s'accomplisse.
Ma famille t'attend autour de mon bûcher;
Il ne t'est plus permis de te laisser toucher.
Le droit du sang n'est rien, tu dois être barbare*:
Ce qui rapproche ailleurs, est ce qui nous sépare;

L'ordre de la nature est renversé pour nous :
Et de frère et de sœur les noms toujours si doux,
Perdent entre nous deux leur charme, leur empire,
Se tournent contre nous, et veulent que j'expire.

LE JEUNE BRAMINE.

Mes yeux sont dessillés, je te dois mon secours ;
Je ne connois plus rien que le soin de tes jours.
Que m'importent vos lois? Que me fait votre usage?
De tout braver pour toi je me sens le courage.
Tu m'opposes en vain l'exemple des cruels,
Qui, pour hâter ta mort, t'assiégent aux autels.
Tu l'as vu, de ta fin la douloureuse attente,
Quoique étranger pour toi, me glaçoit d'épouvante;
Et cette humanité dont j'écoutois la voix,
Mêlée au cri du sang auroit perdu ses droits !
Si l'homme a sur ces bords renversé la nature,
Rétablissons pour nous la loi qu'il défigure :
Non, ce n'est pas à moi, sans doute, après mon sort,
A devoir respecter des coutumes de mort.
Si j'ai pensé jadis périr loin de ces plages,
Victime comme toi des barbares usages,
De malheurs entre nous cette conformité,
Va, ne me permet point l'insensibilité.
Je ne suis point ce frère inflexible et barbare,
Qu'endurcissent nos mœurs, que la démence égare;
Je suis par la nature un cœur simple entraîné,
Je suis le frère enfin que le ciel t'a donné.

LA VEUVE.

Ta sensible amitié me rend, ô mon cher frère !
Le jour plus désirable et ma fin plus amère.

Crois qu'il m'en coûte assez, dans mes vives douleurs,
Pour combattre le sang, ma tendresse et tes pleurs :
Mais que sert en ce jour qu'une sœur te revoie ?
J'appartiens à la mort qui réclame sa proie.
De ton cœur attendri vois mieux l'illusion,
Changeras-tu l'usage ou bien l'opinion ?
Si j'évite la mort, la honte est mon partage,
Et de ma lâcheté ton opprobre est l'ouvrage ;
Plus je te suis, et moins tu te dois attendrir,
Moins tu dois balancer à me laisser mourir :
Les miens vont te forcer à te mettre à leur tête.

LE JEUNE BRAMINE.

Qu'oses-tu m'annoncer ?

LA VEUVE.

Viens, suis mes pas.

LE JEUNE BRAMINE.

Arrête.

LA VEUVE.

De ta douleur sans fruit veux-tu donc m'accabler?

LE JEUNE BRAMINE.

Quoi ! tant de fanatisme a-t-il pu t'aveugler ?

LA VEUVE.

La honte que je crains peut-elle être bravée ?

LE JEUNE BRAMINE.

Dois-je me plaindre au ciel de t'avoir retrouvée ?

LA VEUVE.

Sois aujourd'hui mon frère en me laissant mon sort.

LE JEUNE BRAMINE.

Cesse d'être ma sœur, si ce nom veut ta mort.
Attends du moins, attends d'un esprit plus tranquille
Que la guerre ait fixé le sort de notre ville,

Et que ce droit qu'ici tu crois avoir perdu,
Ce droit de vivre, enfin, te puisse être rendu.

LA VEUVE.

Et si l'Européen succombe sous nos armes,
J'aurai donc laissé voir ma foiblesse et mes larmes?
Et pour en avoir cru ta douleur au hasard,
Je n'en mourrois pas moins et je mourrois trop tard!
Si je tarde d'un jour, je perds mon sacrifice:
Au lieu d'un dévouement, ma mort n'est qu'un supplice;
J'ai promis, en un mot; je ne puis désormais,
Sans me déshonorer, recourir aux délais,
Et d'une mort enfin que la gloire eût suivie,
Je paroîtrois indigne autant que de la vie.

LE JEUNE BRAMINE.

Eh bien! ma sœur, hé bien! terminons ce débat,
Change de destinée en changeant de climat:
Ces effroyables mœurs parmi nous consacrées,
Ce devoir que tu suis ne tient qu'à nos contrées;
Fuyons l'Inde, et si loin que de féroces lois
Ne puissent jusqu'à nous faire entendre leur voix:
Nous n'avons, de tes jours pour ne rendre aucun compte,
Qu'à mettre l'Océan entre nous et la honte;
Contre l'opinion dans des climats plus doux,
Il est, si tu le veux, des asiles pour nous;
Là nous suivrons ces mœurs à jamais conservées,
Que chez tous les humains la nature a gravées,
Ces vrais devoirs sentis et non pas convenus,
Immuables partout, et partout reconnus,
Lois que le ciel, non l'homme, à la terre a prescrites,
Et qui n'ont ni les temps ni les mers pour limites.

LA VEUVE.

De quel frivole espoir ton cœur est animé !
Comment quitter ces bords ? l'univers m'est fermé :
Si tu veux m'arracher à ce climat funeste,
Empêche donc qu'aussi ma mémoire n'y reste,
Qu'elle n'y reste infâme ; empêche sur ce bord
Que ma famille entière, à qui je dois ma mort,
N'osant lever les yeux, et jamais consolée,
Dans son propre pays ne se trouve exilée ;
Que vengeant mon époux, un peuple furieux
Ne me laisse en partant ses clameurs pour adieux,
Et qu'une telle image, attachée à ma fuite,
Ne me suive partout où tu m'aurois conduite.

LE JEUNE BRAMINE.

Poursuis ; respecte encore une homicide loi,
Crains l'époux comme un dieu prêt à tonner sur toi.
Hélas ! moi seul des tiens je t'aime et je te reste,
Je ne te suis connu que de ce jour funeste ;
De l'horreur de ton sort ton frère a beau souffrir,
Non, cruelle ! il n'a pas le droit de t'attendrir ;
Mais j'ai celui du moins, dans ce péril extrême,
D'oser te secourir contre ton aveu même.
Tu me parles d'honneur ! le mien est de quitter
Ces profanes autels que je dois détester ;
J'y vais rester encor pour te sauver la vie ;
Mais une fois ici mon attente remplie,
Il n'est mer, ni désert, ni climat si lointain,
Qui me sépare assez de ce temple inhumain.

SCÈNE IV.

LA VEUVE.

Quel est donc son projet? que va-t-il entreprendre?
Des soins de sa tendresse aurois-je à me défendre?

SCÈNE V.

LA VEUVE, FATIME.

FATIME.

Ah! Madame, une trève avec ces étrangers
Arrête le carnage et suspend les dangers;
Il est vrai qu'on la borne au cours d'une journée;
Mais j'en ai plus d'espoir, plus la trève est bornée.
Dans nos murs la terreur et le trouble est partout:
Et sans doute à céder l'Indien se résout.
Le général français, sans dépouiller l'audace,
Avec le gouverneur traite devant la place,
Et le ton dont il parle annonce qu'au plus tôt
La ville doit se rendre ou s'attendre à l'assaut.
Et prête à voir changer la loi qui vous accable,
Vous précipiteriez votre fin déplorable!
Vous n'en pouvez douter, Madame, vous vivrez,
Du moment qu'aux Français ces murs seront livrés.
Mais quel trouble nouveau vous presse et vous domine?
Sans doute l'entretien de ce jeune bramine,
Qui dans la fleur des ans porte un cœur si cruel,
Jette dans votre esprit ce désespoir mortel.

LA VEUVE.

Ah ! tu ne connois pas... cache bien ce mystère ;
Fatime, qui l'eût cru ? ce bramine est mon frère.
Oui, je l'ai retrouvé dans ce temple de mort ;
Il vit pour s'opposer aux rigueurs de mon sort.

FATIME.

Et vous voulez mourir dans d'horribles souffrances !
De vos autres parens les barbares instances,
L'emportent dans ce cœur tristement affermi !
Un frère en vain vous aime !

LA VEUVE.

Hélas ! j'aurois gémi
De marcher au bûcher conduite par un frère,
Et je gémis de voir qu'il cherche à m'y soustraire :
Dénaturé, Fatime, il m'eût percé le cœur ;
Sensible, il me déchire, il veut mon déshonneur.
Telle est ici ma gloire et cruelle et bizarre,
Qu'il en est l'ennemi pour n'être point barbare.
N'étoit-ce point assez qu'il me fallût bannir
De mon ame attendrie un trop cher souvenir,
Sans avoir à combattre encor dans ma misère,
La voix de la nature et les secours d'un frère ?

FATIME.

Eh ! pourquoi vous tracer sous de noires couleurs
Ce qui peut au contraire abréger vos malheurs ?
Pourquoi désespérer ? tout vous presse de vivre,
La trève qu'en ces lieux la conquête peut suivre,
Un frère retrouvé ; le dirai-je ! un espoir
Plus cher à votre cœur et qu'il peut concevoir.
Eh ! qui sait, dans le camp s'ils n'ont pas connoissance
De cet européen dont vous pleurez l'absence ?

LA VEUVE.

Je saurois son destin!... dieux! quel espoir m'a lui!
Heureuse Lanassa! tu pourrois aujourd'hui!...
Mon ame en ces momens ouverte à l'espérance,
Chancelle en son dessein et perd de sa constance.
Moi, je m'immolerois, quand pouvant être à moi
Il me conserveroit son amour et sa foi?
Moi, libre désormais d'un funeste hyménée,
Maîtresse de ma vie et de ma destinée?....
Fatime, où m'égaré-je? Ai-je donc oublié?...
Quel songe vient m'offrir ton aveugle amitié!
A quel espoir trompeur ton zèle me rappelle!
Tu veux me consoler? tu m'accables, cruelle!
L'inexorable honneur tient mon cœur engagé;
Pour être suspendu, mon sort n'est point changé.
Respecte en ces momens ma constance, ma gloire,
Ma résolution; enfin, laisse-moi croire,
Assure-moi plutôt que ce jeune français,
A mon amour, à moi, fût ravi pour jamais;
Epargne-moi le trouble où son seul nom me jette,
Qu'il ignore mon sort, et je meurs satisfaite.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, UN OFFICIER FRANÇAIS.

LE GÉNÉRAL.

La trève que je viens d'accorder à la ville,
A nos guerriers ici laisse un accès facile;
Hors des murs ce parvis et ce temple bâtis
Sont un lieu de franchise ouvert aux deux partis:
La foi de l'Indien ne peut m'être suspecte,
Et la guerre a des lois que partout on respecte.

L'OFFICIER.

Je sais que de ce temple à Brama consacré,
L'honneur a fait pour nous un asile assuré;
Mais par le gouverneur la trève demandée,
Seulement pour un jour lui vient d'être accordée.
Un jour suffira-t-il pour enlever les corps
Des guerriers malheureux qu'ont vu périr ces bords,
Indiens ou Français, victimes du carnage,
Sans sépulture encor sur ce triste rivage?

LE GÉNÉRAL.

En mettant à la trève un terme aussi prochain,
En menaçant ces murs de l'assaut pour demain,

Je sers les assiégés, et pour eux je profite
Des extrémités même où leur ville est réduite.
Déjà de trop de sang ce rivage est baigné,
Sauvons celui du moins qui peut être épargné.
Quelqu'avantage, ami, qu'on cherche dans la guerre,
Compense-t-il les maux qu'elle apporte à la terre?
A regret, cependant, je vois ce peuple entier,
En esclave asservi par le bramine altier;
Son art est d'échauffer les esprits en tumulte,
Et de les alarmer sur les mœurs, sur le culte.
Je les ai rassurés : ils ont su que mon roi,
En m'envoyant vers eux, n'exige que leur foi,
Qu'il n'est rien dans leurs lois qu'il veuille qu'on renverse,
Qu'il ne veut seulement, pour les soins du commerce,
Qu'un port où ses vaisseaux partis pour l'Indostan,
Puissent se reposer sur le vaste Océan.
Mais apprends sur ces bords quel autre soin m'amène,
Que j'aime, que j'adore une jeune Indienne;
Que trois ans sont passés, depuis qu'en ces climats
Un voyage entrepris me fit voir tant d'appas;
Que dans ces mêmes murs, malgré l'usage austère,
Je la vis quelquefois de l'aveu de son père;
Que je lui plus, qu'épris du plus ardent amour,
Je conçus le projet de l'épouser un jour;
Que je vis vers moi seul sa jeune ame entraînée,
Du moins avec tout autre éluder l'hyménée;
Qu'en France rappelé par les lettres des miens,
Je partis éperdu, j'emportai mes liens,
Et que si j'ai brigué l'honneur de l'entreprise,
Par qui cette cité nous doit être soumise,
Ce fut encore, ami, pour revoir un séjour,

Où

Où j'étois en secret rappelé par l'amour.
Mais c'est trop t'arrêter, cours, informe-toi d'elle;
Son nom est Lanassa; j'attends tout de ton zèle.

L'OFFICIER.

Mais au sein de ces murs il faudroit pénétrer,
Par les lois de la guerre on n'y sauroit entrer :
Comment puis-je savoir?...

LE GÉNÉRAL.

Même hors de la ville
Tu peux t'en informer, et c'est un soin facile;
Va, ne perds point de temps pour en être éclairci.
Il suffira pour toi de la nommer ici;
La caste dont elle est, dans l'Inde est la première,
Et met avec son nom ses destins en lumière.

(*L'officier sort.*)

SCÈNE II.

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, *seul.*

Toi que le ciel dérobe encore à mes regards,
Ma chère Lanassa! vis-tu dans ces remparts?
As-tu pu rester libre? un cruel hyménée,
Sous son joug, malgré toi, t'auroit-il enchaînée?
Pardonne, ô mon pays, si je donne en ce jour,
Parmi les soins guerriers, un moment à l'amour.
Pardonne, Lanassa, si, troublant ton asile,
Je viens porter la flamme et le fer dans ta ville;
Plains-moi sans me haïr; les ordres de mon roi,
L'honneur même aujourd'hui me fait voler vers toi.

SCÈNE III.

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, UN OFFICIER FRANÇAIS.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! quel est son sort et que viens-tu me dire?
Sais-tu si Lanassa...

L'OFFICIER.

Je n'ai pu m'en instruire.

LE GÉNÉRAL.

Qui peut donc t'arrêter?

L'OFFICIER.

Un spectacle d'horreur,
Que du cruel bramine apprête la fureur;
Le peuple, dont la foule inonde ce rivage,
De tout autre chemin m'a fermé le passage.

LE GÉNÉRAL.

Comment! explique-toi, parle.

L'OFFICIER.

En ces mêmes lieux,
Seigneur, le croirez-vous? dans une heure, à nos yeux,
Ciel! une veuve, au gré de leur féroce attente,
Dans les feux dévorans va se plonger vivante.
La coutume l'ordonne et soutient sa vertu;
Elle suit son époux...

LE GÉNÉRAL.

Ah! dieu! que me dis-tu?

L'OFFICIER.

Dans le temple déjà la victime est entrée;
Cette cérémonie effroyable et sacrée

Est une fête aux yeux de ce peuple insensé,
Qui croit voir un autel dans le bûcher dressé.
Les riches ornemens dont la veuve se pare
Avant que de marcher à cette mort barbare,
L'or et les diamans, les perles, les rubis,
Dont le pompeux éclat relève ses habits,
Offrande à ces autels, et butin du bramine,
N'entretiennent que trop la soif qui le domine;
C'est le triomphe ici de la cupidité,
Celui du fanatisme et de la cruauté.

LE GÉNÉRAL.

Et la religion consacre leur furie!
Nous pourrions, nous, Français, souffrir leur barbarie?
Elle iroit à la mort, et j'en serois témoin?

L'OFFICIER.

Pardonnez, si par vous chargé d'un autre soin...

LE GÉNÉRAL.

Oublions mon amour, l'humanité m'appelle;
Ces momens sont trop chers, sont trop sacrés pour elle:
De ma défense, ami, l'infortune a besoin;
Voler à son secours, voilà mon premier soin:
Et j'atteste le ciel et ce cœur qui m'anime,
Que je vais tout tenter pour sauver la victime.
Viens, courons, suis mes pas.

L'OFFICIER.

Eh! que prétendez-vous?
Que pouvons-nous pour elle? et quels droits avons-nous?
Comment du fanatisme écarter les injures?

SCÈNE IV.

LE GRAND BRAMINE, *suivi de ses bramines;* LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, LES DEUX OFFICIERS FRANÇAIS.

LE GRAND BRAMINE.

Superbe Européen, quels sont donc ces murmures?
De l'époux qui n'est plus cet hommage attendu,
Ce digne sacrifice est presque suspendu;
Au mépris de la trève on répand les alarmes,
Les tiens même ont parlé de courir à leurs armes;
Sans respect pour le temple, en ce parvis sacré,
En tumulte par eux je viens d'être entouré.

LE GÉNÉRAL.

Ah! je les reconnois au vœu qui les enflamme!

LE GRAND BRAMINE.

Tu leur donnois cet ordre?

LE GÉNÉRAL.

Il étoit dans leur ame.

(*A l'officier français.*)

Cours, suspends en mon nom les transports des Françai
Qu'ils n'entreprennent rien, ils seront satisfaits.

SCÈNE V.

LE GRAND BRAMINE, LE GÉNÉRAL FRANÇAIS.

LE GÉNÉRAL.

Barbare, il est donc vrai, ces mœurs abominables

Que les Européens traitent encor de fables,
Tant ils ont peine à croire à leur férocité,
C'est toi qui les maintiens par ton autorité!
Des temples protecteurs les enceintes tranquilles,
Aux malheureux mortels doivent servir d'asiles;
Les ministres des cieux sont des anges de paix,
Il ne doit de leurs mains sortir que des bienfaits :
C'est par l'heureux emploi de consoler la terre,
Qu'ils honorent le temple et leur saint ministère,
Et que le sacerdoce auguste et respecté,
Sans crime avec le trône entre en rivalité.
Et toi, honte des dieux qu'ici tu représentes,
Ne levant vers le ciel que des mains malfaisantes,
Tu fais des cruautés une loi de l'Etat,
Et l'apanage affreux de ton pontificat!
C'est au pied des autels que les bûchers s'allument,
Qu'on livre la victime aux feux qui la consument;
Des prêtres ont ouvert ces horribles tombeaux;
L'encensoir est ici dans la main des bourreaux.
Ainsi donc, d'un œil sec tu verras une femme
S'élancer à ta voix dans des gouffres de flamme!
Ton oreille entendra les cris de sa douleur!
Je ne la connois point, je connois son malheur,
Je connois la pitié; mon cœur est né sensible
Autant qu'on voit le tien se montrer inflexible;
Dans l'excès des tourmens elle est prête à périr,
Contre vos mœurs et toi je viens la secourir,
Déchirer le bandeau de cette erreur stupide,
Qui force en ces climats la femme au suicide,
Et faire dire un jour à la postérité :
Montalban, sur ces bords, fonda l'humanité.

LE GRAND BRAMINE.

Quelle est donc ton audace?

LE GÉNÉRAL.

Apprends à nous connoître.

LE GRAND BRAMINE.

Es-tu vainqueur ici pour nous parler en maître?

LE GÉNÉRAL.

Je parle en homme.

LE GRAND BRAMINE.

Et moi comme organe des cieux,
Comme un prêtre, un mortel inspiré par ses dieux.

LE GÉNÉRAL.

Tes dieux t'exciteroient à tant de barbarie!

LE GRAND BRAMINE.

Quel es-tu, pour juger des mœurs de ma patrie,
Pour vouloir renverser et plonger dans l'oubli
Sur des siècles sans nombre un usage établi?
Crois-tu déraciner de ta main foible et fière
Cet antique cyprès qui couvre l'Inde entière?

LE GÉNÉRAL.

J'y porterai la hache.

LE GRAND BRAMINE.

Et l'effort sera vain.
Le temps autour de l'arbre a mis un triple airain.

LE GÉNÉRAL.

Dis autour de ton cœur: plus l'usage est antique,
Plus il est temps qu'il cesse, et plus, cœur fanatique,

Tu devrois commencer à sentir les remords
Qu'avant toi tes pareils n'ont point eus sur ces bords.
Barbare! de quel nom faut-il que je te nomme?
Toi prêtre! toi bramine! et tu n'es pas même homme.
La douce humanité, plus instinct que vertu,
Ce premier sentiment qui ne s'est jamais tu,
Né dans nous, avec nous, et l'ame de notre être,
Ce qui fait l'homme enfin, tu peux le méconnoître?
De quel souffle, en naissant, fus-tu donc animé?
Quel monstre ou quel rocher dans ses flancs t'a formé?
Tu n'as donc, malheureux, jamais versé de larmes,
De l'attendrissement jamais senti les charmes?
Il m'a fallu venir sur ces bords révoltans,
Pour t'apprendre qu'il est des cœurs compatissans.
Je te rends grâce, ô ciel! dont la voix tutélaire
M'appeloit dans ce temple, ou plutôt ce repaire.
Tigres, j'arrêterai vos excès inhumains;
Vos infâmes bûchers par moi seront éteints.

LE GRAND BRAMINE.

Eteindras-tu l'amour? éteindras-tu le zèle,
Le courage fondé sur la base immortelle
De la religion qui confond dans ces lieux
Le respect de l'époux et le respect des dieux?
Un généreux amour, conservé dans les ames,
De la mort parmi nous fait triompher les femmes;
Si de ce dévouement leur grand cœur est jaloux,
Crois-tu que nous soyons plus indulgens pour nous?
Sais-tu pourquoi je suis le premier des bramines?
Je parvins à ce rang par des chemins d'épines;
J'ai déchiré ce sein de blessures couvert;
Sans courir à la mort, j'ai fait plus, j'ai souffert.

Quant à la loi cruelle où la veuve est soumise,
Autant que la raison, l'équité l'autorise ;
Les femmes autrefois, ne l'as-tu point appris ?
Hâtoient par le poison la mort de leurs maris.

LE GÉNÉRAL.

Non, je ne te crois pas ; ces épouses fatales,
L'enfer ne les vomit qu'à de longs intervalles.
Le crime sur la terre est toujours étranger :
Comme tous les fléaux, il n'est que passager ;
C'est le premier bourreau des cœurs dont il s'empare.
La femme est moins cruelle, et toi seul es barbare.
Ecoute, vos bûchers, vos spectacles d'horreur,
N'ont que trop justement excité ma fureur ;
Je marche dans ces lieux sur des monceaux de cendre,
De l'indignation je n'ai pu me défendre ;
Mais songe que demain ces remparts sous nos coups
Peut-être vont tomber, et la ville être à nous.
Prends un peu de nos mœurs ; si tu n'es pas sensible,
Ne sois pas inhumain, l'effort n'est pas pénible ;
Trop sûr que tu dois l'être en ces funestes lieux,
Qu'on n'y souffrira plus un usage odieux :
De celles qu'opprimoit votre loi meurtrière,
Souffre au moins qu'aujourd'hui je sauve la dernière.
Que dis-je? applaudis-toi, quand je lui tends la main ;
Laisse-là ta coutume, il s'agit d'être humain.

LE GRAND BRAMINE.

Tu te flattes en vain que ton bras la délivre,
Qu'assez lâche aujourd'hui pour consentir à vivre,
Elle aille sous ses pieds disperser sans remords
La cendre de l'époux qui l'attend chez les morts.

A-t-elle un père, un frère? eh bien! de la nature
Leur juste fermeté fait taire le murmure;
A leur exemple ici sois donc moins effrayé :
Ils domtent la nature, étouffe la pitié.

LE GÉNÉRAL.

Oui, tyran! je vois trop que ton ame inflexible,
A toute émotion veut être inaccessible;
Je vois trop dans ce temple, ouvert au préjugé,
Ton endurcissement en systême érigé;
Puisque rien ne fléchit ton cruel caractère,
Ce que ma voix n'a pu, nos armes le vont faire;
Et l'Inde, malgré toi, verra marquer mes pas
Par cette humanité que tu ne connois pas.
Je jure sur ce fer, ce fer que mon courage
Ne sauroit employer pour un plus digne usage,
Je jure dans ce temple où tu répands l'effroi,
De sauver la victime et d'abolir ta loi.

SCÈNE VI.

LE GRAND BRAMINE, UN BRAMINE, LE GÉNÉRAL FRANÇAIS.

UN BRAMINE.

La veuve a dépouillé dans l'enceinte sacrée
Les pompeux ornemens dont elle étoit parée;
On vous attend, on veut remettre entre vos mains
Les offrandes.

LE GRAND BRAMINE.

Sortons.

LE GÉNÉRAL.

Arrêtez, inhumains !
Il n'est point de moyens qu'en ces lieux je n'emploie;
Oui, dès ce moment même, il faut que je la voie.

LE GRAND BRAMINE.

Modère ce transport et quitte cet espoir;
Se soustraire aux regards est pour elle un devoir:
Jamais un étranger ne peut approcher d'elle :
Et dans la solitude où ce moment l'appelle,
Des expiations, des soins religieux
Dérobent même encor sa présence à nos yeux.

LE GÉNÉRAL.

Elle ne mourra point : malgré ton artifice,
Je saurai la soustraire aux horreurs du supplice.
Tyran d'un sexe foible ! ah ! tu ne sais donc pas
Combien il nous est cher et dans tous les climats !
Nos chevaliers français, remplis du même zèle,
Mille fois en champ clos vengèrent sa querelle;
Même sans le lien des amoureux penchans,
Nous sauvâmes sa vie ou sa gloire en tout temps.

LE GRAND BRAMINE.

Et c'est où je t'arrête; oui, c'est sa gloire même,
Qui de mourir ici lui fait la loi suprême.
Penses-tu qu'oubliant tout ce qu'elle se doit,
Pour l'intérêt de vivre, elle en perde le droit?
Elle a promis sa mort; la pitié qui te presse
Ne peut rien sur son ame et rien sur sa promesse.
Loin de plaindre son sort, admire son grand cœur;
Ne le soupçonne point de foiblesse ou d'erreur;
L'honneur engage enfin cette épouse fidèle :
Quand je te céderois, tu n'obtiendrois rien d'elle.

SCÈNE VII.

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, UN OFFICIER FRANÇAIS.

L'OFFICIER.

J'accours vers vous, Seigneur; ah! savez-vous les vœux;
Les soins du gouverneur et ses complots affreux?

LE GÉNÉRAL.

Précipiteroit-on cet appareil tragique?

L'OFFICIER.

O superstition! l'Indien fanatique
Ne demandoit la trève, en ces funestes lieux,
Que pour favoriser un spectacle odieux,
Pour laisser au bramine, impunément barbare,
Le loisir d'attiser le bûcher qu'il prépare.

LE GÉNÉRAL.

J'apprêtois ce triomphe au bramine endurci!
Pour la faire périr on me jouoit ainsi!
Ah! d'indignation tout mon cœur se soulève.
Retournons vers mon camp, et que la guerre achève
De purger ces climats d'un peuple aussi pervers.
Allons: les perdre, amis, c'est servir l'univers...
Mais la trève subsiste, et ma foi n'est point vaine.
L'honneur me tient aussi dans sa funeste chaîne,
Et sa loi tyrannique accable en même temps
L'innocence qui souffre, et moi qui la défends.
Que je tienne à l'honneur, l'humanité murmure;
Que je veuille être humain, il faut être parjure;

Que dis-je? exterminer cette triste cité,
Tout un peuple, est-ce là servir l'humanité?
Non; du lâche bramine et de son artifice,
J'ai peine à croire encor le gouverneur complice;
De tant de perfidie il n'a pu se noircir :
Près de lui, sans tarder, courons nous éclaircir;
J'attends un autre soin de l'honneur qui l'anime :
Le nôtre est de défendre un sexe qu'on opprime.
Viens donc, et prévenant de féroces excès,
Servons les malheureux et montrons-nous Français.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LA VEUVE, *vêtue de lin.*

VOILA donc mon destin! voilà donc mon partage!
J'acheverai de vivre à la fleur de mon âge.
Le ciel me rend un frère, et c'est dans ces momens
Qu'il faut que je m'arrache à ses embrassemens;
Et je n'en puis goûter l'émotion si douce :
La nature m'attire et l'honneur me repousse.
Une autre voix me charme et m'accable à son tour;
Victime de l'hymen, victime de l'amour,
Il me faut renfermer cette secrète flamme,
Ce profond sentiment qui maîtrise mon ame;
Et la mort dans le cœur, marcher le front serein
Au bûcher où m'entraîne un époux inhumain.
Il semble à mes douleurs, que sa rigueur extrême
Une seconde fois m'arrache à ce que j'aime.
Il a fait tous mes maux, et je dois aujourd'hui
Paroître heureuse encor de m'immoler pour lui:
Ma destinée entière est-elle assez cruelle!
O toi que j'adorai, toi qu'en vain je rappelle,
Toi dont le souvenir, si cher à mon amour,
M'aida dans mes ennuis à supporter le jour,
De tout ce que j'aimois sans retour séparée,
Par ta fatale absence au désespoir livrée,

Aide-moi maintenant à quitter sans effroi
Ce jour que Lanassa n'eût aimé que pour toi.

SCÈNE II.

LA VEUVE, LE GRAND BRAMINE.

LE GRAND BRAMINE.

La parole, Madame, à vos parens donnée,
Ne laisse aucun retour à votre ame enchaînée.
Au sang dont vous sortez votre vertu répond ;
Et si j'en crois la paix qu'on voit sur votre front,
Vous chérissez sans doute une promesse austère,
Qui ne vous permet plus un regard vers la terre.
Votre ame a déjà pris, dans ses devoirs pressans,
Un courage au-dessus des révoltes des sens ;
Elle s'élance aux cieux, où, pure et sans mélange,
Sa source fut cachée avec celle du Gange.
Si vous quittez la vie et ses vaines douceurs,
Vous honorez nos lois, vous consacrez nos mœurs ;
Vous en raffermissez les profondes racines ;
Vous transmettez l'exemple à d'autres héroïnes ;
Vous conservez l'honneur de ceux qui vous sont chers ;
Du bûcher vous régnez jusque sur les enfers,
Et si pour expier jusqu'aux moindres souillures,
Votre époux est tombé dans ces lieux de tortures,
Votre mort le rachète, et votre dévouement
En un bonheur sans fin va changer son tourment.
C'est peu de joindre ici votre image aux statues
De celles que l'effroi ni la mort n'ont vaincues,
Tandis que votre nom sur la terre vivra,
Du pays Malabare aux sommets d'Eswara,

Dans des astres sereins vous rejoindrez ces veuves,
Qui de la foi promise ont su donner ces preuves,
Et qui pour leurs époux n'ont pas cru dans le ciel
Trop payer de leur mort un repos éternel.

LA VEUVE.

Sans savoir par quels biens un Dieu juste répare
Les horreurs de la mort que la loi me prépare,
Et sans vouloir chercher, par un soin superflu,
Quel sera mon destin dans un monde inconnu,
Je me sacrifierai, puisqu'enfin tout l'exige,
La loi, l'honneur des miens, mon propre honneur; que dis-je!
Le dégoût de la vie est au fond de mon cœur;
Je ne reproche aux dieux que leur trop de rigueur;
Hélas! en prononçant ma sentence mortelle,
Ils pouvoient m'accorder une fin moins cruelle,
Et s'ils vouloient ma mort à l'âge où je me voi
En charger la nature et non pas votre loi.
J'aurois pu différer d'un an mon sacrifice;
Mais j'ai craint des soupçons l'ordinaire injustice;
J'ai craint que l'on n'osât, sur ce retardement,
Du refus de mourir m'accuser un moment.
Et puisque dans mon cœur j'étois déterminée
A subir cette mort où je suis condamnée,
J'ai mieux aimé courir au devant du trépas,
Que de le voir vers moi s'avancer pas à pas.
Je ne fais qu'un seul vœu du fond de cet abîme:
C'est d'être de l'honneur la dernière victime,
Et que l'humanité, dont il blesse les lois,
Reprenne en ces climats son empire et ses droits.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'osez-vous souhaiter? qu'avez-vous dit, Madame?

Étouffez un tel vœu dans le fond de votre ame.
L'humanité ! foiblesse ! impuissance du bien,
Des mortels corrompus chimérique lien !
Ce vœu trop indiscret dont votre ame est séduite,
De votre sacrifice affoiblit le mérite ;
Mais je vous connois mieux, de vous-même jamais
Vous n'auriez pu former ces aveugles souhaits.
Ces fiers Européens jusqu'en nos esprits même
Ont soufflé le poison de leur lâche système ;
Mais plus ces étrangers, nous infectant d'erreurs,
Veulent nous inspirer leur doctrine et leurs mœurs,
Plus il faut par l'éclat des exemples sublimes,
Combattre et repousser de funestes maximes :
D'une ame haute et ferme au-dessus de son sort,
Telle enfin que la vôtre, on attend cet effort.
Songez en ces momens que l'Inde vous contemple,
Et de votre courage exige un grand exemple.

SCÈNE III.

LA VEUVE.

Où fuir ? où me sauver d'un horrible trépas ?
La flamme me poursuit, je la vois sous mes pas ;
Je la sens... Que de maux avant de cesser d'être !
Dans quels affreux climats j'eus le malheur de naître !

SCÈNE IV.

LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE.

LE JEUNE BRAMINE.

J'ACCOURS vers toi, ma sœur, tu vas changer de sort ;

Connois mon espérance et renonce à la mort.
Du chef des assiégeans la généreuse envie
Auprès du gouverneur hautement t'a servie :
Tu vivras, il l'exige ; un dieu consolateur
De ce vaillant guerrier fait ton libérateur.

LA VEUVE.

Il ne s'informoit point quelle étoit la victime ?

LE JEUNE BRAMINE.

Non ; l'humanité seule et l'inspire et l'anime.
Avec quelle chaleur sa pitié, son courroux,
Son indignation éclatoit devant nous !
Il n'auroit point montré d'ardeur plus véhémente
Pour défendre une sœur ou sauver une amante.
A de si beaux transports je brûlois d'applaudir ;
Mais aux yeux du bramine à ce point m'enhardir,
C'étoit faire à des cœurs dont le mien se défie,
Soupçonner l'intérêt que je prends à ta vie.
Qu'il est dur de cacher la pitié dans son sein,
Et de dissimuler pour paroître inhumain !
Hélas ! l'Européen, ne pouvant me connoître,
Me voyoit du même œil qu'il voyoit le grand-prêtre.
Ah ! combien j'en souffrois ! Il court au gouverneur ;
A te sauver la vie il a mis son honneur,
Et sans tes surveillans, dans sa fureur extrême,
Il viendroit en ce lieu t'en arracher lui-même.

LA VEUVE.

Ah ! détourne ses pas ; tu connois trop la loi,
Il ne peut en ces lieux paroître devant moi ;
Les yeux d'un étranger souilleroient la victime,
De sa seule présence on me feroit un crime.

Mais peut-être en ce jour, quoiqu'il soit mon soutien,
Ton intérêt pour moi t'exagère le sien :
Il a pris ma défense, il suivoit dans son zèle
Un premier mouvement de pitié naturelle ;
Mais cet Européen envoyé par son roi,
N'a-t-il pas d'autres soins que de penser à moi ?
Peut-il prendre ma cause et ne pas me connoître?

(*A part.*)

D'ailleurs puis-je accepter ? Un seul mortel peut-être...

LE JEUNE BRAMINE.

J'ai vu l'instant, te dis-je, où pour l'humanité,
Des lois de l'honneur même il se fût écarté.
Oui, prêt à tout oser, prêt à rompre la trève,
Plutôt que de souffrir que ton bûcher s'élève.
Aux transports vertueux de sa noble fureur,
Je prenois l'Inde entière et nos lois en horreur.

SCÈNE V.

LA VEUVE, FATIME, LE JEUNE BRAMINE.

FATIME.

Vous n'avez point, Madame, à craindre la présence
Du chef des assiégeans qui prend votre défense,
Et n'ayant pu vous voir, ni même l'espérer,
Il ne vous cherchera que pour vous délivrer.
Mais contre la rigueur d'un usage barbare,
Trop hautement, pour vous, ce guerrier se déclare.
Ce héros dans ces lieux n'est point en sûreté :
J'ai vu le fanatisme et ce peuple irrité ;

Le bramine jaloux de garder sa victime,
Contre cet étranger lui-même les anime;
Il le peint dans nos murs comme un monstre odieux,
L'ennemi de nos lois, l'ennemi de nos dieux.
Je crains de ces clameurs quelque suite sanglante.
(*Au jeune bramine.*)
Engagez-le à cacher l'appui qu'il vous présente,
Ou les soins du guerrier qui vous sert aujourd'hui,
Peut-être vains pour vous, vont tourner contre lui.

LA VEUVE.

Eh quoi! malgré la trève, il périroit, Fatime!
J'ai trop tardé, sans doute, à livrer la victime.
Je cours de mon bûcher ordonner les apprêts.

FATIME.

O ciel! qu'allez-vous faire?

LE JEUNE BRAMINE.

Et je le souffrirois!

LA VEUVE.

Voyez à quels périls mon intérêt l'expose.
Il peut perdre la vie, et j'en serois la cause.
Je crains pour lui l'appui qu'il daigne me prêter;
Quel que soit son secours, je n'en puis profiter,
Mais si je me dérobe aux soins de son courage,
Je dois le garantir d'un peuple qui l'outrage,
De tous ces furieux détourner le poignard,
Et mettre entr'eux et lui mon bûcher pour rempart.

LE JEUNE BRAMINE.

Ton danger fait le sien : ma sœur, consens à vivre,
Et ce peuple aujourd'hui cesse de le poursuivre.

LA VEUVE.

Mon trépas le sert mieux, et je cours à la mort,
Autant pour le sauver, que pour remplir mon sort.
On ne me verra point, en prolongeant ma vie,
Favoriser moi-même une aveugle furie;
Oui, mon cœur va répondre à la grandeur du sien:
Je vole à son secours comme il voloit au mien.

SCÈNE VI.

FATIME, LE JEUNE BRAMINE.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne l'abandonnez pas: pour chercher le grand-prêtre,
Le général français ici va reparoître;
J'attendrai ce guerrier, j'obtiendrai qu'aujourd'hui
Il dissimule encor pour ma sœur et pour lui.

SCÈNE VII.

LE JEUNE BRAMINE.

Ainsi le fanatisme aveugle ses victimes!
Héroïque mortel, plein de transports sublimes,
Faut-il donc pour toi-même avoir à redouter
Le généreux appui que tu veux nous prêter!

SCÈNE VIII.

LE JEUNE BRAMINE, LE GÉNÉRAL FRANÇAIS.

LE JEUNE BRAMINE.

Seigneur, où courez-vous? je mérite peut-être...

LE GÉNÉRAL.

Que me veux-tu?

LE JEUNE BRAMINE.

Qu'au moins vous daigniez me connoître.

LE GÉNÉRAL.

J'ai vu le chef des tiens, c'est te connoître assez.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! je diffère d'eux plus que vous ne pensez.

LE GÉNÉRAL.

Que m'importe?

LE JEUNE BRAMINE.

Je plains le destin déplorable
De celle qu'en ces lieux notre coutume accable.

LE GÉNÉRAL.

Au-devant de mes pas t'auroit-on envoyé?
De toi tout m'est suspect et jusqu'à la pitié;
Laisse-moi.

LE JEUNE BRAMINE.

Non, Seigneur; que mon cœur vous révèle...
Quel puissant intérêt m'est inspiré par elle.
A la mort qui l'attend vous voulez la ravir,
Je le veux plus que vous, et puis vous y servir.
Connoissez en un mot toute ma destinée:
J'ai retrouvé ma sœur dans cette infortunée.

LE GÉNÉRAL.

Ta sœur! elle!

LE JEUNE BRAMINE.

Elle-même.

LE GÉNÉRAL.

Ah! dieu! s'il est ainsi,
Barbare, ses dangers en sont plus grands ici.

LE JEUNE BRAMINE.

Ils le sont moins, Seigneur.

LE GÉNÉRAL.

Je sais trop votre rage,
A quelle cruauté le nom de frère engage.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne me confondez point, par grâce, avec les miens;
Non, je sais mieux du sang respecter les liens:
Ma sœur, prête à périr par des lois inhumaines,
Sur un bûcher! ah! dieux! son sang crie en mes veines;
Pour un objet si cher je pourrai tout braver,
Je suis Européen dès qu'il faut la sauver;
Attendez tout de moi, Seigneur.

LE GÉNÉRAL.

Vous l'avez vue.
Est-il vrai qu'à la mort elle soit résolue?

LE JEUNE BRAMINE.

Vous en seriez surpris, vous en seriez touché.
A son cruel devoir son cœur est attaché;
Devoir d'autant plus dur à son ame asservie,
Qu'on croit que cet hymen qui lui coûte la vie,
n'étoit point le lien que son cœur eût choisi.

LE GÉNÉRAL.

Et celui qu'elle aimoit, d'un lâche effroi saisi,
Souffrira sous ses yeux cet horrible spectacle!
A la mort d'une amante il n'ose mettre obstacle!
Son sort me touche, moi, qui lui suis étranger;
Comme homme seulement je viens la protéger.
Le lâche! que fait-il? qu'est-ce qu'il appréhende?
Comment peut-il souffrir qu'un autre la défende?

LE JEUNE BRAMINE.

Sans doute en d'autres lieux le ciel l'a retenu :
Mais qu'avec mes destins mon cœur vous soit connu :
Autant que je le puis, je répare l'injure
Qu'en ce climat barbare on fait à la nature :
Loin d'exhorter ma sœur à subir le trépas,
C'est moi qui vous cherchois, c'est moi qui, sur vos pas,
Venois me joindre à vous pour lui sauver la vie.
J'ai tout tenté près d'elle, et ne l'ai point fléchie;
Mais je suis trop heureux dans ces momens d'effroi,
Puisqu'elle trouve en vous même intérêt qu'en moi.
Vous êtes né sensible, et le ciel nous ordonne
De sauver, s'il se peut, des jours qu'elle abandonne;
Arrachons Lanassa....

LE GÉNÉRAL.

La foudre m'a frappé!
Quel nom!

LE JEUNE BRAMINE.

Quel cri, Seigneur, vous est donc échappé?

LE GÉNÉRAL.

Lanassa la victime!

LE JEUNE BRAMINE.

Elle vous est connue?

LE GÉNÉRAL.

Lanassa pour mourir dans ces lieux retenue!
Et j'ignorois mes maux, je venois de si loin
Pour être de sa mort l'infortuné témoin!
Je veux la voir.

LE JEUNE BRAMINE.

Seigneur...

LE GÉNÉRAL.

J'y vole à l'instant même.
Veux-tu donc que je laisse immoler ce que j'aime?

LE JEUNE BRAMINE.

Vous l'aimeriez? qui, vous?

LE GÉNÉRAL.

N'arrête point mes pas.

LE JEUNE BRAMINE.

D'impénétrables murs ne vous permettront pas...
Et la trève interdit, Seigneur, la force ouverte;
Oui, ce seroit courir vous-même à votre perte.
N'allons point rendre vains, par d'aveugles transports,
Les prodiges qu'un Dieu fait pour nous sur ces bords.

LE GÉNÉRAL.

Eh! que peux-tu pour elle en ce péril extrême? —

LE JEUNE BRAMINE.

Il est un souterrain caché dans ces murs même,
Et par où l'on m'a dit qu'une femme autrefois
Fut soustraite à prix d'or à la rigueur des lois;
Il répond dans ces lieux à cette fosse ardente
Où doit s'ensevelir la victime innocente;
Et par d'autres détours à la mer il conduit.
Bientôt la trève expire et le meurtre la suit;
Si le bramine altier presse le sacrifice,
Au défaut de la force, employons l'artifice.
Moi du sein de ce temple avec vous au-dehors,
Le ciel, c'est mon espoir, va servir nos efforts.

LE GÉNÉRAL.

Si près et si loin d'elle! ah! chaque instant me tue.
Je frissonne d'horreur; mon oreille éperdue,

Dans

Dans des feux dévorans croit entendre ses cris.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! Seigneur, commandez encore à vos esprits.
Redoutez aujourd'hui ce zèle fanatique,
D'où sortiroit bientôt la révolte publique;
Avec nous, dans ce temple, on sait votre entretien;
Les esprits soulevés n'écouteroient plus rien.
Pour sauver Lanassa, quelque soin que je prisse,
Vous-même vous feriez presser le sacrifice.
Regagnez votre camp, pour Lanassa, pour vous;
Dérobez-vous surtout à de perfides coups.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! je veux t'en croire et suis sans défiance:
Mais de ton zèle ici pour première assurance,
Viens donc chez le grand-prêtre abjurer devant moi
Le ministère affreux qu'il n'a commis qu'à toi.

LE JEUNE BRAMINE.

Que dites-vous? non, non; il me faut, au contraire,
Feindre encor de garder ce fatal ministère:
Il seroit aussitôt remis en d'autres mains;
Le délai nous sert mieux contres des inhumains.

LE GÉNÉRAL.

Je cède à tes raisons; ton zèle me rassure.
Je servirai l'amour; cours servir la nature.

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur me résistoit; mais je vais l'informer
Quel bras en sa faveur aujourd'hui va s'armer.
Le grand-prêtre s'avance; adieu, Seigneur; je tremble
Que le barbare ici ne nous surprenne ensemble;
Adieu, comptez sur moi.

SCÈNE IX.

LE GRAND BRAMINE, LE GÉNÉRAL FRANÇAIS.

LE GÉNÉRAL.

Vas-tu donc la chercher?
Vas-tu dans ta fureur la traîner au bûcher?

LE GRAND BRAMINE.

Profane, crois-tu donc que sa vertu constante...

LE GÉNÉRAL.

Je n'aurai point en vain retardé ton attente.

LE GRAND BRAMINE.

Quand tu vois que son sort et même ses souhaits...

LE GÉNÉRAL.

Son sort d'elle et de toi dépend moins que jamais.
Le dessein que j'ai pris n'est que trop légitime;
Tu ne connoissois pas le prix de la victime,
Cruel! tu l'apprendras. Engagé par ma foi,
De la trève en ces lieux je respecte la loi;
Mais si dans ma fureur je cherche à me contraindre,
Epargne la victime, ou je vais tout enfreindre.
Aux transports violens où tu me vois livré,
Crois que tout est possible et que rien n'est sacré.
J'aurai les yeux partout; avant que tu l'immoles,
Toi, cruel! tous les tiens, tes autels, tes idoles,
Je n'épargnerai rien; mon bras pour elle armé,
Sauvera tout son sexe avec elle opprimé.
Parmi les flots de sang qu'on m'aura fait répandre,
Je l'enlève au travers de cette ville en cendre,

Et vengeant les malheurs que ta rage enfanta,
On cherchera la place où ton temple exista.

SCÈNE X.

LE GRAND BRAMINE, LES BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

Quel est donc cet excès de démence et de rage ?
Jusqu'au pied des autels l'insolent nous outrage.
De la religion il attaque les droits ;
Pour sauver la victime il veut changer nos lois.
Ne perdons point de temps, écartons la tempête ;
Que dis-je, l'écarter? tournons-là sur sa tête,
Et par sa perte, amis, vengeons avec éclat
Nos usages, nos lois, et ce temple et l'Etat.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le parvis de la pagode des bramines, entouré de rochers ; un bûcher est dressé au milieu de la place ; on voit au loin la mer.

SCÈNE I.

FATIME, LE JEUNE BRAMINE.

FATIME.

Où portez-vous vos pas, et quel soin vous anime?

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur n'a plus d'appui, tout est perdu, Fatime.
Vous avez cette nuit entendu vers le fort
Quels éclats ont soudain retenti sur le port;
Des traîtres corrompus par les dons du bramine,
Sur la flotte ont porté la flamme et la ruine,
Et du camp aux vaisseaux, volant à leur secours,
Leur chef dans ce désastre a terminé ses jours;
L'escadre européenne, à demi consumée,
De ses tristes débris laisse la mer semée,
Et sur quelques vaisseaux tout le camp remonté,
D'une fuite rapide au loin s'est écarté.

FATIME.

Ainsi toute espérance est pour jamais détruite.

LE JEUNE BRAMINE.

De cet événement voyez déjà la suite;
Le bûcher est dressé.

FATIME.

Quel spectacle d'horreur!

LE JEUNE BRAMINE.

On va me commander d'y conduire ma sœur;
Mais avant d'obéir, de me séparer d'elle,
Dût fondre sur ma tête une foule cruelle,
Loin d'être de sa mort le ministre odieux,
Il faudra que moi-même on m'immole en ces lieux.

FATIME.

Et loin d'elle au moment...

LE JEUNE BRAMINE.

Sa prudence inquiète
M'interdit avec soin l'accès de sa retraite,
Tant elle a craint mon zèle, et surtout les secours
De cet européen qui protégeoit ses jours!
Courez vers elle encor, portez-lui la prière,
La résolution, le désespoir d'un frère.
Fatime, assurez-la que de tout mon effort,
Aux yeux du peuple entier, j'empêcherai sa mort.

SCÈNE II.

LE JEUNE BRAMINE.

Dans un si beau dessein cet étranger succombe;
Ma déplorable sœur dans l'abîme retombe.
J'espérois que son cœur, qui me brave aujourd'hui,
Balanceroit au moins entre la mort et lui.

Cruelle! avec transport je courois pour t'apprendre
Que le bras d'un amant s'armoit pour te défendre!
Heureuse maintenant d'ignorer quelle main
Te prêtoit un secours que le ciel rend si vain!

SCÈNE III.

LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINES,
PEUPLES INDIENS.

LE GRAND BRAMINE.

Peuples, soyez en paix; c'est moi qui vous délivre
De ces Européens ardens à vous poursuivre;
Une fois dans la ville entrés victorieux,
Ils y changeoient nos mœurs, ils en chassoient nos dieux.
Pour mieux exécuter le dessein que j'achève,
J'ai devancé l'instant qui terminoit la trève;
Mais si j'étois réduit à cette extrémité,
J'accordois la justice et la nécessité.
Voyez nos citoyens immolés sur ces rives;
C'est du pied de ces murs que tant d'ombres plaintives,
Semblent en se levant m'avouer de concert
Du coup inattendu qui les venge et vous sert.
J'ai vu de vos esprits la révolte soudaine,
Au premier bruit semé, que d'une main hautaine
Le chef des assiégeans prétendoit arracher
Une fidèle veuve aux honneurs du bûcher;
Brama qui la protège, et dont l'Inde est chérie,
Raffermit la coutume en sauvant la patrie;
Il repousse par moi d'audacieux mortels,
Il conserve vos murs, et venge vos autels.

(*Au jeune bramine.*)
C'est vous que j'ai chargé d'amener la victime ;
Allez, ne tardez pas.

LE JEUNE BRAMINE.

Qui ! moi ! qu'après ton crime,
Soumis à tes fureurs, je coure la chercher ?
Que je traîne une femme à ce fatal bûcher ?
Tu violes la trève et ces lois mutuelles,
Ce droit des nations au fort de leurs querelles ;
Et lâche incendiaire, odieux destructeur,
Tu voudrois me paroître un dieu libérateur !
Ah ! lorsque ta fureur et ta haine couverte,
Du chef de ces Français précipite la perte,
Connois-moi tout entier, et sache qu'aujourd'hui,
Pour sauver Lanassa, je me joignois à lui.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'entends-je ? tu formois une trame si noire,
Et m'oses insulter, toi, traître ?

LE JEUNE BRAMINE.

Et j'en fais gloire.
Je l'étois envers toi, non comme toi, cruel,
Pour commettre le crime à l'ombre de l'autel ;
Je l'étois pour sauver d'une mort effroyable
Un sexe infortuné que ta coutume accable.

LE GRAND BRAMINE.

Vois donc où t'a conduit une folle pitié,
Tu livrois ton pays !

LE JEUNE BRAMINE.

J'en sauvois la moitié,

La moitié la plus foible, et la plus malheureuse;
Celle que poursuivoit une loi monstrueuse;
Celle qu'en tous les temps, d'un si cruel accord,
Notre sexe opprima par le droit du plus fort;
Celle pourtant qu'on voit, à nos destins unie,
Nous aider à porter les peines de la vie,
Et dont le charme inné, toujours victorieux,
Partout adoucit l'homme, excepté dans ces lieux.

LE GRAND BRAMINE.

Effroyable blasphême, outrage inconcevable!
Brama ne tonne point sur ta tête coupable!

LE JEUNE BRAMINE.

Tu ne sais pas encor ce que j'osois ici,
De quel crime à tes yeux je suis encor noirci;
En sauvant Lanassa, je servois la nature,
La victime est ma sœur.

LE GRAND BRAMINE.

O comble de l'injure!

LE JEUNE BRAMINE.

Sur la férocité d'un usage odieux,
Sur d'affreux préjugés que n'ai-je ouvert ses yeux?

LE GRAND BRAMINE.

De nos lois, de nos mœurs, tu te faisois le juge,
Tu veux sa honte! un frère!

LE JEUNE BRAMINE.

Un vertueux transfuge,
Qui brûle de sortir et pour jamais d'un lieu
Où d'une loi de sang il fait le désaveu.

Oui, barbare, à la mort j'ai voulu la soustraire:
Pour la sacrifier je ne suis point son frère,
Je le suis pour l'aimer, pour être son soutien;
Le ciel me fit un cœur bien différent du tien.
Périsse sur ces bords ta coutume cruelle!
Je connois la nature, et je ne connois qu'elle.

LE GRAND BRAMINE.

(*A un autre bramine.*) (*Au jeune bramine.*)
Amenez la victime. Un autre plus soumis
Va remplir cet emploi que je t'avois commis.

LE JEUNE BRAMINE.

Va, si j'ai dans ce jour un reproche à me faire,
C'est d'avoir accepté ce fatal ministère,
De t'avoir obéi, de t'avoir écouté;
Je rougis du respect que je t'avois porté,
De mon humble réserve, et des doutes timides
Dont j'avois combattu tes leçons homicides.
Peuples, c'est devant vous que j'abjure à jamais
Vos coutumes, vos lois, vos solennels forfaits:
Ma raison par vos mœurs ne peut être obscurcie,
Ni mon instinct changé, ni mon ame endurcie;
Malgré l'opinion, malgré sa cruauté,
Le sentiment l'emporte et mon cœur m'est resté.

LE GRAND BRAMINE.

Impie! ah! Lanassa, condamnant ton audace,
A la mort d'elle-même avance dans la place.

LE JEUNE BRAMINE.

Oui, par les droits du sang, méconnus sur ce bord,
J'empêcherai ma sœur de courir à la mort.

Arrêtez, inhumains qui formez son cortége,
Et par ma foible voix quand le ciel la protége,
Aux horreurs de son sort ne l'abandonnez pas :
Devez-vous plus qu'un frère exiger son trépas ?

SCÈNE IV.

LA VEUVE, *suivie de ses parens ;* LE GRAND BRAMINE, LE JEUNE BRAMINE, PEUPLE INDIEN.

LA VEUVE, *égarée.*

Ou suis-je ? où vais-je ? dieux ! autour de moi tout change.
Qui m'a pu transporter sur les rives du Gange ?
Quel fantôme voilé, ciel ! je vois s'approcher ?...
Fuyons ; il me saisit ; il m'entraîne au bûcher ;
Il se découvre : arrête, époux impitoyable.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne meurs plus pour sauver un guerrier secourable,
Ton appui, ce héros...

LE GRAND BRAMINE.

Est tombé sous mes coups.

LE JEUNE BRAMINE.

Il venoit t'arracher...

LA VEUVE.

De qui me parlez-vous ?

LE GRAND BRAMINE.

D'un chef audacieux, aujourd'hui ma victime.

LE JEUNE BRAMINE.

De ton fier défenseur, d'un guerrier magnanime.

LA VEUVE.

D'un guerrier ! eh ! pourquoi m'offroit-il son secours ?
Pour qui s'empressoit-il de conserver mes jours ?
Quel est-il, ce héros si généreux, si tendre,
Qui ne me connoît pas et qui m'ose défendre,
Que mes malheurs ici touchent si puissamment ?
Les Français ont-ils tous le cœur de mon amant ?

LE GRAND BRAMINE.

Quel mot prononcez-vous ? qu'avez-vous osé dire ?
Ne sortirez-vous point de ce honteux délire ?
D'un indigne secours j'ai su vous délivrer,
Oubliez un profane.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! tu dois le pleurer.

LA VEUVE.

Le pleurer ! eh, qui donc ? ô douleur qui me tue !

LE JEUNE BRAMINE.

Il est mort pour toi seule et presque sous ta vue.

LA VEUVE, *allant vers le bûcher.*

Qu'on allume les feux, je ne sens plus d'effroi ;
Le trépas maintenant est un bonheur pour moi.
A l'aspect du bûcher dont je serai la proie,
Le désespoir me donne une sorte de joie.
Mourons.

LE JEUNE BRAMINE.

Peux-tu, cruelle ? ah ! quel horrible instant !
Ton frère est à tes pieds.

LE GRAND BRAMINE.

Votre époux vous attend.

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur !

LA VEUVE.

Laisse-moi, dis-je.

LE GRAND BRAMINE.

Arrêtez cet impie.

LE JEUNE BRAMINE.

Qui de vous deux, cruels, a plus de barbarie ?

(*Les bramines la séparent de son frère, elle monte sur le bûcher.*)

LE GRAND BRAMINE.

Quel bruit se fait entendre ?

LE JEUNE BRAMINE.

On pénètre en ces lieux.

LE GRAND BRAMINE.

Ai-je perdu mes soins ?

LE JEUNE BRAMINE.

M'exaucez-vous, grands dieux ?

LE GRAND BRAMINE.

O revers !

LE JEUNE BRAMINE.

O bonheur !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, *à la tête de ses troupes.*

LE GÉNÉRAL, *montant sur le bûcher.*

LANASSA dans la flamme !

LE GRAND BRAMINE.

Notre ennemi vivant!

LE GÉNÉRAL.

Courons! vivez, Madame.

LA VEUVE.

Qui m'arrache à la mort?

LE GÉNÉRAL.

Idole de mon cœur!
Lanassa!

LA VEUVE, *jetant un cri de surprise et de joie dans les bras du général français avant de le nommer.*

Montalban! toi mon libérateur?

LE GÉNÉRAL.

Oui, c'est moi qui t'arrache à cette mort funeste.

LE JEUNE BRAMINE.

C'est vous, Seigneur, c'est vous, double faveur céleste!
Vous vivez, je vous vois, grands dieux! qui l'auroit cru?

LE GÉNÉRAL.

Le bruit de mon trépas par mon ordre a couru.
Un golfe abandonné nous a servi d'asile;
Et par le souterrain nous entrons dans la ville,
Tandis qu'une autre troupe est maîtresse du fort.
Ciel! un moment plus tard, quel eût été mon sort?
Ainsi, l'obscur sentier que, dit-on, l'avarice
Ouvrit pour dérober une femme au supplice,

En un même dessein, ici plus noblement,
Sert mon roi, les Français, ton frère et ton amant.
Trop heureux sur ces bords d'employer la surprise
Pour épargner le sang dans la place soumise !
(*Au grand bramine.*)
Toi dont le ciel confond les complots et les vœux,
J'ai su de ta fureur l'emportement honteux;
Ton crime étoit d'un lâche et n'a rien qui m'étonne ;
Mais Français je l'oublie, et vainqueur je pardonne :
Je te laisse le jour, même après tes forfaits.
Soldats, que de ces lieux on l'éloigne à jamais.

SCÈNE VI.

LA VEUVE, FATIME, LE JEUNE BRAMINE, LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, OFFICIERS FRANÇAIS, LE PEUPLE INDIEN, PARENS DE LA VEUVE, SOLDATS.

LA VEUVE.

C'ÉTOIT vous, Montalban, qui preniez ma défense!
C'étoit vous dont j'ai craint, dont j'ai fui la présence !
Pour sauver Lanassa, quel dieu vous a sauvé?
Ah! le jour m'est plus cher par vos mains conservé!
De quel prix me doit être et ma vie et la vôtre !
Je vivrois moins heureuse à vivre par un autre.

LE JEUNE BRAMINE.

Digne prix de vos soins, vous ne croyiez d'abord
Ravir qu'une inconnue aux horreurs de sa mort,

Et le ciel vous devoit la faveur éclatante
De retrouver en elle et sauver une amante.

LA VEUVE.

Cher Montalban !

LE GÉNÉRAL.

Partage, après tout notre effroi,
Tant de reconnoissance entre ton frère et moi.
Vous, peuples, respirez sous de meilleurs auspices :
Des faveurs de mon roi recevez pour prémices
L'entière extinction d'un usage inhumain.
Louis, pour l'abolir, s'est servi de ma main :
En se montrant sensible autant qu'il est né juste,
La splendeur de son règne en devient plus auguste.
D'autres chez les vaincus portent la cruauté,
L'orgueil, la violence, et lui l'humanité.

FIN DE LA VEUVE DU MALABAR.

LE
COMTE DE WARWICK,

TRAGÉDIE,

PAR LA HARPE,

Représentée, pour la première fois, le 7 novembre 1763.

12

NOTICE
SUR LA HARPE.

Jean-François La Harpe naquit à Paris, le 20 novembre 1739. N'ayant aucune fortune, mais annonçant déjà les plus heureuses dispositions, il fut reçu très-jeune, à titre de boursier, au collége d'Harcourt, par Asselin, qui en étoit principal. Ses maîtres soignèrent son éducation avec autant de zèle que de désintéressement, et il répondit à leur bienveillance par la plus grande application et les plus brillans succès : il eut bientôt terminé ses études ; et après avoir remporté les prix de l'université, il débuta dans la carrière littéraire par un recueil d'Héroïdes. Il n'avoit alors que vingt ans ; à vingt-quatre, il fit jouer *le comte de Warwick*. Cette tragédie, donnée pour la première fois le 7 novembre 1763, eut quinze représentations de suite. Dès ce moment la réputation de l'auteur fut établie : on le compta parmi les littérateurs qui devoient illustrer le

dix-huitième siècle; il fut admis dans les meilleures sociétés; plusieurs personnages puissans lui accordèrent leur protection, et Voltaire lui donna son amitié. Ce grand homme joignit aux encouragemens et aux conseils des bienfaits dont La Harpe conserva toujours la plus tendre reconnoissance.

La brillante réussite du *comte de Warwick* sembloit promettre à l'auteur les plus heureux succès dans la carrière dramatique; mais son espoir et l'attente du public ne furent pas entièrement remplis : *Timoléon*, tragédie, jouée le 1.er août 1764, n'eut que quatre représentations; *Pharamond*, tragédie, donnée le 14 août de l'année suivante, ne fut jouée que deux fois, et *Gustave-Wasa*, tragédie, tomba dès la première représentation, qui eut lieu le 3 mai 1766. Ces chutes rebutèrent La Harpe : il abandonna pendant quelque temps le théâtre, pour se livrer à d'autres travaux littéraires. Ce ne fut que douze ans après qu'il y reparut; il fit représenter, le 11 juillet 1778, *les Barmécides*, tragédie, qui fut jouée onze fois. Elève et enthousiaste de Voltaire, La Harpe voulut rendre un hommage public aux talens de cet illustre auteur. Il composa, dans ce dessein, et donna, le 1.er février 1779, une

petite pièce, intitulée *les Muses rivales*, laquelle réussit complètement. *Jeanne de Naples*, tragédie, jouée le 12 décembre 1781, eut aussi du succès.

La Harpe fit, l'année suivante, une petite comédie épisodique en un acte, en vers, à l'occasion de l'ouverture de la nouvelle salle. Cette pièce, intitulée *Molière à la nouvelle salle* ou *les audiences de Thalie*, fut représentée, pour la première fois, le 12 avril 1782, et fort applaudie. Il est à regretter que l'auteur ne se soit pas exercé plus souvent dans ce genre, où il auroit pu obtenir beaucoup de succès.

Philoctète, tragédie en trois actes, imitée de Sophocle, parut pour la première fois le 16 juin 1783, et obtint les plus grands applaudissemens. On peut considérer cette pièce, non-seulement comme un des meilleurs ouvrages dramatiques, mais encore comme une des productions littéraires les plus estimables du dix-huitième siècle.

Les Brames, tragédie, donnée dans la même année, tomba à la première représentation. Mais l'auteur fut dédommagé de cette chute par le succès de *Coriolan*, qui parut le 2 mars 1784.

Cette tragédie eut douze représentations de suite.

La Harpe donna, au mois de juillet 1786, *Virginie*, tragédie. Quoiqu'elle eût obtenu du succès, il garda l'anonyme, et ne se fit connoître qu'à la reprise du 9 mai 1793. Sa dernière tragédie, *Menzicoff*, jouée à la cour avec succès, ne fut point représentée sur le théâtre français.

On a encore de cet auteur deux drames, *Barnevelt* et *Mélanie*. Le premier, imité d'une pièce anglaise de Lillo, ayant pour titre le *Marchand de Londres*, ne parut sur aucun théâtre; le second, composé et connu depuis long-temps, ne fut représenté qu'en 1793.

Aux succès qu'il obtint sur la scène, La Harpe réunit un grand nombre de couronnes académiques, soit par des pièces de poésie, soit par des discours oratoires. Le 25 août 1775, il remporta à l'académie française le prix d'éloquence et celui de poésie. C'étoit pour la quatrième fois qu'il étoit couronné dans chacun des deux genres, et pour la seconde qu'il obtenoit cette double palme dans la même séance.

Mais le principal titre de La Harpe à la gloire, et qui en est également un pour lui à la reconnoissance des gens de lettres, c'est son *Cours de*

littérature, ouvrage où la plus saine critique et l'érudition la plus profonde sont revêtues de tous les charmes d'un style pur, agréable et facile.

Les bienfaits dont le patriarche de la philosophie avoit comblé La Harpe, avoient puissamment contribué à en faire un prosélyte de cette secte. Cependant il n'adopta point les idées gigantesques de régénération que la plupart des philosophes avoient osé concevoir. Plus timide à leurs yeux, mais en effet plus sage, il désiroit la réforme des principaux abus, et non pas le renversement de toutes les institutions. Vers les dernières années de sa vie, il chercha dans les douceurs de la religion une consolation des persécutions auxquelles il fut exposé. Pendant sa proscription, il fit une traduction du psautier, et commença un poème sur la religion.

Cet estimable et laborieux auteur avoit été reçu membre de l'académie dès l'année 1776. Il mourut à la suite d'une maladie longue et douloureuse, le 11 février 1803, dans sa soixante-quatrième année.

PERSONNAGES.

EDOUARD D'YORCK, roi d'Angleterre.
MARGUERITE D'ANJOU, femme de Henri IV, détrôné.
LE COMTE DE WARWICK.
ELISABETH.
SUFFOLCK, confident du roi.
SUMMER, ami de Warwick.
NEVIL, suivante de la reine.
UN OFFICIER.
GARDES.
SOLDATS.

La scène est à Londres.

LE

LE
COMTE DE WARWICK,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MARGUERITE, NEVIL.

NEVIL.

Quoi! lorsque les destins ont comblé vos revers,
Quand votre époux gémit dans l'opprobre des fers;
Lorsqu'Édouard enfin, heureux par vos désastres,
S'assied insolemment au trône des Lancastres,
Marguerite, tranquille en son adversité,
Conserve sur son front tant de sérénité!
Quel espoir adoucit votre misère affreuse?

MARGUERITE.

Celui qui soutient seul une ame généreuse;
Qui seul peut l'affermir contre les coups du sort,
Et lui fait rejeter le secours de la mort;

Aliment nécessaire à qui sentit l'offense,
Seul bien des malheureux, l'espoir de la vengeance.

NEVIL.

Eh! comment cet espoir vous seroit-il permis?
Le sceptre est dans les mains de vos fiers ennemis.
Ils ne sont plus, ces temps où votre ame intrépide,
Soutenant les langueurs d'un monarque timide,
De l'Anglais inquiet abaissoit la fierté,
Le soumettoit au frein de votre autorité;
Quand vous-même guidant des guerriers indociles,
Terrassiez les auteurs des discordes civiles,
Quand de l'heureux Yorck qui nous opprime tous
Le père audacieux succomboit sous vos coups.
Hélas! tout est changé : malgré votre courage,
De ses premiers bienfaits le sort détruit l'ouvrage.
Yorck est triomphant, Lancastre est abattu;
En vain pour votre époux vous avez combattu;
En vain il a repris, encor plein d'épouvante,
Le sceptre qui tomboit de sa main défaillante,
L'ascendant de Warwick a fait tous vos malheurs.
Votre fils, cet objet de vos soins, de vos pleurs,
Traîne loin des regards d'une mère avilie,
Sous les yeux des tyrans son enfance asservie.
Vous-même prisonnière en ces murs odieux...

MARGUERITE.

Un plus doux avenir enfin s'ouvre à mes yeux.
Mes destins vont changer... mon cœur du moins s'en flatte.
Il faut que devant toi mon allégresse éclate.
Apprends ce qu'Edouard cache encore à sa cour,
Et ce que verra Londre avant la fin du jour.

Tu sais qu'Elisabeth à Warwick fut promise;
Que prêt à s'éloigner des bords de la Tamise,
Il attendoit sa main...

NEVIL.

Eh bien?

MARGUERITE.

Des nœuds secrets
Ce soir au jeune Yorck l'enchaînent pour jamais,
Et le peuple, étonné de sa grandeur soudaine,
Apprendra cet hymen en connoissant sa reine.

NEVIL.

O ciel! que dites-vous? Eh quoi! lorsqu'aujourd'hui
Il brigue des Français l'alliance et l'appui,
Lorsque pour en donner une éclatante marque,
Il offre d'épouser la sœur de leur monarque,
Que Warwick, en un mot, chargé de ce traité,
Aux rives de la Seine est encore arrêté;
L'imprudent Edouard, par un double parjure,
Prépare à tous les deux cette sanglante injure?

MARGUERITE.

Oui, ce prince, entraîné par cet amour fatal,
Est de son bienfaiteur devenu le rival.
En vain Elisabeth, que cet hymen accable,
Voudroit en rejeter la chaîne insupportable;
Un père ambitieux, insensible à ses pleurs,
Va la sacrifier à l'attrait des grandeurs;
Et sa fille aujourd'hui, victime couronnée,
Attend en frémissant ce funeste hyménée.
Voilà ce que j'ai su : des amis vigilans
Ont surpris ces secrets cachés aux courtisans,

Penses-tu que Warwick, tout plein de sa tendresse,
Se laisse impunément enlever sa maîtresse ?
Se verra-t-il en butte au mépris des deux cours,
Sans venger à la fois sa gloire et ses amours ?
Connois-tu de Warwick l'impétueuse audace ?
Ce guerrier si terrible, auteur de ma disgrâce,
Ce héros si vanté, dont les vaillantes mains
Ont fait en ces climats le sort des souverains,
Est orgueilleux, jaloux, fier autant qu'invincible;
Son cœur est généreux, mais il est inflexible.
Il dédaigne le trône, il se croit au-dessus
De ces rois par son bras protégés ou vaincus.
Tu le verras bientôt, aigri d'un tel outrage,
S'élever avec moi contre son propre ouvrage,
Arracher mon époux à la captivité;
Et, signalant pour moi son courage irrité,
M'aider à ranimer, après tant de désastres,
Les restes expirans du parti des Lancastres,
Ecraser Edouard après l'avoir servi,
Et me rendre à la fois tout ce qu'il m'a ravi.
Ou bien si de Warwick la valeur fortunée
Ne pouvoit rien ici contre ma destinée,
Je goûterai du moins ce plaisir consolant
De voir mes ennemis, l'un l'autre s'accablant,
Victimes d'une guerre à tous les deux funeste,
Répandre sous mes yeux un sang que je déteste;
Et des maux qu'ils m'ont faits se disputant les fruits,
Peut-être tous les deux l'un par l'autre détruits.

NEVIL.

Vous allez, dans l'ardeur qui toujours vous dévore,
En de nouveaux périls vous engager encore;

Vous allez tout braver, pour servir un époux
Indigne également et du trône et de vous.

MARGUERITE.

Hélas! de son malheur ne lui fais point un crime.
Je sais qu'il s'endormit sur le bord de l'abîme :
Le sceptre qu'il portoit a fatigué son bras ;
Il me laisse à venger des maux qu'il ne sent pas.
Se livrant à son sort en esclave timide,
Incessamment plongé dans un calme stupide,
Il paroît ne sentir, dans sa triste langueur,
Ni le poids de ses fers, ni l'orgueil du vainqueur.
Eh bien! c'est donc à moi de laver son injure,
De soutenir ce rang que sa foiblesse abjure.
Eh! que dis-je! mon fils, l'idole de mon cœur,
M'offre de mes travaux un prix assez flatteur.
Si ma main le replace au trône de son père,
Un jour il connoîtra ce qu'il doit à sa mère.
De combien de périls j'ai su le garantir!
Ce jour, ce jour, hélas! me fait encor frémir,
Où d'un cruel vainqueur évitant la poursuite,
Seule, et dans les forêts précipitant ma fuite,
Egarée, éperdue, et mon fils dans mes bras,
De momens en momens j'attendois le trépas.
Un brigand se présente, et son avide joie
Brille dans ses regards à l'aspect de sa proie ;
Il est prêt à frapper : je restai sans frayeur.
Un espoir imprévu vint ranimer mon cœur ;
Sans guide, sans secours dans ce lieu solitaire,
Je crus, j'osai dans lui voir un dieu tutélaire.
Tiens, approche, lui dis-je, en lui montrant mon fils,
Qu'à peine soutenoient mes bras appesantis,

Ose sauver ton prince, ose sauver sa mère...
J'étonnai, j'attendris ce mortel sanguinaire;
Mon intrépidité le rendit généreux.
Le ciel veilloit alors sur mon fils malheureux;
Ou bien le front des rois que le destin accable,
Sous les traits du malheur semble plus respectable.
Suivez-moi, me dit-il, et le fer à la main,
Portant mon fils de l'autre, il me fraye un chemin:
Et ce mortel abject, tout fier de son ouvrage,
Sembloit en me sauvant égaler mon courage.

NEVIL.

Ces périls retracés dans votre souvenir
Présagent à ce fils un brillant avenir.
D'orages, de revers une enfance assiégée,
Par le ciel poursuivie et par lui protégée,
A des traits si frappans fait connoître un mortel,
Objet des soins marqués d'un pouvoir éternel,
Et qui, sûr de sa route et bravant les obstacles,
Doit du ciel qui le guide attendre des miracles.
C'en étoit un sans doute alors qu'au fond des bois,
Un brigand conserva l'héritier de nos rois:
Il va vous en coûter peut-être davantage
Pour ravir son enfance aux fers de l'esclavage.
Edouard craint un nom chéri dans ces climats:
Les cœurs ambitieux ne s'attendrissent pas.

MARGUERITE.

Le traité qu'aujourd'hui l'on fait avec la France
Doit de ma liberté me donner l'espérance.
Je vais voir Edouard; je sais qu'il a promis
De fixer ma rançon et celle de mon fils.

Son cœur ne connoît point la fraude et l'artifice ;
Il est mon ennemi, mais je lui rends justice.
Yorck a des vertus, je dois en convenir ;
Il m'a ravi le trône, et je dois l'en punir.
Edouard à mes yeux est toujours un rebelle.
Je ne discute point cette longue querelle,
Ces droits tant contestés et jamais éclaircis :
Je défendrai les miens, mon époux et mon fils.
Ce sont-là mes devoirs, mes vœux, mon espérance.
J'irai chercher Warwick aux rives de la France ;
Il servira ma haine, et peut-être Louis
Va s'armer avec nous contre nos ennemis.
Peut-être son courroux... Mais Edouard s'avance.
Laisse-nous.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, MARGUERITE, SUFFOLK,
GARDES.

ÉDOUARD.

Vous avez souhaité ma présence.
Quelque ressentiment qui nous puisse animer,
Mon cœur est équitable et sait vous estimer.
Si mon rang à vos vœux me permet de me rendre,
L'illustre Marguerite a droit de tout prétendre.

MARGUERITE.

En l'état où je suis paroissant devant toi,
J'envisage les maux accumulés sur moi.
Je t'ai vu mon sujet ; j'ai marché souveraine
Dans ce même palais où ton pouvoir m'enchaîne.

Le destin l'a voulu, jouis de sa faveur :
Mais si ton ame encore est sensible à l'honneur,
J'en réclame les lois sans demander de grâce.
Je sais sans m'avilir céder à ma disgrâce.
J'ose attendre de toi mon fils, ma liberté.
Que l'un et l'autre ici soient garants du traité
Qu'à la cour de Louis Warwick a dû conclure;
Tu dois les accorder ou t'avouer parjure.
Détermine le prix que je t'en dois donner.
Mon aspect dès long-temps a dû t'importuner;
Il trouble les douceurs d'un règne illégitime.
Il est dur de rougir devant ceux qu'on opprime.

ÉDOUARD.

Non, je ne rougis point d'avoir repris un rang
Que trop long-temps Lancastre usurpa sur mon sang.
Je ne veux point ici vous expliquer mes titres;
La haine et l'intérêt sont d'injustes arbitres.
Eh! de quel droit enfin, vous, d'un sang étranger,
Quand Londres me couronne, osez-vous me juger?
De Naples et d'Anjou l'incertaine héritière
Devroit s'occuper moins du trône d'Angleterre.
Par le peuple et les grands Lancastre est condamné.
Vous n'êtes plus ici que fille de René,
Qu'une étrangère illustre, et non pas une reine.
D'un titre qui n'est plus, cessez d'être si vaine.
Entre Louis et moi je ménage un traité
Qui fixera l'instant de votre liberté.
Je le souhaite, au moins; mais je ne puis répondre
Des obstacles nouveaux qui peuvent nous confondre.
Les intérêts des rois coûtent à démêler,
Et mon devoir n'est point de vous les révéler.

Attendez jusque-là ma volonté suprême.

MARGUERITE.

J'attends tout désormais du ciel et de moi-même.
Je ne m'abaisse point jusqu'à prouver mes droits,
Et je sais que le fer est la raison des rois.
Tu crains que dans l'Europe on n'entende mes plaintes;
Mais je te puis ici porter d'autres atteintes.
Songe que dans ces murs un peuple factieux,
Toujours prêt à pousser un cri séditieux,
Cruel dans ses retours, extrême en ses offenses,
Peut encore à mon cœur préparer des vengeances,
Et m'offrir un plus sûr et plus facile appui
Que ces rois toujours lents à s'armer pour autrui.
Il faut ou m'immoler, ou me craindre sans cesse.
Peut-être rougis-tu d'accabler la foiblesse
D'un sexe qui souvent est dédaigné du tien;
Va, crois que Marguerite est au-dessus du sien.

ÉDOUARD.

Je vois à quel excès la fureur vous égare:
Mais ce n'est point à vous de me croire barbare.
Contre vous autrefois me guidant aux combats,
Mon père malheureux a trouvé le trépas;
Par des tributs sanglans j'ai pu le satisfaire:
Je n'imputai sa mort qu'aux hasards de la guerre.
Je sais vous pardonner ces impuissans éclats
Qui consolent le foible et ne le vengent pas.
J'honore vos vertus, je l'avouerai sans feindre;
Je puis vous admirer, mais je ne puis vous craindre.
Calmez votre douleur auprès de votre fils:
Allez; son entretien va vous être permis.

Peut-être en le voyant votre reconnoissance
Avouera que mon cœur a connu la clémence.

MARGUERITE.

Son état et le mien, ses pleurs et mes regrets
M'apprendront quel retour je dois à tes bienfaits.
Adieu.

SCÈNE III.

ÉDOUARD, SUFFOLK, GARDES.

ÉDOUARD.

Je plains les maux de cette ame irritée.
Ah! prends pitié d'une ame encor plus tourmentée.
Cher ami, tout mon cœur est ouvert à tes yeux.
Tu l'as connu long-temps et noble et vertueux:
Peut-être il l'est encore, et fait pour toujours l'être...
De moi-même à ce point l'amour est-il le maître?
Cet amour jusqu'ici vainement combattu,
Dont rougit ma raison, dont frémit ma vertu,
Qui va marquer un terme à ma gloire flétrie,
Et qui pourtant, hélas! m'est plus cher que ma vie.
Tu dois t'en souvenir; tu sais que dès le jour
Où ces attraits nouveaux brillèrent dans ma cour,
J'éprouvai, je sentis ce charme inexprimable;
Ces mouvemens soudains d'un penchant indomtable,
Ces premiers feux d'un cœur qui n'avoit point aimé.
Surpris de mon état, de moi-même alarmé,
Je vis tous les dangers de ma folle tendresse.
Hélas! sans la domter on connoît sa foiblesse.
Tu vois ce que j'ai fait: j'ai craint que dans ces lieux
Le retour de Warwick ne traversât mes vœux.

J'ai frémi de me voir confus à ses approches,
Exposé sans défense à ses justes reproches:
Je hâte cet hymen : j'ai voulu prévenir
Ce moment pour mon cœur si rude à soutenir;
Et ce cœur qui long-temps trembla près de l'abîme,
Pour finir ses combats, précipite son crime.

SUFFOLK.

Sans doute qu'aujourd'hui, prêt à former ces nœuds,
Vous en avez prévu les effets hasardeux.
L'amour excuse tout alors qu'il est extrême;
Votre ame en s'y livrant se condamne elle-même:
Mais l'objet qui pour lui vous fait tout oublier,
En partageant vos feux doit les justifier.

ÉDOUARD.

L'aimable Elisabeth, au printemps de son âge,
Peut-être de l'amour ignorant le langage,
M'a fait voir jusqu'ici, dans sa timidité,
Ce trouble intéressant qui sied à la beauté;
Moi-même, je l'avoue, interdit devant elle,
Rougissant malgré moi de mon erreur nouvelle,
Commençant des discours que je n'achevois pas,
Je n'ai presque parlé que par mon embarras.
Mais j'ai peine à penser qu'une plus chère flamme
Ait surpris sa jeunesse et me ferme son ame.
Elle a peu vu l'époux qui lui fut destiné.
On écoute sans peine un amant couronné,
Offrant avec sa main le sceptre d'Angleterre.
Enfin je l'aime assez pour apprendre à lui plaire.
C'est Warwick qui produit mes troubles inquiets;
Je songe à son courroux, et plus à ses bienfaits.

Je détruis dans ses mains les fruits de sa prudence,
Je l'expose lui-même aux mépris de la France :
Eh! qui sait, dans l'ardeur de ses ressentimens,
Jusqu'où peuvent aller ses fiers emportemens ?

SUFFOLCK.

Peut-être vos débats vont rallumer la guerre....

ÉDOUARD.

C'est un astre sanglant qui luit sur l'Angleterre.
De Lancastre et d'Yorck les partis opposés
Ont fait couler le sang des peuples écrasés.
L'Anglais environné du meurtre et des ravages,
A compté jusqu'ici ses jours par des orages.
A peine il semble enfin goûter quelque repos ;
Faut-il que je l'expose à des malheurs nouveaux ?
C'est en toi, cher Suffolck, que mon espoir réside.
Qu'aux remparts de Paris mon intérêt te guide ;
Vole et préviens Warwick ; ne lui déguise rien :
Va, mon cœur n'est pas fait pour abuser le sien ;
Peins-lui tout mon amour, et toute mon ivresse ;
Et si son amitié pardonne ma foiblesse,
Qu'il élève ses vœux à l'hymen de ma sœur,
Que ce nœud de plus près l'attache à ma grandeur.
Toujours l'ambition fut sa première idole :
L'amour n'est à ses yeux qu'un prestige frivole.
Elisabeth sur lui n'a point cet ascendant
Qui semble humilier un cœur indépendant,
Qui subjugue le mien trop flexible et trop tendre ;
A des nœuds plus brillans son orgueil va prétendre.
Oui, j'ose l'espérer.

SUFFOLCK.

Mais Louis, irrité

De voir rompre l'hymen entre vous arrêté,
Peut demander bientôt raison de cette injure.

ÉDOUARD.

Sans cet hymen forcé la paix peut se conclure.
Trop occupé lui-même en ses propres Etats,
Il n'ira point donner le signal des combats;
Fameux par l'artifice et non par la victoire,
Jaloux de la puissance et non pas de la gloire,
Ce prince malheureux, dans le sein de la paix
Est accablé du soin d'opprimer ses sujets;
Et pour assurer mieux la paix où je l'invite,
Je prétends, sans rançon, lui rendre Marguerite.
De Lancastre en mes mains je retiendrai le fils,
Rejeton dangereux, cher à mes ennemis.
Toi, ne perds point de temps.

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, SUFFOLCK, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER.

Seigneur, Warwick arrive.
Le peuple impatient s'empresse sur la rive;
On veut voir ce héros trop long-temps attendu,
Que l'Europe contemple, et qui nous est rendu.

ÉDOUARD.

(*L'officier sort.*)
Il suffit. Laissez-nous. O ciel! quel coup de foudre!
Que pourrois-je lui dire, et que dois-je résoudre?

Warwick est dans ces lieux! ô soins trop superflus!
D'une vaine prudence ô projets confondus!
Allons : à ses regards avant que de paroître,
Ami, viens éclairer, viens affermir ton maître.
Il est sensible, il aime, il se juge... Ah! ce cœur,
Qui de ses passions voudroit être vainqueur,
Qui respecte Warwick, qui le craint et qui l'aime,
N'oubliera pas, crois-moi, ce qu'il doit à soi-même,
Et que parmi les maux qui causent mon effroi,
Le malheur d'être injuste est le plus grand pour moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

WARWICK, SUMMER.

WARWICK.

Je ne m'en défends pas; ces transports, cet hommage,
Tout ce peuple à l'envi volant sur le rivage,
Prêtent un nouveau charme à mes félicités :
Ces tributs sont bien doux quand ils sont mérités.
J'ai placé sur le trône un roi digne de l'être.
Londres ne verra plus son méprisable maître,
Henri dans la langueur tombé presqu'en naissant,
Et d'une épouse altière esclave obéissant.
Entre deux nations rivales et hautaines
Ma prudence du moins a suspendu les haines :
Louis à notre roi vient d'accorder sa sœur.
Du trône d'Angleterre à peine possesseur,
Edouard, par mes soins, ne craint plus que la France
S'efforce de troubler sa nouvelle puissance.
Voilà ce que j'ai fait, Summer; et je me vois
L'arbitre, la terreur et le soutien des rois.

SUMMER.

Tous ces titres brillans vont s'embellir encore
Des faveurs dont l'amour vous comble et vous honore :
L'hymen d'Elisabeth promise à votre ardeur...

WARWICK.

L'amour qu'elle m'inspire est digne d'un grand cœur.
Sur le point de former cette chaîne si belle,
L'intérêt de mon roi soudain m'éloigna d'elle.
Je reviens à ses pieds plus grand, plus glorieux.
Quelqu'un vient : c'est le roi qui marche vers ces lieux.
Cours chez Elisabeth, mon ame impatiente
Veut hâter le moment de revoir mon amante.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, WARWICK, GARDES.

WARWICK.

Vos desseins sont remplis, vos vœux sont satisfaits;
Sire, j'apporte ici l'alliance et la paix.
L'hymen y joint ses nœuds : une illustre princesse,
Digne par les vertus dont brille sa jeunesse
De fonder l'union de deux rois tels que vous,
Va traverser les mers pour chercher son époux.
Louis me l'a promis; et votre ami fidèle,
Warwick est trop heureux de vous prouver son zèle,
Par des soins vigilans, autant que par son bras
Et dans la cour des rois, comme dans les combats.

ÉDOUARD.

Je sais ce que mon cœur doit de reconnoissance
A ce zèle constant qui fonde ma puissance :
Mais, pour ne rien cacher de l'état où je suis,
Le sort ne permet pas que j'en goûte les fruits.
Je serai, sans former cette chaîne étrangère,
Allié de Louis, mais non pas son beau-frère.

WARWICK.

Comment!... Daignez au moins m'expliquer ce discours.
De vos premiers desseins qui peut troubler le cours?
Quoi! les oubliez-vous? et la France offensée
Verra-t-elle...

ÉDOUARD.

En un mot, j'ai changé de pensée;
Je ne puis à ce point forcer mes sentimens.

WARWICK.

Mais songez que Louis a reçu vos sermens,
Que j'ai reçu les siens, et que Warwick peut-être
N'est pas un vain garant de la foi de son maître.

ÉDOUARD.

Si je romps cet hymen entre nous préparé,
J'en dois compte à Louis, et je le lui rendrai:
Mais de ces tristes nœuds mon ame détournée
Etablit ses projets sur un autre hyménée.
Il n'y faut plus songer.

WARWICK.

Eh! quels nœuds aujourd'hui
Peuvent vous assurer un plus solide appui?
Quel traité plus utile?

ÉDOUARD.

Eh quoi! la politique
M'imposera toujours un fardeau tyrannique;
Et des lois qu'elle dicte esclave ambitieux,
Je serai toujours grand, sans jamais être heureux?
Je déteste ces lois, et mon cœur les abjure.

WARWICK.

Qu'entends-je! Est-ce l'amour qui vous rendroit parjure?

Quoi! de vos ennemis à peine encor vainqueur,
Le trône a-t-il déjà corrompu votre cœur?
Edouard, écoutant de frivoles tendresses,
S'est-il déjà permis de sentir des foiblesses,
Et parmi les périls renaissans chaque jour,
Avez-vous donc appris à céder à l'amour?
Ce n'est point à ces traits qu'on doit vous reconnoître.
Un moment à ce point n'a pu changer mon maître;
Non, je ne le crois pas; et sans doute son cœur,
A la voix d'un ami, va sentir son erreur.

ÉDOUARD.

(*A part.*) (*Haut.*)
Ah! je suis déchiré. Non, Warwick, cette flamme,
(J'ose au moins m'en flatter), n'a point flétri mon ame
Et vous devez penser que ce cœur malheureux,
Ce cœur foible une fois, est encor généreux.
Non, monté sur un trône entouré de ruines,
Et des feux mal éteints des guerres intestines,
Je ne me livre point à ces égaremens,
Des princes amollis lâches amusemens.
D'un sentiment profond j'éprouve la puissance...
Votre seule amitié me rend quelque espérance...
Warwick... Ah! si pour moi... vous saurez mes dessei
Et vous-même aujourd'hui réglerez mes destins.

SCÈNE III.

WARWICK.

O ciel! à ce retour aurois-je dû m'attendre?
Quel est ce changement que je ne puis comprendre

Quel objet tout à coup a donc surpris sa foi?
Me trompé-je? La reine avance ici vers moi!
Quoi! de son ennemi cherche-t-elle la vue?

SCÈNE IV.

MARGUERITE, WARWICK.

MARGUERITE.

Mon approche en ces lieux est sans doute imprévue.
Vous êtes étonné qu'au sein de mon malheur
Je puisse sans frémir en aborder l'auteur :
Mais un motif pressant auprès de vous m'amène.
Je vous vois revenu des rives de la Seine :
Et sans doute vos soins achèvent le traité.
M'apprendrez-vous au moins quel espoir m'est resté?
Si l'on finit mes maux, si Louis s'intéresse
A la captivité d'une triste princesse?
Aux intérêts nouveaux, à vous seuls confiés,
Mon fils et mon époux sont-ils sacrifiés?

WARWICK.

Vous saurez votre sort, il dépend de mon maître.
Mais ce traité, Madame, est incertain peut-être.
Un jour, vous le savez, apporte quelquefois
D'étranges changemens dans les projets des rois.

MARGUERITE.

Edouard pourroit-il rejeter l'alliance
Que lui-même par vous proposoit à la France?
On dit que dans son cœur l'amour le plus ardent
Prend depuis quelques jours un suprême ascendant.
Pourriez-vous l'ignorer?

WARWICK, *à part.*

Que faut-il que je pense?
A-t-il fait de ses feux éclater l'imprudence?

MARGUERITE.

On dit plus, et peut-être allez-vous en douter;
On dit que cet objet, qu'il eût dû respecter,
Devoit s'unir bientôt par un nœud plus prospère,
Au plus grand des guerriers qu'ait produit l'Angleterre
A qui même Edouard doit toute sa grandeur;
Qu'Edouard lâchement trahit son bienfaiteur;
Que, pour prix de son zèle et d'une foi constante,
Il lui ravit enfin sa femme et son amante.
Ce sont-là ses projets, ses vœux et son espoir;
Et c'est Elisabeth qu'il épouse ce soir.

WARWICK.

Elisabeth! ô ciel! Non, je ne puis le croire.
Le roi conserve encor quelque soin de sa gloire.
On n'est pas à ce point, lâche, perfide, ingrat;
Il ne veut point se perdre, et lui-même, et l'Etat.
Il sait ce que je puis; il connoît mon courage:
Edouard jusque-là n'a point poussé l'outrage;
Il ne l'a pas osé.

MARGUERITE.

Bientôt vous connoîtrez
Si j'en crois sur ce point des bruits mal assurés;
Bientôt....

WARWICK.

Je puis du moins soupçonner votre haine.
Vous voulez que vers vous la fureur me ramène;
Vous venez dans mon cœur enfoncer le poignard...
Mais la confusion, le trouble d'Edouard...

De tant d'ingratitude, ô ciel! est-on capable?

MARGUERITE.

Pourquoi trouveriez-vous ce récit incroyable?
Lorsque l'on a trahi son prince et son devoir,
Voilà, voilà le prix qu'on en doit recevoir.
Si Warwick eût suivi de plus justes maximes,
S'il eût cherché pour moi des exploits légitimes,
Il me connoît assez pour croire que mon cœur
D'un plus digne retour eût payé sa valeur.
Adieu. Dans peu d'instans vous pourrez reconnoître
Ce qu'a produit pour vous le choix d'un nouveau maître.
Vous apprendrez bientôt qui vous deviez servir;
Vous apprendrez du moins qui vous devez haïr.
Je rends grâce aux destins: oui, leur faveur commence
A me faire aujourd'hui goûter quelque vengeance,
Et j'ai vu l'ennemi qui combattit son roi
Puni par un ingrat qu'il servit contre moi.

SCÈNE V.

WARWICK.

Je rejette un soupçon peut-être légitime...
Ah! mon cœur n'est pas fait pour concevoir un crime.
Je n'ai pas dû penser, quand j'allois le servir,
Que mon roi, mon ami fût prêt à me trahir.

SCÈNE VI.

WARWICK, SUMMER.

SUMMER.

Oserai-je annoncer ce que je viens d'apprendre?
Elisabeth...

WARWICK.

Arrête. Ah! je crains de l'entendre.
Tu viens pour confirmer ces horribles récits...
Eh bien! Elisabeth?... Achève. Je frémis.

SUMMER.

Elisabeth, Seigneur, va vous être ravie.
C'est d'elle que j'ai su toute la perfidie,
Les indignes complots préparés contre vous.
Edouard veut ce soir devenir son époux;
Et son père, ébloui de ce rang si funeste,
Abandonne sa fille aux nœuds qu'elle déteste.
Elle cherche l'instant de vous entretenir.

WARWICK.

De cet excès d'horreur je ne puis revenir.
Allons, je ne prends plus que ma rage pour guide;
Et je veux qu'Edouard... Je l'aimois, le perfide!
Je sens pour le haïr qu'il en coûte à mon cœur...
Peut-on porter plus loin la fourbe et la noirceur?

SUMMER.

Il ne peut sans vous perdre obtenir ce qu'il aime;
Il doit vous redouter; redoutez-le lui-même.
Si de vos intérêts vous écoutez la loi...

WARWICK.

Que d'affronts réunis! Etoient-ils faits pour moi?
Ah! qu'un vil courtisan, qu'un père impitoyable
Envers sa fille et moi se soit rendu coupable,
Qu'il ait conçu l'espoir, en me manquant de foi,
De briller près du trône à côté de son roi;
J'excuse avec mépris sa basse complaisance;
Je le dédaigne trop pour en tirer vengeance.

Mais que, plus criminel et plus lâche en effet,
Edouard sans rougir... Il le veut... C'en est fait.
O toi, par ton amour à mon sort enchaînée,
O chère Elisabeth à mes vœux destinée,
Cieux, témoins des transports de Warwick outragé,
Je jure ici par vous que je serai vengé;
Entendez le serment que ma bouche prononce,
Signal affreux des maux que ma fureur annonce.

SCÈNE VII.

WARWICK, ÉLISABETH.

WARWICK.

Ah! Madame, venez enflammer mon courroux;
Mon amour, ma vengeance avoient besoin de vous.
Tous deux en vous voyant s'irritent dans mon ame.
J'ai su de mon rival l'audacieuse flamme,
J'ai su tous ses projets; et je connois trop bien
Les vertus de ce cœur qui triompha du mien,
Pour croire qu'il ait pu, s'avilissant lui-même,
Sacrifier Warwick à la grandeur suprême.
Un lâche à son amour alloit vous immoler;
Mais je suis près de vous; c'est à lui de trembler.
Le ciel m'a ramené pour prévenir le crime.
Ne craignez plus qu'ici son pouvoir vous opprime.
C'est moi qui vous défends, moi qui veille sur vous,
Moi qui suis votre appui, votre amant, votre époux,
Votre vengeur encore; et vous allez connoître
Si Warwick aisément est le jouet d'un traître,
S'il est ou dangereux ou sensible à demi,
S'il confond un ingrat comme il sert un ami.

ÉLISABETH.

De mon père, il est vrai, l'injuste tyrannie
A ces tristes liens a condamné ma vie;
Et mon cœur loin de vous, vous adressoit, hélas!
Des regrets impuissans que vous n'entendiez pas.
Je demandois Warwick : dans mon impatience
Ma voix vous appeloit des rives de la France,
Et votre Elisabeth, dans l'horreur de son sort,
Au défaut de Warwick eût imploré la mort.
Enfin je vous revois, vous essuyez mes larmes,
Je ne puis cependant vous cacher mes alarmes.
Je crains que le transport de ce cœur indomté
Avec trop d'imprudence ici n'ait éclaté.
On ne peut d'Edouard ignorer les tendresses.
Les maîtres des humains cachent-ils leurs foiblesses?
Toujours des yeux perçans sont ouverts à la cour.
Croyez qu'instruits déjà de ce fatal amour,
Vos détracteurs secrets, vous en avez sans doute,
Veulent sur vos débris se frayer une route;
Et pour perdre un héros toujours craint ou haï,
Il suffit d'un roi foible et d'un lâche ennemi.

WARWICK.

Moi, garder le silence! et pourquoi me contraindre?
Quand je suis offensé, c'est moi que l'on doit craindre.
Et quel péril encor pouvez-vous redouter?
Un pouvoir que j'ai fait peut-il m'épouvanter?
Me verrai-je braver aux yeux de l'Angleterre?
On dira que Warwick, si vanté dans la guerre,
Ce mortel renommé, fameux par tant d'exploits,
Qui créa, qui servit, qui détruisit des rois,

Infidèle

Infidèle à sa gloire autant qu'à sa tendresse,
N'a su ni conserver ni venger sa maîtresse....
Je rougis d'y penser... Non, non; je puis encor
Disposer de l'Etat et commander au sort,
A Lancastre abattu rendre son héritage,
Renverser Edouard, et briser mon ouvrage.

ÉLISABETH.

Warwick... Ah! cher amant! Hélas! il m'est bien doux
De sentir à quel point je puis régner sur vous.
C'est mon seul intérêt que votre amour embrasse,
C'est pour moi qu'il frémit, c'est pour moi qu'il menace.
A mon cœur éperdu vous rendez le repos,
Eh! connoît-on la crainte à côté d'un héros?
Mais pourquoi présenter à mon ame attendrie
Le spectacle effrayant des maux de ma patrie?
Quoi! ne pouvez-vous rien sur le cœur d'Edouard,
Sans aller de la guerre arborer l'étendard?
Un ami tel que vous n'a-t-il pas droit d'attendre
Que sa présence seule...

WARWICK.

Eh! qu'en puis-je prétendre?
N'a-t-il pas devant moi hautement abjuré
Cet hymen glorieux par moi seul préparé?
Il suit aveuglément ses amoureux caprices.
Envers moi, s'il se peut, comptez ses injustices,
Et les crimes d'un cœur à son amour soumis,
Pour qui tous les devoirs semblent anéantis.
Tandis que loin de vous, pour lui, pour sa puissance,
Je m'expose aux tourmens d'une cruelle absence,
Que fait-il cependant? Comment m'a-t-il traité?
Il me rend le jouet de sa légèreté;

Il me fait vainement engager ma parole,
Et signer un traité frauduleux et frivole.
C'est peu : qui choisit-il enfin pour m'outrager ?
Non, sans frémir encor, je ne puis y songer.
C'est l'objet, le seul bien dont mon ame est jalouse,
Le prix de mes travaux, c'est vous, c'est mon épouse.
Ah ! cet enchaînement, ce tissu de noirceurs
Ajoute à chaque instant à mes justes fureurs.
Il en verra l'effet, il faut qu'il soit terrible :
Je suis, je suis encor ce Warwick invincible ;
J'ai pour moi l'équité, mon nom et mes exploits ;
Je paroîtrai dans Londre, on entendra ma voix.
On verra d'un côté l'appui de l'Angleterre,
Warwick de ses travaux demandant le salaire,
Indigné des affronts qu'il n'a pas mérités,
Et de l'ingrat Yorck contant les lâchetés ;
Et de l'autre, on verra, confus en ma présence,
Edouard aux grandeurs porté par ma vaillance ;
Qui, sans moi, dans l'exil ou la captivité,
Cacheroit sa misère et son obscurité.
Ce peuple est généreux, il m'aime, et l'on m'offense :
Entre Edouard et moi pensez-vous qu'il balance ?

ÉLISABETH.

Ecoutez-moi, Warwick : Votre cœur ulcéré
Dans ses emportemens est peut-être égaré.
Je ne puis croire encore Edouard inflexible ;
A la gloire, aux vertus, vous l'avez vu sensible.
Sans doute il ne sait pas, en demandant ma foi,
Combien ce joug brillant seroit affreux pour moi.
Mes larmes n'ont coulé que sous les yeux d'un père ;
J'ai craint de trop braver les traits de sa colère,

Si devant Edouard j'eusse attesté nos nœuds;
Si j'avois avoué que ce cœur généreux
Se plaît à préférer, acceptant votre hommage,
Le héros bienfaiteur au prince son ouvrage,
Et que fier de s'unir à vos nobles destins,
Il voit dans son amant le premier des humains.
Mais j'oserai parler, on saura mes promesses;
J'avouerai sans rougir l'excès de mes tendresses;
J'avouerai que l'instant où j'irois à l'autel
Seroit pour moi l'arrêt d'un malheur éternel.
Et quel homme implacable, en sa rage inhumaine,
Au défaut de l'amour veut mériter la haine,
Et s'assurer du moins cet horrible plaisir,
De déchirer un cœur qu'il n'a pu conquérir!
Edouard, croyez-moi, n'a point ce caractère.
Laissez de vos destins ma voix dépositaire;
Laissez-moi balancer les vœux de deux grands cœurs.
Que Warwick, modérant ses bouillantes fureurs,
Dépose entre mes mains, s'il daigne ici m'en croire,
L'intérêt de ses feux et celui de sa gloire.

WARWICK.

Edouard, je le vois, ne vous est pas connu.
Dans le fond de son cœur j'ai déjà tout perdu.
Peut-être dès long-temps je lui portois ombrage.
En rompant un traité dont j'ai fait mon ouvrage,
Il prétend annoncer ma chute au peuple anglais.
Mon absence aux complots ouvroit un libre accès;
De ceux qu'on a formés je reconnois la trace :
C'est ainsi qu'à la cour commence la disgrâce.
Je prévois tous les coups que je vais essuyer.
Déchoir du premier rang, c'est tomber au dernier.

A de pareils revers la fortune est soumise,
Et peut-être déjà ma dépouille est promise.
Mais cet espoir encor peut être confondu;
Je ne tomberai pas sans avoir combattu.
L'Anglais indépendant, et libre autant que brave,
Des caprices de cour ne fut jamais esclave.
Nous ne l'avons point vu régler jusqu'à ce jour
Sur la faveur des rois sa haine ou son amour.
Contre un tel préjugé son ame est aguerrie :
Souvent contre le trône il défend la patrie.
Ses rois le savent trop. Ce peuple citoyen
Ose attaquer leur choix et soutenir le sien.
Nul à ses souverains ne rend autant d'hommage,
Mais sous ces vains respects consacrés par l'usage,
Il garde une fierté qu'ils craignent d'éprouver;
Il les sert à genoux, mais il sait les braver.

ÉLISABETH.

Oui, je sais ce qu'il peut; que de maux, que de crimes
Produiront des fureurs qu'il croira légitimes!
Prévenons ce désastre, et ne présentez plus
Un avenir horrible à mes sens éperdus.
Laissez-vous désarmer à ma voix suppliante,
Et cédez, sans rougir, aux pleurs de votre amante.

WARWICK.

Eh bien! vous le voulez, et pour quelques momens
Je suspendrai l'ardeur de mes ressentimens :
Vous seule sur mon ame avez pris cet empire.
Mais si, n'écoutant rien que l'ardeur qui l'inspire,
Edouard aujourd'hui persiste à m'outrager,
Je ne le connois plus, et je cours me venger.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MARGUERITE, NEVIL.

MARGUERITE.

Tout semble confirmer l'espoir dont je me flatte.
Entre mes ennemis déjà la haine éclate.
Warwick est furieux, et mon adresse encor
A su de son courroux échauffer le transport.
Je saurai faire plus; je saurai le conduire.
J'ai frémi d'un projet dont on vient de m'instruire.
Il veut voir Edouard : ce fatal entretien
Pourroit anéantir mon espoir et le sien.
Le comte est violent, et sa superbe audace
Brûle de prodiguer l'injure et la menace :
Mais contre un ennemi c'est peu de s'emporter;
Je veux qu'il le détruise au lieu de l'insulter,
Et ne se livre pas, dans sa fière imprudence,
Au plaisir dangereux d'annoncer la vengeance.

NEVIL.

Peut-il, de vos amis à peine secondé,
Renverser un pouvoir que lui-même a fondé?

MARGUERITE.

Va, pour renouveler nos sanglantes querelles,
Un souffle peut encor tirer des étincelles

Du feu qui vit sans cesse au sein de ces climats,
Et qu'ont nourri trente ans de haine et de combats.
Oui, de Lancastre ici le parti peut renaître.
Ce dangereux sénat qui veut parler en maître,
Mais qui du plus heureux suivant toujours la loi,
Trembloit devant Warwick, en proscrivant son roi,
Qui n'a su qu'outrager une reine impuissante,
Fléchira devant moi, s'il me voit triomphante.
Le farouche Ecossais, que l'on veut opprimer,
Qui contre ses tyrans est tout prêt à s'armer,
Et du haut de ses monts, contre un joug qui l'offense,
Lutte et défend encor sa fière indépendance;
Ce peuple qu'en secret je soulève aujourd'hui,
A mes justes desseins prêtera son appui.

NEVIL.

Mais l'Anglais fatigué de discorde et de guerre...

MARGUERITE.

L'Anglais ne peut goûter qu'une paix passagère:
Ne crois pas qu'Edouard triomphe impunément.
Mets-toi devant les yeux l'affreux enchaînement
De meurtres, de forfaits, dont la guerre civile
A, depuis si long-temps, épouvanté cette île.
Songe au sang dont nos yeux ont vu couler des flots,
Sous le fer des soldats, sous le fer des bourreaux;
Vois d'un deuil éternel l'Angleterre couverte,
Ou d'un père ou d'un fils chacun pleure la perte.
Tous nés pour la vengeance en nourrissent l'espoir,
Et pour eux en naissant c'est le premier devoir.
Que te dirai-je enfin! le sang et le ravage
Ont endurci ce peuple, ont irrité sa rage,

Et par de longs combats au carnage exercé,
Il conserve la soif du sang qu'il a versé.

NEVIL.

Ainsi donc de Warwick si long-temps ennemie,
L'intérêt vous rapproche et vous réconcilie.
Votre cœur, engagé dans ses nouveaux projets,
Auroit-il oublié les maux qu'il vous a faits?

MARGUERITE.

Non. J'ai par le malheur appris à me contraindre,
Je sais cacher ma haine, et ne sais point l'éteindre.
Si Warwick aujourd'hui, pour se venger du roi,
Veut relever Lancastre, et s'unir avec moi,
Je sais apprécier ce retour politique.
Je ne souffrirai point qu'un sujet despotique,
De l'Etat avili bravant toutes les lois,
Ait le droit insolent d'épouvanter ses rois,
Ni qu'en servant son maître il apprenne à lui nuire.
Edouard aujourd'hui suffit pour m'en instruire.
Je ne puis oublier cet exemple récent;
Et je sais comme on traite un sujet trop puissant.
Mais on vient, et Warwick sans doute ici s'avance.
C'est le roi : viens, Nevil; évitons sa présence.

SCÈNE II.

EDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Tu le vois, désormais tout espoir est perdu.
Par des emportemens Warwick a répondu.

Tout sert à m'irriter, et mon chagrin redouble.
Ne pourrai-je à la fin sortir d'un si long trouble?
Il faut m'en délivrer. Que l'on nous laisse ici.
Qu'on éloigne surtout Warwick..... Ciel!

SCÈNE III.

ÉDOUARD, WARWICK, SUFFOLCK, GARDES.

WARWICK, *entrant brusquement.*

Le voici.
Je ne m'attendois pas, Sire, que la fortune
Dût vous rendre si tôt ma présence importune;
Que jamais contre moi le courroux du destin,
Pour préparer ses traits, empruntât votre main.
Je n'ai pu le penser; je n'ai pu le comprendre :
Enfin de votre part il m'a fallu l'apprendre.
C'est ainsi que par vous je suis récompensé!
Voilà le sort brillant qui me fut annoncé,
Ce bonheur et ces jours de gloire et de délices,
Apanage éclatant promis à mes services!
Rappelez-vous ici ce jour, ce jour affreux,
Ce combat si funeste et ces champs malheureux,
Où, du destin cruel éprouvant la colère,
Sur des monceaux de morts expira votre père.
Tout couvert de son sang, et combattant toujours,
Le fer des ennemis alloit trancher vos jours.
Je volai jusqu'à vous; je me fis un passage;
Mon bras ensanglanté vous sauva du carnage;
Et bientôt sur mes pas, aidé de mes amis,
De vos guerriers vaincus j'assemblai les débris.

« Warwick, me disiez-vous, prends soin de ma jeunesse :
» C'est dans tes mains, Warwick, que le destin me laisse.
» Sois mon guide et mon père, et je serai ton fils.
» Conduis-moi vers ce trône où je dois être assis.
» Viens, combats, et sois sûr que ma reconnoissance
« Te fera plus que moi jouir de ma puissance. »
Tels étoient vos discours ; je les crus, et ma main
S'arma pour vous venger, et changea le destin.
Je vis fuir devant moi cette reine terrible.
J'acquis, en vous servant le titre d'invincible.
Sans doute qu'à vos yeux de si rares bienfaits,
Ne pouvant s'acquitter, passent pour des forfaits.
Mais du moins envers vous je n'en commis point d'autres:
Je frémirois ici de retracer les vôtres.
Vous avez tout trahi, l'honneur et l'amitié.
Ingrat ! et c'est ainsi que vous m'avez payé.

ÉDOUARD.

Modérez devant moi ce transport qui m'offense ;
Vantez moins vos exploits ; j'en connois l'importance:
Mais sachez qu'Edouard, arbitre de son sort,
Auroit trouvé, sans vous, la victoire ou la mort.
Vous n'en pouvez douter : vous devez me connoître.
Eh ! quels sont donc enfin les torts de votre maître?
Je vous promis beaucoup : vous ai-je donné moins ?
Le rang où près de moi vous ont placé mes soins,
L'éclat de vos honneurs, vos biens, votre puissance
Sont-ils de vains effets de ma reconnoissance?
Il est vrai ; j'ai cherché l'hymen d'Elisabeth.
N'ai-je pu faire au moins ce qu'a fait mon sujet?
Et m'est-il défendu d'écouter ma tendresse,
De brûler pour l'objet où votre espoir s'adresse?

Que me reprochez-vous? Suis-je injuste ou cruel?
L'ai-je, comme un tyran, fait traîner à l'autel?
Je me suis, comme vous, efforcé de lui plaire;
Je me suis appuyé de l'aveu de son père;
J'ai demandé le sien; et, s'il faut dire plus,
Elle n'a point encore expliqué ses refus.
Laissez-moi jusque-là me flatter que ma flamme,
Que mes soins empressés, n'offensent point mon ame;
Et qu'un cœur qui du vôtre a mérité les vœux
Peut être, malgré vous, sensible à d'autres feux.

WARWICK.

Quand vous n'auriez pas su, puisqu'il faut vous l'apprendre,
Que nos cœurs sont unis par l'amour le plus tendre,
J'avois cru, je veux bien l'avouer entre nous,
Avoir acquis des droits assez puissans sur vous,
Pour ne vous voir jamais essayer de séduire
L'objet qui m'a su plaire, et le seul où j'aspire.
Je me suis bien trompé; je le vois : mais enfin,
Il reste à mon amour un espoir plus certain.
Sur le choix de mon cœur vous pouvez entreprendre;
Je dois en convenir : mais je puis le défendre.
Vous n'avez pas pensé sans doute qu'aujourd'hui
L'amante de Warwick demeurât sans appui.
Jamais Elisabeth ne me sera ravie,
Ou vous ne l'obtiendrez qu'aux dépens de ma vie.
Jamais impunément je ne fus offensé.

ÉDOUARD.

Jamais impunément je ne fus menacé;
Et si d'une amitié qui me fut long-temps chère
Le souvenir encor n'arrêtoit ma colère,

Vous en auriez déjà ressenti les effets...
Peut-être cet effort vaut seul tous vos bienfaits.
Ne poussez pas plus loin ma bonté qui se lasse,
Et ne me forcez pas à punir votre audace.
Edouard peut d'un mot venger ses droits blessés;
Et fût-il votre ouvrage, il est roi : c'est assez.

WARWICK.

Oui, j'aurois dû m'attendre à cet excès d'injure :
Toujours le sang d'Yorck fut ingrat et parjure,
Mais du moins...

ÉDOUARD.

C'en est trop. Holà, gardes, à moi.
(Ils environnent Warwick.)

WARWICK.

Lâches, n'avancez pas : craignez Warwick. Et toi,
Toi qui me réservois cet horrible salaire,
Immole le guerrier qui t'a servi de père.
Prends ce fer de ma main; frappe un cœur que tu hais :
Va, tu peux d'un seul coup payer tous mes bienfaits.
Frappe, dis-je.
(Il jette son épée aux pieds du roi.)

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, WARWICK, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

ÉLISABETH.

Que vois-je? O ciel! O jour funeste!
Hélas! par vos vertus, par ce ciel que j'atteste,

Ecoutez-moi, Seigneur... C'est moi qu'il faut punir
De ces tristes débats que j'ai dû prévenir.
Oui, j'aurois dû plus tôt, vous découvrant mon ame
Etouffer dans la vôtre une imprudente flamme;
Et si l'amour, hélas! vous soumet à sa loi,
Ah! vous devez sentir ce qu'il a pu sur moi.
Oui, j'aime dans Warwick ce vertueux courage,
Dont je l'ai vu pour vous faire un si noble usage;
Mon cœur, dans ce penchant par vous-même affermi,
Dans cet illustre amant chérissoit votre ami.

WARWICK.

Vous croyez l'attendrir; vous vous trompez, Madame,
Cet aveu, je le vois, irrite encor son ame;
Et livré tout entier à sa funeste ardeur,
Il voudroit accabler son triste bienfaiteur.
Il voudroit à l'autel vous traîner sur ma cendre:
C'est mon sang qu'il lui faut, qu'il brûle de répandre.
Mais avant qu'à vos yeux il puisse s'y plonger,
Il doit craindre peut-être encor plus d'un danger.
Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD, *aux gardes.*

Suivez ses pas, allez, et qu'on l'arrête;
Qu'on l'enferme à la tour.

ÉLISABETH.

Quel orage s'apprête!

Qu'allez-vous ordonner? Qu'allez-vous faire, ô ciel?
L'amour étoit-il fait pour vous rendre cruel?

ÉDOUARD.

Non. Je veux prévenir une révolte ouverte;
Je veux son châtiment, et ne veux point sa perte.
Votre cœur devant moi s'est pour lui déclaré;
Le mien est par vous deux tour à tour déchiré.
Bravé par un sujet, et haï de vous-même,
J'aurois pu tout permettre à ma fureur extrême.
Peut-être j'aurois dû dans son coupable sang
Laver l'indigne affront qu'il faisoit à mon rang.
Mais mon cœur frémiroit d'un transport si féroce;
L'amour ne m'apprend point cette vengeance atroce,
Et dans les mouvemens dont je suis combattu,
Je sais entendre encor la voix de la vertu.
Vous le voyez, Madame; et du moins votre maître,
S'il n'est aimé de vous, étoit digne de l'être.

ÉLISABETH.

Eh bien! si la vertu commande à votre cœur,
De vous-même aujourd'hui sachez être vainqueur.
Oubliez d'un amant l'imprudence excusable.
Ah! Warwick à vos yeux peut-il être coupable?
Et pourriez-vous haïr un héros votre appui?
S'il vous ose outrager, soyez plus grand que lui;
Osez lui pardonner : pour punir une offense
La générosité peut plus que la vengeance.
En excusant ses torts, en lui rendant son bien,
Faites-vous applaudir d'un cœur tel que le sien.
Songez que sur l'amour cette illustre victoire
Au-dessus de Warwick élève votre gloire,

Et me fait à jamais une bien chère loi
D'adorer mon amant et d'admirer un roi.

ÉDOUARD.

Qui? moi! lorsqu'un sujet me brave et me menace,
J'irois récompenser sa criminelle audace!
Moi, je pourrois ici....

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

SUFFOLCK.

Le comte est arrêté.
Même en obéissant il gardoit sa fierté.
Ses regards menaçans appeloient la vengeance.
Il a suivi mes pas dans une morne silence:
Mais ce peuple qui l'aime, et dont il fut l'appui,
Paroissoit murmurer et s'émouvoir pour lui.

ÉDOUARD, *à Elisabeth.*

Eh bien! vous l'entendez, et le sort implacable
Ajoute à tout moment à l'horreur qui m'accable.
(*A Suffolck.*)
J'en saurai triompher. Va, ne crains rien pour moi.
Si Londres se soulève, il connoîtra son roi.
De mes gardes ici rassemble les cohortes,
Et que de ce palais ils occupent les portes.
L'audacieux Warwick espère vainement
M'épouvanter des cris de ce peuple insolent.
(*A Elisabeth.*)
Vous ne le verrez point l'emporter sur son maître.
C'est cet amour fatal que vous avez fait naître,

Qui, remplissant un cœur de vous seul occupé,
Empoisonne les traits dont le sort m'a frappé.

ÉLISABETH.

Il faut tout réparer : cet effort est possible.
Plus que vous ne pensez, ce moment est terrible.
Laissons-là cet amour fait pour vous aveugler;
Un plus grand intérêt me force à vous parler.
C'est celui de l'Etat : une reine ennemie,
De vos divisions déjà trop avertie,
Va sur votre ruine élever ses destins;
Elle attise les feux allumés par vos mains;
Sa haîne vous poursuit, sa fierté vous menace,
Et j'ai vu sur son front l'espérance et l'audace.
De vingt mille proscrits les malheureux enfans
Sont prêts à la servir dans ses ressentimens.
Ils entendirent tous, au jour de leur naissance,
Autour de leurs berceaux le cri de la vengeance;
Voulez-vous leur donner un chef, un défenseur,
Réunir Marguerite à son fier oppresseur?
N'armez point un guerrier que ce peuple idolâtre :
Craignez de rappeler sur ce sanglant théâtre
Des spectacles affreux et des scènes d'horreur.
Craignez, pour satisfaire un instant de fureur,
De rouvrir aujourd'hui des blessures récentes,
Que déjà vous fermiez de vos mains bienfaisantes.
Warwick a trop sans doute écouté son courroux,
Mais il ne vous hait point, il est encore à vous;
Et dans l'emportement d'une ame fière et tendre,
Le cri de l'amitié sembloit se faire entendre.
Je cours auprès de lui; je lui ferai sentir
Qu'il s'est trop oublié, qu'il doit se repentir.

Je lui rappellerai qu'Edouard est son maître ;
Vous, de vos passions songez du moins à l'être.
Songez quels ennemis vous allez déchaîner.
Si mes soins sur vous deux ne pouvoient rien gagner
Par vous deux de l'Etat la perte se consommer
Mais j'attends d'un grand roi la grâce d'un grand homme

SCÈNE VII.

ÉDOUARD.

Et c'est donc là le cœur qu'un sujet m'a ravi !
Possesseur d'un trésor qu'en vain j'ai poursuivi,
A son triomphe encore il joint tant d'insolence !
C'en est trop d'outrager mes feux et ma puissance :
Il verra qu'Edouard, instruit de tous ses droits,
S'il n'a ceux des amans, défendra ceux des rois.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(La scène est dans la prison.)

SCÈNE I.

WARWICK, *seul.*

Jour affreux, jour d'opprobre! Après vingt ans de gloire,
Quoi! je suis dans les fers! ah! l'aurois-je pu croire,
Qu'Edouard, se portant à ce terrible éclat,
Exposeroit ainsi son trône et son Etat?
Que dis-je? Il connoît mieux ce peuple et sa foiblesse.
Est-ce ainsi que pour moi son zèle s'intéresse?
Vient-il briser mes fers? M'a-t-il vengé du roi?
Londre autant qu'Edouard est ingrat envers moi.
Un jour, un jour peut-être, avec plus de puissance...
Malheureux! dans les fers peut-on crier vengeance?
Il me semble à ce mot que ces murs odieux
M'accablent de ma honte et repoussent mes vœux;
Et mes cris, en frappant ces voûtes effrayantes,
Les fatiguent en vain de plaintes impuissantes.
Mais quel ressouvenir vient m'étonner soudain!
Quel changement, ô ciel! et quels jeux du destin!
Pour l'orgueil des humains leçon rare et terrible!
C'est dans ces mêmes lieux, dans cette tour horrible,
Qu'à vivre dans les fers par moi seul condamné
Le malheureux Henri languit abandonné.

L'oppresseur, l'opprimé n'ont plus qu'un même asile.
Hélas! dans son malheur il est calme et tranquille;
Il est loin de penser qu'un revers plein d'horreur
Enchaîne près de lui son superbe vainqueur.

SCÈNE II.

WARWICK, SUMMER.

WARWICK.

Que vois-je? Se peut-il? Eh! quel bonheur extrême!..
Qui t'amène en ces lieux?

SUMMER.

L'ordre du roi lui-même.
Je l'aborde en tremblant; Elisabeth en pleurs
Faisoit parler pour vous la voix de ses douleurs.
« Votre ami, m'a-t-il dit, peut mériter sa grâce;
» Mais il faut qu'il apprenne à fléchir son audace.
» Allez l'y préparer. »... Je n'ai point su, Seigneur,
A quel point il prétend abaisser votre cœur.
Je le connois, ce cœur, et je sais qu'on l'outrage:
Je ressens tous vos maux; comptez sur mon courage.
Elevé près de vous, nourri dans les combats,
Où j'appris si souvent à vaincre sur vos pas,
A quelque extrémité que le destin vous livre,
Mon sort est d'être à vous; ma gloire est de vous suivre.
Commandez, je vous sers.

WARWICK.

Ami, tu vois mon sort.
J'ai trop suivi peut-être un indiscret transport,

Aux yeux d'un prince ingrat, forfait inexcusable;
Mais tu sais qui de nous est en effet coupable.
Yorck m'a tout ravi jusqu'à ma liberté.
L'affront que je reçois fait gémir ma fierté.
Déjà le désespoir dont mon ame est saisie
Eût épuisé ma force, eût consumé ma vie,
Si la vengeance avide, et si chère à mon cœur,
N'eût ranimé mes sens flétris par la douleur.
Ah! comble cet espoir qui console mon ame,
Cher ami; remplis-toi de l'ardeur qui m'enflamme:
Cours embraser les cœurs de ce peuple incertain;
Va, retrace à leurs yeux l'horreur de mon destin.
Dis que des fers honteux enchaînent ma vaillance,
Que je n'attends plus rien que de leur assistance;
Et s'il faut encor plus pour m'assurer leur foi,
Dis que le fier Warwick a pleuré devant toi.
Eh! comment ces Anglais, pour moi si pleins de zèle,
Peuvent-ils balancer à venger ma querelle?
Des droits que j'ai sur eux est-ce là tout l'effet?
Et Marguerite enfin...

SUMMER.

Elle agit et se tait.
J'attends tout de ses soins: elle amasse en silence
Les traits que par ses mains doit lancer la vengeance.
Ses secrets partisans, vos amis et les siens,
Echauffent par degrés le cœur des citoyens;
Et tous par elle-même instruits dans l'art des brigues,
Dans ces murs alarmés ont semé leurs intrigues.
Ils disent qu'Edouard vient d'ôter aux Anglais
Un repos nécessaire et l'espoir de la paix;

Qu'il attire sur eux les armes de la France;
Qu'ils vont de tout leur sang payer son imprudence.
Votre affront les irrite, et je crois qu'en effet...

WARWICK.

Ah! qu'ils arment mon bras, et je suis satisfait.
Suivi des plus hardis pénètre cette enceinte;
Si je suis à leur tête, ils marcheront sans crainte.
J'irai vers Edouard, et nous verrons alors
S'il pourra de mon bras soutenir les efforts,
S'il pourra dans son cours arrêter ma vengeance.
Ah! je ressens déjà, je goûte par avance
Le plaisir de le voir à mes pieds renversé,
Et de lui dire: « Ingrat qui m'as trop offensé,
» Que j'ai trop bien servi, que j'ai dû mieux connoître;
» Toi qui n'étois pas fait pour te nommer mon maître,
» Vois du moins aujourd'hui si je menace en vain,
» Et reconnois Warwick en mourant par sa main. »
Mais je t'arrête trop, et la fureur m'entraîne,
L'instant où je menace est perdu pour ma haine.
Je t'en ai dit assez: va, cours, vole.

SCÈNE III.

WARWICK.

Ah! du moins,
Si le sort secondoit et mes vœux et ses soins!
J'écoute trop sans doute une fougue inutile:
Ce peuple est inconstant, et sa faveur fragile.
Hélas! le malheureux, par l'espoir aveuglé,
Pleure souvent l'erreur qui l'avoit consolé.

O ciel! lorsque, chargé du sort de l'Angleterre,
Triomphant dans la paix ainsi que dans la guerre,
Et d'un peuple idolâtre excitant les transports,
Heureux et tout-puissant, je revoyois ces bords,
Aurois-je pu penser que tant d'ignominie
Dût si tôt éclipser cet éclat de ma vie,
Et que, frappé bientôt des plus cruels revers,
Je venois dans ces murs pour y trouver des fers?

SCÈNE IV.

WARWICK, ÉLISABETH, UNE SUIVANTE.

WARWICK.

Quoi! Madame, c'est vous! le tyran qui m'outrage
Me permet ce bonheur que votre amour partage!
Il n'en est pas jaloux! c'en est fait, je le vois:
Vous venez me parler pour la dernière fois.
Vous venez me laisser un adieu lamentable.
Tout prêt à m'immoler, un rival implacable
Veut me montrer le bien qui par lui m'est ôté,
Et puisque je vous vois, mon arrêt est porté.

ÉLISABETH.

Non; d'un sort plus heureux j'apporte le présage,
Pourvu que, fléchissant ce superbe courage...

WARWICK.

Arrêtez; votre cœur doit épargner le mien.
Parlez-moi de vengeance, ou ne proposez rien.

ÉLISABETH.

Quoi! rien n'adoucira votre esprit inflexible?
Edouard à ma voix a paru plus sensible.

J'ai rappelé vos soins, votre fidélité;
Louant votre valeur, blâmant votre fierté,
Excusant d'un amant l'altière impatience,
J'ai réclamé l'honneur et la reconnoissance,
Les nœuds qui dès long-temps sont formés entre nous:
J'ai juré devant lui d'être toujours à vous;
J'ai demandé la mort: il a plaint mes alarmes.
Enfin il a promis, en répandant des larmes,
De ne point me forcer à cet hymen affreux
Qui hâteroit la fin de mes jours malheureux.
Mais il ne peut souffrir qu'un rival qui l'offense,
En passant dans mes bras, insulte à sa puissance.
Sa colère éclatoit à ce seul souvenir.
Tout prêt à s'y livrer, et tout prêt à punir,
Il m'a représenté la révolte enhardie
Menaçant ses Etats d'un nouvel incendie,
Sa couronne en péril, son honneur offensé,
Par mille factieux votre nom prononcé,
Et les mutins pour vous prêts à s'armer peut-être...

WARWICK.

Ah! j'en attends l'effet: qu'il est lent à paroître!
Je respire un moment... Je conçois quelque espoir.
Il va sentir les coups qu'il auroit dû prévoir;
Et bientôt...

ÉLISABETH.

Votre espoir ajoute à mes alarmes.
Vous voulez que pour vous Londres prenne les armes.
Moi, je déteste, hélas! ce funeste secours;
C'est en vous défendant qu'on expose vos jours.
Edouard jusqu'ici craint, malgré sa colère,
De porter contre vous un arrêt sanguinaire.

Rarement à son âge on a pu s'endurcir
Dans les rigueurs du trône et dans l'art de punir.
Mais s'il faut qu'aujourd'hui soulevant l'Angleterre,
Votre nom soit encor le signal de la guerre,
Songez-vous qu'un monarque, à qui vous insultez,
Pourroit frapper en vous le chef des révoltés?
Vous êtes dans ses mains, sans armes, sans défense;
Et vous le menacez!

WARWICK.

Je suis en sa puissance,
Il est trop vrai; mon sang, je ne le puis nier,
Est au premier bourreau qu'il voudra m'envoyer.
S'il a pour l'ordonner une ame assez hardie,
Et s'il peut sans trembler disposer de ma vie,
Je recevrai la mort sans en être étonné;
Mais je mourrai du moins sans avoir pardonné.

ÉLISABETH.

Eh! pardonnez, cruel, à votre triste amante.
Quand mon cœur pour vous seul se trouble et s'épouvante,
Quand je veux vous sauver...

WARWICK.

Que servent vos douleurs?
Votre tendresse ici me doit plus que des pleurs.
Vous allez supplier un ingrat qui m'opprime!
Secondez bien plutôt le transport qui m'anime.
Armez pour moi tous ceux que l'amitié, le rang,
Le devoir, l'intérêt attache à votre sang.
Craignez-vous de tenter la route où je vous guide?
Est-ce donc en nos jours que le sexe est timide?
Et n'avons-nous pas vu, dans l'horreur des combats,
Marguerite portant son fils entre ses bras,

Disputer aux guerriers le péril et la gloire,
Et même contre moi balancer la victoire?
Suivez ce grand exemple, elle revient à moi;
Egalez son courage, osez braver un roi.
Mon amante, occupée à trembler pour ma vie,
Pourra-t-elle aujourd'hui moins que mon ennemie?
Allez, et des Anglais ranimant la valeur,
Signalez à leurs yeux ma femme et mon vengeur.

ÉLISABETH.

Ta femme veut sauver Warwick et la patrie,
Tu les perds tous les deux; ton aveugle furie
Te cache un précipice à tes pas présenté,
Et chez tes ennemis tu vois ta sûreté.
Marguerite te sert! oses-tu bien l'en croire?
Penses-tu m'éblouir du tableau de sa gloire?
La crois-tu résolue à te garder sa foi?
Elle qui n'eut jamais que l'intérêt pour loi,
Elle qui tour à tour magnanime et cruelle,
En servant son époux, en vengeant sa querelle,
Portoit sur ses parens son bras ensanglanté,
Et mêloit la grandeur à la férocité.
Quoi! désormais Lancastre est ta seule espérance?
Toi du sang des Yorck appui dès leur enfance,
Rappeler sur leur trône heureusement rempli,
Une femme implacable, un vieillard avili!
Changer à tous momens d'amis et d'adversaires!
Combattre et soutenir les deux partis contraires!
Crois-moi, c'est étaler aux yeux de l'avenir
Une légèreté dont tu devrois rougir.
Si le parti d'Yorck t'a paru le plus juste,
Persiste dans ton choix, tu te rends plus auguste.

C'est

C'est en vain qu'Edouard eut des torts avec toi,
Couvre de tes vertus les fautes de ton roi,
Et lui vouant toujours tes soins et ton hommage,
Honore, au moins pour toi, ce qui fut ton ouvrage.
Répare des affronts qu'il n'a pas dû souffrir;
T'abaisser devant lui, ce n'est point te flétrir.
Lui-même il a paru commander à sa flamme:
Un roi fait le premier cet effort sur son ame;
Et le sujet balance...

WARWICK.

Eh! qu'a-t-il fait enfin?
A son indigne amour il a mis quelque frein!
Le sacrifice est grand : mais moi qu'il déshonore,
Qu'il a mis dans les fers où je languis encore,
Qu'il trahit, qu'il insulte et flétrit tour à tour,
Si je ne suis vengé, je perds tout sans retour.
Peut-être que l'on peut, maître de sa vengeance,
D'un ennemi vaincu dédaigner l'impuissance.
Peut-être l'on préfère, avec quelque plaisir,
L'orgueil de pardonner à l'orgueil de punir :
Mais signer un accord qu'arrache la contrainte,
Céder à la menace, obéir à la crainte;
Aller comme un esclave échappé de ses fers,
Demander le pardon des maux qu'on a soufferts!
N'attendez pas de moi cet effort impossible,
Dans mon abaissement je suis plus inflexible.
Je vois tout mon outrage, et je hais sans retour.
Laissez-moi cette haine, ou m'arrachez le jour.

ÉLISABETH.

Eh bien! c'en est donc fait! et ton ame barbare
En croit aveuglément cet orgueil qui l'égare.

Ni la voix de l'amour, ni l'espoir d'être à moi,
Mes craintes, mes douleurs, ne peuvent rien sur toi :
Tu brûles d'assouvir ta fureur meurtrière.
Tu voudrois de tes mains embraser l'Angleterre.
Va, nage dans le sang ; va, je ne combats plus
Cet orgueil insensé qui flétrit tes vertus.
Va, cruel, va chercher des triomphes coupables ;
Couvre-toi de lauriers à mes yeux méprisables ;
Va, cours plonger ton bras dans le sein de ton roi ;
Mais apprends qu'à ce prix je ne puis être à toi.
Je ne recevrai point dans cette main tremblante
La main d'un furieux de carnage fumante.
La mienne, loin de toi, va finir mes malheurs,
Expier dans mon sang mes funestes erreurs.
C'en est fait ; et je veux à mon heure suprême,
Maudire, en expirant, Edouard et toi-même.
Le sort, le sort affreux qui m'accable aujourd'hui,
Et l'amant plus cruel, plus barbare que lui.

WARWICK.

Arrête... O toi qui sais ce que mon cœur endure !
Qui devrois adoucir sa profonde blessure,
Toi-même, Elisabeth, viens-tu l'empoisonner ?
Hélas ! quand tous les maux semblent m'environner,
Ecrasé sous leur poids, lorsque mon cœur expire,
Ta main, ta propre main l'arrache et le déchire.
C'est-là le dernier trait de mon affreux destin ;
C'est ma dernière épreuve, et j'y succombe enfin.
Cesse de tourmenter une ame anéantie ;
Va, je ne hais plus rien que moi-même et la vie.
Eh bien ! va donc trouver ce tyran, cet ingrat...
Va, demande pour moi, dans mon horrible état....

Non le pardon honteux qui m'indigne et m'offense:
Mais dis-lui que Warwick, appui de son enfance,
Qui veilloit sur ses jours au milieu des combats,
Et, pour les conserver, s'exposoit au trépas;
Qui des rois sur son front ceignit le diadème,
Qui n'a de ses travaux rien voulu pour lui-même;
Accablé de la vie et lassé de souffrir,
N'attend plus d'un tyran que l'ordre de mourir.

ÉLISABETH.

Quel est l'égarement où ton ame se livre?
Cruel!

SCÈNE V.

WARWICK, ÉLISABETH, UN OFFICIER, SOLDATS.

L'OFFICIER.

Auprès du roi, Madame, il faut me suivre.
Ses ordres sont pressans; hâtez-vous.

ÉLISABETH.

C'est assez.
Cieux! éloignez les maux qui me sont annoncés.

WARWICK.

Qui? toi, m'abandonner! où vas-tu? Non, demeure.
Demeure, Elisabeth... Ah! s'il faut que je meure,
Mes yeux du moins...

L'OFFICIER.

Madame, Edouard vous attend.

ÉLISABETH.

Hélas! pour nous sauver tu n'avois qu'un instant.
Cet instant précieux tu l'as rendu funeste...
Adieu.

WARWICK.

Vous l'entraînez!

SCÈNE VI.

WARWICK.

O TOI, toi que j'atteste,
Toi qui, m'enlevant tout, me refuses la mort,
Peux-tu permettre, ô Dieu! que sous les coups du sort
Le grand cœur de Warwick s'affoiblisse et succombe!
Avant de m'avilir, ciel, ouvre-moi la tombe.
(*Il s'assied.*)
J'ai peine à résister à mon état affreux.
De momens en momens ce flambeau ténébreux,
Qui luit si tristement dans l'épaisseur des ombres,
Verse un jour plus funèbre, et des lueurs plus sombres
Malgré moi je frémis : tout porte dans mon cœur
Un chagrin plus profond, une morne douleur...
Hélas! enseveli dans cette nuit cruelle,
Tout ce que je ressens est horrible comme elle.
Mais quel bruit effrayant fait retentir ces lieux?
Je crois entendre au loin des cris tumultueux.
On approche... Le sort remplit mon espérance;
On m'apporte la mort.

SCÈNE VII.

WARWICK, SUMMER, *l'épée à la main*, SOLDATS.

SUMMER.

J'APPORTE la vengeance.
Ami, prenez ce fer; soyez libre et vainqueur.

WARWICK, *avec transport.*

Tout est donc réparé?... Cher ami, quel bonheur!

SUMMER.

Votre nom, votre gloire, et la reine, et moi-même,
Tout range sous vos lois un peuple qui vous aime.
Marguerite, échappée aux gardes du palais,
D'abord, à votre nom, rassemble les Anglais;
Je me joins à ses cris : tout s'émeut, tout s'empresse;
Tous veulent vous offrir une main vengeresse.
On attaque, on assiége Edouard alarmé,
Avec Elisabeth au palais renfermé.
Paroissez; c'est à vous d'achever la victoire.
Ami, venez chercher la vengeance et la gloire.

WARWICK.

Voilà donc où sa faute et le sort l'ont réduit!
De son ingratitude il voit enfin le fruit.
Il l'a bien mérité. Marchons... Warwick, arrête.
Tu vas à Marguerite assurer sa conquête,
Ecraser sans effort un rival abattu!
Sont-ce là des exploits dignes de ta vertu?
Est-ce un si beau triomphe offert à ta vaillance,
D'immoler Edouard, quand il est sans défense?

Ah! j'embrasse un projet plus grand, plus généreux.
Voici de mes instans l'instant le plus heureux;
Ce jour de mes malheurs est le jour de ma gloire;
C'est moi qui vais fixer le sort et la victoire.
Le destin d'Edouard ne dépend que de moi.
J'ai guidé sa jeunesse, et mon bras l'a fait roi.
J'ai conservé ses jours, et je vais les défendre.
Je lui donnai le sceptre, et je vais le lui rendre,
De tous ses ennemis confondre les projets;
Et je veux le punir à force de bienfaits.
Il connoîtra mon cœur autant que mon courage;
Une seconde fois il sera mon ouvrage
Qu'il va se repentir de m'avoir outragé!
Combien il va rougir! Ami, je suis vengé.
Allons, braves Anglais; c'est Warwick qui vous guide:
Ne désavouez point votre chef intrépide.
Si vous aimez l'honneur, venez tous avec moi,
Et combattre Lancastre, et sauver votre roi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(La scène est au palais.)

SCÈNE I.

ÉLISABETH.

Ciel! où porter le trouble où mon cœur s'abandonne?
La terreur me poursuit, et la mort m'environne.
J'entends autour de moi les cris de la fureur,
Les plaintes des mourans... O ciel! ô jour d'horreur!
On arrête mes pas: hélas! ce que j'ignore
Est plus triste peut-être, et plus affreux encore;
Et le ciel, que ma voix est lasse d'implorer,
Quel que soit le succès, me condamne à pleurer.
De Marguerite enfin l'ascendant nous opprime.
Elle a su malgré moi traîner dans cet abîme
Deux amis, deux héros, l'un de l'autre admirés,
Deux cœurs nés généreux, par l'amour égarés.
Tout semble m'annoncer son triomphe sinistre.
Warwick de ses projets trop aveuglé ministre,
Combat pour son époux après l'avoir vaincu;
A servir une femme il est donc descendu!
Tu l'emportes sur nous, trop cruelle ennemie!
Je cède en gémissant à ton fatal génie.
Il est de ton destin d'accabler mon pays.
Eh bien! verse le sang, marche sur nos débris:

Mais du moins quelque jour, pour venger l'Angleterre
Puisse le juste ciel, à tes desseins contraire,
Arracher de tes mains le fruit de nos malheurs!
Puisses-tu loin de nous, pour prix de tes fureurs,
Traînant chez l'étranger, devenu ton asile,
Une vieillesse obscure, une rage inutile,
Mendiant des secours que tu n'obtiendras pas,
Mourir en détestant la vie et ton trépas!

SCÈNE II.

ELISABETH, SUFFOLCK.

ÉLISABETH.

Où courez-vous, Suffolck? venez-vous....

SUFFOLCK.

Ah! Madame,
Aux transports de la joie abandonnez votre ame;
Jouissez d'un bonheur que vous n'attendiez pas:
Jamais un jour plus beau n'a lui sur ces climats.

ÉLISABETH.

Ah! ce jour à mon cœur n'offroit rien que d'horrible.
Quoi! Warwick..... Achevez.

SUFFOLCK.

Ce héros invincible,
Le plus fier des mortels et le plus valeureux,
Est encor le plus grand et le plus généreux.
Déjà de ses succès Marguerite enivrée,
Croyoit à son parti la victoire assurée,
Quand le nom de Warwick, par cent voix répété,
Suspend des combattans l'effort précipité.

Soudain au milieu d'eux il s'avance, il s'écrie:
Amis, où vous emporte une aveugle furie?
Anglais, quel ennemi poursuit votre courroux?
C'est ce même Edouard jadis choisi par vous,
Qui vous fut dans ces murs présenté par moi-même,
Qui de vos propres mains reçut le diadême.
Si c'est Warwick, amis, que vous voulez venger,
Défendez votre maître, au lieu de l'outrager.
Partagez avec moi cette gloire si belle;
O mes braves Anglais, c'est moi qui vous appelle;
Reconnoissez ma voix. Ses paroles, ses traits,
Cet aspect si puissant et si cher aux Anglais,
Le feu de ses regards, cette ame grande et fière,
Cet ame sur son front respirant toute entière,
Cet empire suprême, et ces droits si certains
Qu'un héros eut toujours sur le cœur des humains,
Subjugent les esprits. Tout obéit, tout change.
Du côté d'Edouard tout le peuple se range;
Et ce prince et Warwick, pressés de tous côtés,
Dans les bras l'un de l'autre à l'envi sont portés.
J'observois Edouard: je cherchois à connoître
Si dans un tel moment, humilié peut-être,
Contre un dépit secret il défendroit son cœur,
Et pourroit à Warwick pardonner sa grandeur.
Mais rien ne l'a surpris, il faut que j'en convienne;
Dans l'ame de Warwick il sembloit voir la sienne.
Il n'étoit qu'attendri sans être confondu,
Et devant le héros, le roi n'a rien perdu.
La joie et le bonheur remplacent les alarmes,
Le peuple, les soldats laissent tomber leurs armes:

Enfin dans tous ces droits Edouard affermi,
Retrouve sa vertu, son trône et son ami.

ÉLISABETH.

O Warwick! ô mortel qu'a choisi ma tendresse!
Non, tu ne conçois pas cet excès d'allégresse,
Ces transports que je sens, qu'inspirent à mon cœur
Ces vertus dont sur moi rejaillit la splendeur;
Cet effort d'un héros, ces honneurs qu'il mérite...
Vient-il?

SUFFOLCK.

Vers la Tamise il poursuit Marguerite.
Quelques mutins encor, dans leur rage obstinés,
A combattre, à mourir sembloient déterminés.
Warwick, le fer en main, les frappe et les renverse;
Leur foule devant lui succombe et se disperse,
Cependant qu'Edouard, autour de ce palais,
Appaise le désordre, et rétablit la paix.
Mais, le voici lui-même.

SCÈNE III.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

ÉLISABETH.

Ah! partagez ma joie.
Sire, après tout les maux où mon cœur fut en proie,
Hélas! j'ai bien le droit de sentir mon bonheur,
D'applaudir au héros si digne de mon cœur,
Que sans doute avec moi vous admirez vous-même.
Ce qu'il a fait pour vous; oui, cet effort suprême...

ÉDOUARD.

Je le sens, je l'admire, et je n'en rougis pas:
Un bienfait n'avilit que les cœurs nés ingrats.
C'est peu d'avoir domté la révolte et la guerre,
C'est peu d'avoir rendu le calme à l'Angleterre;
Je lui dois encor plus : pour ce cœur satisfait,
L'amitié de Warwick est son plus grand bienfait;
J'en suis digne du moins, et je lui rends la mienne:
Ma générosité doit égaler la sienne;
Et mon cœur n'est pas fait pour le déguisement.
Je sais qu'il est un art de feindre lâchement,
D'oublier un service, et jamais une offense,
D'attendre le moment propice à la vengeance.
D'autres le puniroient de les avoir servis:
Il est beaucoup de rois; il est bien peu d'amis.
Mais j'abhorre à jamais cette exécrable étude,
Cet art de la bassesse et de l'ingratitude.
L'amour seul a produit et mes torts et les siens,
La vertu nous ramène à nos premiers liens.
A la loi du traité je suis prêt à me rendre:
Il mérita vos vœux; je cesse d'y prétendre.
Je commande à l'amour; et plein des mêmes feux,
Je saurai...

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, MARGUERITE, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES ET SOLDATS.

MARGUERITE.

Le destin me ramène à tes yeux;

Tu me revois captive, et pourtant triomphante :
Tremble ; j'apporte ici le deuil et l'épouvante.
(*A Edouard.*) (*A Elisabeth.*)
Warwick est ton ami ; Warvick est ton amant ;
Frémissez tous les deux dans ce fatal moment :
Il meurt.

ÉLISABETH.

Warwick !

ÉDOUARD.

O ciel !

MARGUERITE.

Et j'ai proscrit sa vie.
De fidèles amis ont servi ma furie ;
Mêlés parmi les siens, ils l'ont enveloppé :
Toi seul es plus heureux, toi seul m'es échappé.

ÉDOUARD.

Barbare !

MARGUERITE.

J'ai détruit ton défenseur coupable ;
Qu'il me servît, ou non, sa mort inévitable
Dut punir aujourd'hui son infidélité,
Ou l'orgueil du secours que son bras m'eût prêté.
Toi, tu peux le venger ; et tu peux méconnoître
Les droits des souverains : tu n'es pas né pour l'être.
(*Elle sort.*)

ÉDOUARD.

Je le suis pour punir un monstre furieux.
Ah! que vois-je?



SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS. WARWICK, *apporté par des soldats*, SUMMER.

ÉLISABETH, *courant à lui.*

Warwick, cœur noble et malheureux!

ÉDOUARD, *à Warwick.*

Héros que j'ai chéri, que je perds par un crime,
Ah! ma vengeance au moins peut t'offrir ta victime:
Cette femme barbare, au milieu des tourmens,
Bientôt....

WARWICK.

Ecoutez moins de vains ressentimens;
Renvoyez à Louis cette reine cruelle:
Il pourroit la venger... Ne craignez plus rien d'elle.
Ce peuple qui m'aima, la déteste aujourd'hui;
Qui m'a donné la mort, ne peut régner sur lui.
Plaignez moins mon trépas... ma carrière est finie
Dans l'instant le plus beau dont s'illustra ma vie.
Ma voix a fait encor le destin des Anglais,
Et j'emporte au tombeau ma gloire et vos regrets.

ÉLISABETH.

Ah! ton Elisabeth ne pourra te survivre;
J'ai vécu pour t'aimer; je mourrai pour te suivre.
Dans la nuit du tombeau tous les deux renfermés,
Unis malgré la mort...

WARWICK.

Vivez, si vous m'aimez.

(*A Edouard.*)

Soyons vrais : de nos maux n'accusons que nous-mêmes ;
Votre amour fut aveugle, et mon orgueil extrême.
Vous aviez oublié mes services ; et moi,
J'oubliai trop, hélas ! que vous étiez mon roi.
Nous en sommes punis... Mes forces s'affoiblissent,
Ma voix meurt et s'éteint, et mes yeux s'obscurcissent.

(*A Elisabeth.*)

Ma chère Elisabeth, adieu, séchez vos pleurs ;
Je ressens à la fois la mort et vos douleurs.
Hélas ! il est affreux de quitter ce qu'on aime.

(*A Edouard.*)

Réparez, s'il se peut, son infortune extrême ;
Sur ses jours malheureux répandez vos bienfaits.
Warwick meurt votre ami... Ne l'oubliez jamais.

(*Il meurt.*)

FIN DU COMTE DE WARWICK.

PHILOCTÈTE,

TRAGÉDIE,

PAR LA HARPE,

Représentée, pour la première fois, le 16 juin 1783.

PERSONNAGES.

PHILOCTÈTE.
ULYSSE.
PYRRHUS.
HERCULE, dans un nuage.
UN GREC.
SOLDATS.

La scène est à Lemnos.

PHILOCTÈTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le bord de la mer. On voit de côté et d'autre différentes ouvertures entre des rochers; mais la grotte de Philoctète est supposée ne pouvoir être vue que dans le fond du théâtre.

SCÈNE I.

ULYSSE, PYRRHUS, DEUX SOLDATS GRECS.

ULYSSE.

Nous voici dans Lemnos, dans cette île sauvage,
Dont jamais nul mortel n'habita le rivage.
Du plus vaillant des Grecs, ô vous, fils et rival,
Fils d'Achille, ô Pyrrhus! c'est sur ce bord fatal,
Au pied de ces rochers, près de cette retraite,
Que l'on abandonna le triste Philoctète.
C'est moi qui l'ai rempli cet ordre de rigueur.
Il le falloit: frappé par quelque dieu vengeur,

D'une incurable plaie éprouvant les supplices,
Il troubloit de ses cris la paix des sacrifices,
De son aspect impur blessoit leur sainteté,
Et souilloit tout le camp de sa calamité.
Mais laissons ce récit : le temps, le danger presse.
Je veux rendre aujourd'hui Philoctète à la Grèce.
S'il sait que dans cette île Ulysse est descendu,
De nos travaux communs tout le fruit est perdu :
Je dois fuir ses regards. Vous, dont le noble zèle
Promit à mes projets l'appui le plus fidèle,
Approchez de cet antre, et voyez son séjour :
Par une double issue il est ouvert au jour ;
Un ruisseau, si le temps n'a point tari son onde,
Coule des flancs creusés d'une roche profonde.
Vous pouvez aisément reconnoître à ces traits
L'asile qu'il habite : observez-en l'accès.
Tâchez de découvrir s'il est dans sa demeure.
S'il est absent, je puis vous apprendre sur l'heure
Quels grands desseins ici je dois exécuter,
Et surtout quels secours vous devez leur prêter.

PYRRHUS, *s'avançant au fond du théâtre.*

Au premier de vos soins je m'en vais satisfaire.
Oui, je crois voir déjà ce sauvage repaire,
Cette grotte...

ULYSSE.

Au sommeil peut-être est-il livré.

PYRRHUS.

Nul homme ne se montre en ce lieu retiré.
Tout ce que j'aperçois, c'est un lit de feuillage,
Un vase d'un bois vil et d'un grossier ouvrage....

ULYSSE.

Ce sont-là ses trésors.

PYRRHUS.

Des rameaux dépouillés...
Que dis-je! des lambeaux que le sang a souillés.
Ah! dieux!

ULYSSE.

C'est sa retraite : à nos yeux tout l'atteste.
Sans doute il n'est pas loin; sa blessure funeste
Laisse bien peu de force à ses pas douloureux.
Pourroit-il s'écarter? hélas! le malheureux
Est allé sur ces bords chercher sa nourriture,
Quelque plante, remède aux tourmens qu'il endure.
(*Aux soldats.*)
Vous, d'un œil attentif observez tout, soldats;
Que son retour ici ne nous surprenne pas.
De tous les Grecs, objets du courroux qui l'anime,
C'est Ulysse surtout qu'il voudroit pour victime.
(*Les deux soldats s'éloignent.*)

PYRRHUS.

Il suffit. On se peut assurer sur leur foi.
Sur vos desseins secrets ouvrez-vous avec moi.
Parlez.

ULYSSE.

Fils d'un héros, songez bien que la Grèce
A de ses intérêts chargé votre jeunesse.
L'Etat n'a point ici besoin de votre bras,
Et la seule prudence y doit guider vos pas,
Doit fléchir la hauteur de votre caractère.
Quoi qu'on exige enfin, de notre ministère,

Pour servir la patrie, il faut nous réunir ;
Elle attend tout de vous, et doit tout obtenir.

PYRRHUS.

Que faut-il ?

ULYSSE.

Il s'agit de tromper Philoctète.
Je vois l'étonnement où ce seul mot vous jette :
Mais, n'importe, écoutez : il va vous demander
Qui vous êtes, quel sort vous a fait aborder
Sur les rochers déserts qui défendent cette île :
Dites-lui, sans détour : Je suis le fils d'Achille.
Mais feignez qu'animé d'un fier ressentiment,
Et contre des ingrats irrité justement,
Vous retournez au lieu où vous prîtes naissance,
Que vous abandonnez les Grecs et leur vengeance,
Les Grecs qui, supplians, abaissés devant vous,
Trop instruits qu'Ilion doit tomber sous vos coups,
Ont au pied de ses murs conduit votre courage,
Et qui, de vos bienfaits vous payant par l'outrage,
Près du tombeau d'Achille ont dépouillé son fils,
De vos exploits, des siens, vous ont ravi le prix,
Et préférant Ulysse, ont, à votre prière,
Refusé l'héritage et l'armure d'un père.
Contre moi-même alors, s'il le faut, éclatez
En reproches amers par le courroux dictés,
Sans craindre que ma gloire en paroisse flétrie :
On ne peut m'offenser en servant la patrie ;
Et vous la trahissez, si Philoctète enfin
Echappe au piége adroit préparé par ma main.
Ne vous y trompez pas : sans les flèches d'Hercule,
En vain vous nourrissez l'espérance crédule

De renverser les murs du superbe Ilion;
Oui, pour marquer le jour de sa destruction,
Il faut que Philoctète aille aux remparts de Troie,
Et des flèches qu'il porte Ilion est la proie.
Vous seul de tous les Grecs, vous pouvez aujourd'hui,
Sans crainte et sans danger, paroître devant lui.
Il ne peut avec eux vous confondre en sa haine,
Vous n'avez point prêté le serment qui m'enchaîne.
Vous n'eûtes point, trop jeune au gré de votre ardeur,
De part à nos exploits, non plus qu'à son malheur.
Mais, s'il savoit qu'Ulysse a touché ce rivage,
Nous devons, vous et moi, tout craindre de sa rage.
C'est la ruse, en un mot, qui seule dans vos mains
Fera passer ces traits dont les coups sont certains,
Ces traits, dépôt fatal, trésor cher et terrible,
Armes d'un demi-dieu, qui l'ont fait invincible.
Je connois votre cœur, il feint malaisément;
Sans doute il n'est pas né pour le déguisement:
Mais le prix en est doux, Seigneur; c'est la victoire.
L'artifice est ici le chemin de la gloire.
Osez tromper pour vaincre, et n'en croyez que moi.
Ailleurs de l'équité suivons l'austère loi;
Sachons en respecter les bornes légitimes:
Aujourd'hui seulement oublions ses maximes.
Je ne veux rien qu'un jour, un seul jour; désormais
A vous, à vos vertus, je vous rends pour jamais.

PYRRHUS.

A suivre vos conseils comment puis-je descendre?
Loin de les approuver, je souffre à les entendre.
Cessez, fils de Laërte, un semblable discours;
Achille ne m'a point instruit à ces détours:

À son sang, comme à lui, la fraude est étrangère,
Et ce n'étoient point là les armes de mon père.
S'il nous faut entraîner Philoctète aux combats,
Je prétends contre lui n'employer que mon bras.
Foible et seul contre tous, où seroit sa défense?
J'ai promis avec vous d'agir d'intelligence;
Mais dût-on m'accuser de foiblesse et d'erreur,
Je crains le nom de traître, il me fait trop d'horreur.
J'aime mieux, s'il le faut, succomber avec gloire,
Que d'avoir à rougir d'une indigne victoire.

ULYSSE.

Et moi, Pyrrhus, aussi, comme vous autrefois,
Sans peur dans les dangers, dans les conseils sans voix,
Je crus que la valeur seule pouvoit tout faire.
Aujourd'hui que le temps me détrompe et m'éclaire,
Je vois qu'il faut surtout, pour régir des Etats,
Que la tête commande et conduise le bras.

PYRRHUS.

Mais quoi! c'est un mensonge enfin qu'on me demande.

ULYSSE.

Le mensonge est léger; la récompense est grande.

PYRRHUS.

De fléchir ce guerrier n'est-il aucun moyen?

ULYSSE.

La douceur ni la force ici ne peuvent rien.

PYRRHUS.

La force! ce mortel est-il donc indomtable?

ULYSSE.

Ses traits portent la mort, la mort inévitable.

PYRRHUS.

Ainsi, l'on risque même à s'offrir devant lui?

ULYSSE.

Oui, si l'art ne vous sert et de guide et d'appui.

PYRRHUS.

Trahir la vérité! le peut-on sans bassesse?

ULYSSE.

On le doit, s'il s'agit du salut de la Grèce.

PYRRHUS.

Me résoudre à tromper! moi, Seigneur! j'en rougis.

ULYSSE.

Eh! comment rougit-on de servir son pays?

PYRRHUS.

Quoi! pour servir les Grecs n'est-il point d'autre voie?

ULYSSE.

A Philoctète enfin les dieux ont promis Troie.

PYRRHUS.

Ainsi l'on m'abusoit lorsqu'on a prétendu
Qu'à mes destins, à moi, ce triomphe étoit dû;
Et mon cœur que flatta son erreur et la vôtre,
S'enivroit d'un honneur réservé pour un autre.

ULYSSE.

La gloire entre tous deux est commune aujourd'hui;
Il ne peut rien sans vous, ni Pyrrhus rien sans lui.

PYRRHUS.

Eh bien! des immortels il faut remplir l'oracle;
A leurs profonds desseins qui pourroit mettre obstacle?
Je dois venger un père, et soutenir son nom:
Cet honneur n'appartient qu'au vainqueur d'Ilion.
J'ai, pour le mériter, fait plus d'un sacrifice...
A Philoctète au moins je puis sans artifice

Me plaindre des affronts dont je fus indigné;
Je tairai seulement que j'ai tout pardonné.
Puisqu'il le faut enfin, je consens qu'il ignore,
Qu'offensé par les Grecs, Pyrrhus les sert encore.
Il en coûte à mon cœur, et je cède à regret.

ULYSSE.

Accomplissez des dieux l'immuable décret.
Le prix de la sagesse et celui du courage,
De qui leur est soumis est le double apanage.

PYRRHUS.

Je bannis tout scrupule... on le veut... j'obéis.

ULYSSE.

Mes conseils dans ce cœur sont-ils bien affermis?
Puis-je compter sur vous?

PYRRHUS.

Ma parole est un gage
Qui doit vous rassurer.

ULYSSE.

Je retourne au rivage.
Demeurez : attendez Philoctète en ces lieux,
Je vous laisse un moment; et que puissent les dieux,
Mercure protecteur, Minerve tutélaire,
De nos soins partagés assurer le salaire!
Adieu.

SCÈNE II.

PYRRHUS.

La pitié parle à mon cœur combattu.
Sous quel affreux destin Philoctète abattu
Traîne

Traîne depuis dix ans sa vie infortunée!
Sa misère en ces lieux gémit abandonnée.
Tourmenté de sa plaie, assiégé de besoins,
Il souffre sans remède, il pleure sans témoins.
Seul, il conte ses maux à la mer, au rivage,
Sans avoir un ami dont la voix le soulage.
Ignorant la douceur des soins compatissans,
Il n'a point de soutien de ses jours languissans,
Pas même ce plaisir, si cher aux misérables,
De voir, d'entretenir, d'entendre ses semblables.
De l'aspect des humains privé dans ses malheurs,
L'écho seul des rochers répond à ses douleurs.
Quel sort! et cependant, illustre dans la Grèce,
Egal à tous nos chefs en courage, en noblesse,
Pour un autre avenir il sembloit destiné:
A cette épreuve, hélas! les dieux l'ont condamné.
Nos jours sont leur présent; nos destins, leur ouvrage:
Heureux qui de leur main ne reçut en partage
Que cet état obscur, que du moins leur faveur
Eloigna des dangers qui suivent la grandeur!
Mais un soldat revient.

SCÈNE III.

PYRRHUS, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Philoctète s'approche
Dans un sentier étroit, non loin de cette roche;
Je l'ai vu se traîner d'un pas appesanti,
Tremblant, par la douleur sans cesse ralenti.
Il m'a vu; sur mes pas sans doute il va paroître.

SCÈNE IV.

PHILOCTÈTE, PYRRHUS, DEUX SOLDATS.

PHILOCTÈTE.

Hélas ! au nom des dieux, qui que vous puissiez être,
Etrangers que les vents dans cette île ont portés,
D'où venez-vous chercher ces bords inhabités?
Et quel est votre nom? quelle est votre patrie?
Vous m'offrez de la mienne une image chérie;
Oui, c'est l'habit des Grecs qu'avec transport je vois.
Répondez, que je puisse entendre votre voix,
Reconnoître des Grecs l'accent et le langage.
Ah ! n'ayez point d'horreur de mon aspect sauvage.
Je ne suis point à craindre : ayez, ayez pitié
D'un malheureux, du monde et des dieux oublié.
La grâce que de vous ici je dois attendre,
C'est qu'au moins vous daigniez me parler et m'entendre.

PYRRHUS.

Soyez donc satisfait, nous sommes Grecs.

PHILOCTÈTE.

O ciel !
Après un si long temps d'un exil si cruel,
O que cette parole à mon oreille est chère !
Quel dessein, ou pour moi quel vent assez prospère,
A guidé vos vaisseaux et vous mène en ces lieux?
Parlez, et contentez mes désirs curieux.

PYRRHUS.

On me nomme Pyrrhus; je suis le fils d'Achille;
Je suis né dans Scyros, et retourne à cette île.
Vous savez tout.

PHILOCTÈTE.

O fils d'un mortel renommé,
D'un héros que jadis mon cœur a tant aimé!
Oh! du vieux Lycomède et l'élève et la joie!
De quels bords venez-vous?

PYRRHUS.

Des rivages de Troie.

PHILOCTÈTE.

Comment! vous n'étiez point au nombre des guerriers
Qui contre ses remparts marchèrent les premiers?

PYRRHUS.

Vous-même en étiez-vous?

PHILOCTÈTE.

Vous ignorez peut-être
Quel mortel devant vous le destin fait paroître.

PYRRHUS.

(*A part.*) (*Haut.*)
Il faut dissimuler. D'où puis-je le savoir?
Pour la première fois nous venons de vous voir.

PHILOCTÈTE.

Quoi! mon nom, mes revers, ma funeste aventure...

PYRRHUS.

Je n'en ai rien appris.

PHILOCTÈTE.

O comble de l'injure!
Eh bien! suis-je en effet assez infortuné,
Des dieux et des mortels assez abandonné?
La Grèce de mes maux n'est point même informée;
On en étouffe ainsi jusqu'à la renommée;
Et quand le mal affreux dont je suis consumé,
Devient plus dévorant et plus envenimé,

Mes lâches oppresseurs, dans leur secrète joie,
Insultent aux tourmens dont ils m'ont fait la proie.
Ô mon fils ! vous voyez délaissé dans Lemnos
Ce guerrier autrefois compagnon d'un héros,
Inutile héritier des traits du grand Alcide.
Philoctète, en un mot, que l'un et l'autre Atride,
Excités par Ulysse à cette lâcheté,
Et seul et sans secours dans cette île ont jeté,
Blessé par un serpent de qui la dent impure
M'infecta des poisons d'une horrible morsure.
Les cruels !... De Chrysa, vers les bords phrygiens,
La victoire appeloit leurs vaisseaux et les miens.
Nous touchons à Lemnos : fatigué du voyage,
Le sommeil me surprend sous un antre sauvage.
On saisit cet instant, on m'abandonne, on part;
On part en me laissant, par un reste d'égard,
Quelques vases grossiers, quelque vile pâture,
Des voiles déchirés, pour sécher ma blessure,
Quelques lambeaux, rebut du dernier des humains.
Puisse Atride éprouver de semblables destins !
Quel réveil! quel moment de surprise et d'alarmes !
Que d'imprécations ! que de cris et de larmes !
Lorsqu'en ouvrant les yeux, je vis fuir mes vaisseau
Que loin de moi les vents emportoient sur les eaux !
Lorsque je me vis seul sur cette plage aride,
Sans appui dans mes maux, sans compagnon, sans guide !
Jetant de tout côté des regards de douleur,
Je ne vis qu'un désert, hélas ! et le malheur,
Tout ce qu'on m'a laissé, le désespoir, la rage !
Le temps accrut ainsi mes maux et mon outrage.
J'appris à soutenir mes misérables jours.

Mon arc, entre mes mains seul et dernier recours,
Servit à me nourrir; et lorsqu'un trait rapide
Faisoit du haut des airs tomber l'oiseau timide,
Souvent il me falloit, pour aller le chercher,
D'un pied foible et souffrant gravir sur le rocher,
Me traîner en rampant vers ma chétive proie;
Il falloit employer cette pénible voie
Pour briser des rameaux et pour y recueillir
Le feu que des cailloux mes mains faisoient jaillir.
Des glaçons, dont l'hiver blanchissoit ce rivage,
J'exprimois avec peine un douloureux breuvage.
Enfin, cette caverne et mon arc destructeur,
Et le feu, de la vie heureux conservateur,
Ont soulagé du moins les besoins que j'endure;
Mais rien n'a pu guérir ma funeste blessure.
Nul commerce, nul port aux voyageurs ouvert,
N'attire les vaisseaux dans ce triste désert.
On ne vient à Lemnos que poussé par l'orage;
Et depuis si long-temps errant sur cette plage,
Si j'ai vu des nochers, malgré tous leurs efforts,
Pour obéir aux vents, descendre sur ces bords,
Je n'en obtenois rien qu'une pitié stérile,
Des consolations le langage inutile,
Des secours passagers, ou de vieux vêtemens;
Mais malgré ma prière et mes gémissemens,
Nul n'a sur ses vaisseaux accueilli ma misère,
Ni voulu sur les flots me conduire à mon père.
Depuis dix ans, mon fils, je languis dans ces lieux,
Sans cesse dévoré d'un mal contagieux,
Victime d'une lâche et noire ingratitude,
Souffrant dans l'abandon et dans la solitude.

Les Atrides, Ulysse, ainsi m'ont attaché
A ce supplice lent que leur haine a cherché;
Ils m'ont surpris ainsi dans les piéges qu'ils tendent;
Ils m'ont fait tous ces maux : que les dieux les leur rendent!

PYRRHUS.

Noble fils de Pœan, je ressens vos malheurs;
J'en déteste avec vous les coupables auteurs;
J'y reconnois la main d'Ulysse et des Atrides;
Eh! qui sait mieux que moi combien ils sont perfides?

PHILOCTÈTE.

Quoi! vous-même, Pyrrhus, vous ont-ils outragé?

PYRRHUS.

Que puissé-je du moins être bientôt vengé!
Puissé-je apprendre aux rois d'Ithaque et de Mycènes,
A respecter le sang qui coule dans mes veines!

PHILOCTÈTE.

De grâce, instruisez-moi de leurs nouveaux forfaits.

PYRRHUS.

Comment vous raconter les affronts qu'ils m'ont faits?
Quand la Parque d'Achille eut borné la carrière...

PHILOCTÈTE.

Qu'entends-je? Achille est mort?

PYRRHUS.

Oui, Seigneur; mais mon pè
Sous les coups d'un mortel du moins n'est pas tombé;
Sous les traits d'Apollon Achille a succombé.

PHILOCTÈTE.

O mort digne, en effet, d'un héros invincible!
O perte qui pour moi n'en est pas moins sensible!

Pardonnez si mes pleurs vous ont interrompu;
Aux mânes d'un ami cet hommage étoit dû.

PYRRHUS.

Ce tribut douloureux pour mon cœur a des charmes:
Mais pour d'autres que vous, vous reste-t-il des larmes?

PHILOCTÈTE.

O mon fils!... poursuivez.

PYRRHUS.

Je pleurois ce héros,
Quand Ulysse et Phœnix, descendus à Scyros,
Alléguant un oracle, et flattant ma jeunesse,
Vinrent, au nom des dieux protecteurs de la Grèce,
M'assurer qu'à moi seul, à mon sang, à mon nom,
Appartenoit l'honneur de détruire Ilion,
Que Pyrrhus héritoit des grands destins d'Achille.
De me persuader sans doute il fut facile.
Le désir d'embrasser les restes précieux
D'un père que jamais n'avoient connu mes yeux,
D'aller offrir mes pleurs à des cendres aimées,
Qui sous la tombe encor n'étoient point enfermées;
L'ardeur de le venger, le dirai-je? l'orgueil
De renverser des murs qui furent son écueil,
Tout entraînoit mes pas. Par le ciel protégée,
Ma flotte, au second jour, touche au port de Sigée.
Au sortir du vaisseau, je me vois entouré
De tout un camp, de joie et d'espoir enivré.
Tous jurent à la fois qu'on voit revivre Achille:
Hélas! il n'étoit plus!... d'une douleur stérile
A ses mânes sacrés je porte les tributs,
Et l'œil humide encor de mes pleurs répandus,

Je me présente aux chefs, et ma juste prière
Réclame devant eux l'héritage d'un père.
Quelle fut leur réponse! *Oui, ces biens sont à vous;*
Disposez-en, Seigneur, et les recueillez tous.
Mais ses armes d'un autre ont été le partage,
Ulysse les possède. Indigné de l'outrage,
Des larmes de dépit coulèrent de mes yeux :
Ces armes sont à moi, j'en atteste les dieux,
Dis-je alors; *de quel droit une main étrangère*
M'a-t-elle osé ravir une armure si chère?
Je l'obtins, dit Ulysse, *et ce don m'étoit dû;*
C'est le prix du service à la Grèce rendu,
Quand je sauvai l'armée et votre père même.
A ces mots, révolté de son audace extrême,
J'exhale les transports d'un courroux éclatant,
Et menace les Grecs de partir à l'instant,
Si je n'obtiens raison de ce vol sacrilége.
Jeune homme, me dit-il, *tu n'étois point au siége,*
Tu n'as rien fait pour nous, et menaces encor!
Ne crois pas à Scyros remporter ce trésor;
Tu ne l'auras jamais. Les chefs, amis d'Ulysse,
Se déclarent pour lui, défendent l'injustice;
Et moi, qu'un tel affront a percé jusqu'au cœur,
Moi, qu'on dépouille ainsi sans égard, sans pudeur,
Je retourne à Scyros, loin de ces rois perfides,
Et plus qu'Ulysse encor, j'accuse les Atrides.
Ce sont eux qui, méchans avec impunité,
Protecteurs de la fraude et de l'iniquité,
Infectent tous les cœurs de leurs lâches maximes,
Et l'abus du pouvoir enfante tous les crimes.
O ciel! que l'ennemi de ces rois odieux,

Soit l'ami de Pyrrhus et soit l'ami des dieux !

PHILOCTÈTE.

Je vois qu'on vous a fait une cruelle injure.
Ce n'est pas sans raison que, loin d'un camp parjure,
Vous avez vers Scyros pressé l'heureux retour
Qui vous a, grâce aux dieux, conduit dans ce séjour.
De Sisyphe en effet le rejeton profane,
Du mensonge toujours fut l'auteur et l'organe,
De l'adroite imposture il aiguise les traits,
Sa main est occupée à tramer des forfaits.
Mais, de quel œil Ajax a-t-il vu cette offense ?

PYRRHUS.

On ne l'eût pas osé commettre en sa présence.
Mais le trépas d'Ajax a mis la Grèce en deuil.

PHILOCTÈTE.

Dieux ! Ulysse respire ! Ajax est au cercueil !
Et ce sage mortel à qui l'expérience
Donnoit de l'avenir la triste prévoyance,
Nestor, mon vieil ami, l'ame de nos conseils,
Qui confondit cent fois Ulysse et ses pareils,
Que fait-il ?

PYRRHUS.

L'infortune accable sa vieillesse ;
Il se traîne au tombeau, consumé de tristesse ;
Il gémit d'être père : il survit à son fils.

PHILOCTÈTE.

Antiloque ?...

PYRRHUS.

Est tombé sous des traits ennemis,

PHILOCTÈTE.

A de nouveaux regrets chaque moment me livre.
Quoi! tous ceux que j'aimois ont donc cessé de vivre,
Ou subi les rigueurs d'un destin ennemi !...
Et d'Achille du moins ce vertueux ami,
Patrocle, dont les Grecs admiroient le courage?

PYRRHUS.

Du redoutable Hector son trépas fut l'ouvrage.
Telle est la guerre enfin : Mars dans ces jeux sanglans,
Moissonne les vertus et fait grâce aux méchans.

PHILOCTÈTE.

Grâce au ciel, mon attente est trop bien confirmée,
La mort a respecté le rebut de l'armée ;
Les héros ne sont plus ! aux lâches, aux pervers,
Les dieux semblent fermer le chemin des Enfers ;
Aux plus grands des humains ils en ouvrent la route.
Ulysse est donc vivant !... et Thersite, sans doute.
Voilà, voilà les dieux, et nous les adorons !

PYRRHUS.

Pour moi, je vous l'ai dit, lassé de tant d'affronts,
Je m'éloigne à jamais d'une odieuse armée,
Où la vertu rougit par la brigue opprimée.
Scyros est pour mon cœur un séjour assez doux,
Et toujours la patrie a des charmes pour nous.
Puisse des dieux fléchis la bonté tutélaire
Guérir les maux affreux que vous fit leur colère!
Tels sont, fils de Pœan, tels sont les justes vœux
Que Pyrrhus en partant peut joindre à ses adieux.

PHILOCTÈTE.

Vous partez?

PYRRHUS.

Il le faut, et mes vaisseaux n'attendent
Que l'instant d'obéir aux vents qui nous commandent.

PHILOCTÈTE.

Ah! par les Immortels de qui tu tiens le jour,
Par tout ce qui jamais fut cher à ton amour,
Par les mânes d'Achille et l'ombre de ta mère,
Mon fils, je t'en conjure, écoute ma prière :
Ne me laisse pas seul en proie au désespoir,
En proie à tous les maux que tes yeux peuvent voir.
Cher Pyrrhus, tire-moi des lieux où ma misère
M'a long-temps séparé de la nature entière.
C'est te charger, hélas! d'un bien triste fardeau,
Je ne l'ignore pas; l'effort sera plus beau
De m'avoir supporté : toi seul en étois digne,
Et de m'abandonner la honte est trop insigne;
Tu n'en es pas capable; il n'est que les grands cœurs
Qui sentent la pitié que l'on doit aux malheurs,
Qui sentent d'un bienfait le plaisir et la gloire.
Il sera glorieux, si tu daignes m'en croire,
D'avoir pu me sauver de ce fatal séjour :
Jusqu'aux vallons d'Œta le trajet est d'un jour.
Jette-moi dans un coin du vaisseau qui te porte,
A la poupe, à la proue, où tu voudras, n'importe.
Je t'en conjure encore, et j'atteste les dieux :
Le mortel suppliant est sacré devant eux.
Je tombe à tes genoux, ô mon fils! je les presse
D'un effort douloureux qui coûte à ma foiblesse.
Que j'obtienne de toi la fin de mes tourmens;
Accorde cette grâce à mes gémissemens.

Mène-moi dans l'Eubée, ou bien dans ta patrie ;
Le chemin n'est pas long à la rive chérie
Où j'ai reçu le jour, aux bords du Sperchius,
Bords charmans, et pour moi depuis long-temps perdus.
Mène-moi vers Pœan : rends un fils à son père.
Et que je crains, ô ciel ! que la Parque sévère
De ses ans, loin de moi, n'ait terminé le cours !
J'ai fait plus d'une fois demander ses secours.
Mais il est mort sans doute, ou ceux de qui le zèle
Lui devoit de mon sort porter l'avis fidèle,
A peine en leur pays, ont bien vîte oublié
Les sermens qu'avoit fait leur trompeuse pitié.
Ce n'est plus qu'en toi seul que mon espoir réside ;
Sois mon libérateur ; ô Pyrrhus, sois mon guide !
Considère le sort des fragiles humains ;
Et qui peut un moment compter sur les destins ?
Tel repousse aujourd'hui la misère importune,
Qui tombera demain dans la même infortune.
Il est beau de prévoir ces retours dangereux,
Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux.

PYRRHUS.

A la voix du malheur pourrois-je être insensible ?
Non, vous m'avez rendu le refus impossible.
Je cède à vos désirs ; venez sur mes vaisseaux ;
Que le ciel, qui par moi veut terminer vos maux,
Accorde un vent propice à votre impatience,
Et nous conduise au port où tend votre espérance !

PHILOCTÈTE.

Jour heureux ! cher Pyrrhus, vous, compagnons chéris,
O Grecs ! dans les transports de mes sens attendris,

Que ma reconnoissance au moins se fasse entendre!
Pour un si grand bienfait d'ailleurs que puis-je rendre?
Souffrez que Philoctète, abandonnant ce lieu,
A cet asile encor dise un dernier adieu.
Ma grotte, après dix ans, me doit être sacrée.
Venez voir ma demeure obscure et resserrée,
Et connoissez quels maux vous daignez secourir;
Vous ne pourrez les voir, et j'ai pu les souffrir.
Et la nécessité, des lois la plus sévère,
M'a rendu bien souvent cette caverne chère.

PYRRHUS.

Je ne m'oppose point à de si justes soins;
Prenez tout ce qui peut servir à vos besoins.

PHILOCTÈTE.

Eh! que puis-je emporter? qu'est-ce que je possède?
Des plantes de ces bords, seul et foible remède,
Dont l'effet passager assoupit mes douleurs.
Mes seuls biens sont mon arc et mes traits destructeurs.

PYRRHUS.

Ah! sans doute ce sont les flèches redoutées
Que de son sang impur l'hydre avoit infectées?

PHILOCTÈTE.

Oui, je n'ai point d'autre arme, et que puissent les cieux
Ne m'enlever jamais ce trésor précieux!

PYRRHUS.

Puis-je toucher au moins ces armes révérées,
Que jadis d'un héros les mains ont consacrées?
Puis-je les regarder d'un œil religieux?

PHILOCTÈTE.

Ah! sur moi, mon cher fils, tu peux ce que tu veux.

PYRRHUS.

Rejetez, s'il le faut, ma prière timide;
Et ne profanez point l'héritage d'Alcide.

PHILOCTÈTE.

Ta piété me charme : hélas! n'est-ce pas toi
Qui me rends à la vie, à ma famille, à moi;
Qui daignes sur ces bords, où chaque instant me tu
Relever ma misère à tes pieds abattue?
Tu trompes les fureurs de mes vils ennemis;
J'étois mort en ces lieux, tu parois, je revis.
Prends sur moi désormais une entière puissance:
Le plaisir des bons cœurs, c'est la reconnoissance.
Cet arc qui fut jadis un don de l'amitié,
Pour prix de tes bienfaits te sera confié.
Tu dois à tes vertus ce noble privilége,
Nul n'y porta jamais une main sacrilége;
Nul, sans craindre la mort, n'osa s'en approcher:
Viens, toi seul des mortels auras pu le toucher.
Allons... ciel!... ô douleurs!

PYRRHUS.

Quelle soudaine atteinte
Seigneur, de votre sein arrache cette plainte?

PHILOCTÈTE.

Rien... je te suis... ah dieux!

PYRRHUS.

Que leur demandez-vo

PHILOCTÈTE.

De nous ouvrir la route et de veiller sur nous.
Dieux!

PYRRHUS.

Vous déguisez mal le trouble qui vous press

PHILOCTÈTE.

Non : je reviens à moi ; pardonne à ma foiblesse,
Marchons... ah ! je ne puis.

PYRRHUS.

Comment ?

PHILOCTÈTE.

Il n'est plus temps
De te cacher encor de si cruels tourmens.
Non, c'est trop, c'est en vain dissimuler mes peines.
Le poison se répand dans mes brûlantes veines.
Mon fils, avec le fer termine mes douleurs,
Tranche, tranche mes jours... frappe, dis-je... je meurs,
Je meurs à chaque instant.

PYRRHUS.

Mon ame intimidée
De cet horrible état...

PHILOCTÈTE.

Tu n'en as pas l'idée.
Mais prends pitié de moi, je t'en conjure, hélas !
Que l'aspect de mes maux ne te rebute pas.
Ne m'abandonne point... ma blessure fatale
Produit ces noirs accès, calmés par intervalle.
Je dois te l'avouer.

PYRRHUS.

Ne craignez rien. Qui ! moi,
Moi vous abandonner, quand vous avez ma foi !
Venez, et rappelant votre force première...

PHILOCTÈTE.

J'implore, mon cher fils, une grâce dernière.
Le mal qui m'a surpris finit par le sommeil,
Et le soulagement suit l'instant du réveil.

Maintenant abattu, trop foible pour te suivre,
A tes soins généreux Philoctète se livre.
Viens dans ma grotte, viens, je mets en ton pouvoir
Ces flèches que tes yeux ont souhaité de voir;
Mais prends garde surtout que la force ou l'adresse
N'enlève ce dépôt qu'entre tes mains je laisse.
Je perds tout, si jamais...

PYRRHUS.

Non, soyez rassuré;
Je réponds sur mes jours de ce trésor sacré.

PHILOCTÈTE.

C'est mon unique bien, c'est le seul qui me reste:
Veuille le juste ciel qu'il te soit moins funeste
Qu'il ne le fut, hélas! pour Alcide et pour moi!

PYRRHUS.

Le ciel nous conduira; nous marchons sous sa loi:
Puisse-t-il nous frayer une route prospère!

PHILOCTÈTE.

Il n'exaucera point tes vœux et ta prière.
L'indomtable venin, passant jusqu'à mon cœur,
Dans mon sang embrasé bouillonne avec fureur;
Il redouble de rage, il s'acharne à sa proie...
Ah! ne me quittez pas, amis, que je vous voie!...
Ne vous éloignez point... Il faut, il faut qu'enfin...
Ulysse, que ce feu ne brûle-t-il ton sein?
C'est à vous, fils d'Atrée, à vous, ô rois perfides,
A vous seuls qu'étoient dus ces tourmens homicides,
O mort, dont tant de fois j'implorai le secours,
Mort, que toujours j'appelle et qui me fuis toujours,
Quand me recevras-tu dans mon dernier asile?

(*A Pyrrhus.*)
Prends le feu de Vulcain qui brûle dans cette île;
Mets-moi sur le bûcher, comme jadis mes mains
Osèrent y placer le plus grand des humains.
Le prix que j'en reçus sera ta récompense...
Mais il ne m'entend pas, je n'ai plus d'espérance.
Pyrrhus, où donc es-tu, cher Pyrrhus?

PYRRHUS.

Je gémis.
Je pleure sur vos maux.

PHILOCTÈTE.

Tu pleures, mon cher fils!
Garde cette pitié; jure, quoi qu'il arrive,
De ne point me laisser mourant sur cette rive.
Ta bouche l'a promis; ton cœur ne peut changer.
Mon mal est effrayant, mais il est passager.
Je n'espère qu'en toi.

PYRRHUS.

Soyez sans défiance.

PHILOCTÈTE.

Qu'un serment solennel m'en donne l'assurance.

PYRRHUS.

J'en atteste les dieux : recevez-en ma foi.

PHILOCTÈTE.

Ah! ne me touche pas, n'approche point de moi.

PYRRHUS.

Eh quoi! de mes secours voulez-vous vous défendre?

PHILOCTÈTE.

Peut-être jusqu'à toi le poison peut s'étendre.

Laisse-moi... C'en est fait... O terre de Lemnos!
Reçois donc un mourant qui succombe à ses maux.

(*Il tombe évanoui sur un banc de pierre.*)

PYRRHUS, *aux soldats grecs.*

Aidez-moi, chers amis; portons-le en son asile.
Attendons le moment où d'un sommeil tranquille
La douceur salutaire aura calmé ses sens,
Et suspendu le cours de ses affreux tourmens.

(*Ils soutiennent Philoctète et l'emmènent hors du théâtre.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

PYRRHUS, *seul.*

(*Il tient à la main l'arc et les flèches d'Hercule.*)

Les voilà donc, ces traits par qui la destinée
Doit marquer d'Ilion la dernière journée,
Ces traits à qui le ciel attacha notre sort,
Et qui d'Achille enfin doivent venger la mort.
Philoctète en mes mains ainsi les abandonne!
On veut les lui ravir, et c'est lui qui les donne!
Mais ce n'est rien encor, si lui-même avec nous
Ne marche à ces remparts dévoués à nos coups.
Il est loin d'y penser, et tout prêt à me suivre,
A mes soins, à ma foi l'infortuné se livre.
Et je le trahirois! Non : ce retour affreux
Est indigne d'un cœur qu'il a cru généreux.
Il faut lui dire tout : c'est trop en croire Ulysse,
Trop contre Philoctète employer l'artifice,
Abuser contre lui de son horrible état :
Tromper un malheureux est un double attentat.
Mais il vient.

SCÈNE II.

PHILOCTÈTE, PYRRHUS, DEUX SOLDATS.

PHILOCTÈTE.

O réveil! ô jour qui me ranime!
Pyrrhus, est-il bien vrai? ta bonté magnanime,
Par l'excès de mes maux n'a pu se rebuter!
Pyrrhus près d'un mourant a daigné s'arrêter!
Et sans que mon malheur le fatigue ou l'effraie,
Il supporte l'aspect et l'horreur de ma plaie!
Achille t'a transmis sa générosité.
Les Atrides ainsi ne m'avoient pas traité.
Mais allons. Je suis prêt à marcher au rivage:
Le sommeil du poison a suspendu la rage.
Viens.

PYRRHUS.

Que ferai-je? hélas!

PHILOCTÈTE.

Tu balances!... ô ciel!

PYRRHUS, *à part.*

Oserai-je lui faire un aveu si cruel?

PHILOCTÈTE.

La pitié que d'abord tu m'avois annoncée,
Du poids de mes malheurs seroit-elle lassée?

PYRRHUS.

O combien la vertu souffre à se démentir!

PHILOCTÈTE.

De quelle faute ici peux-tu te repentir?

Les secours que de toi j'attends dans ma misère,
Ne feront point rougir les mânes de ton père.

PYRRHUS.

C'est moi qui dois rougir, moi qui suis désormais
Coupable, si je parle, et vil, si je me tais.

PHILOCTÈTE.

Tu veux m'abandonner, ton cœur se le propose,
Tu veux partir sans moi.

PYRRHUS.

Non, mais si je m'expose
A mériter de vous des reproches plus vrais?
Même en vous emmenant, si je vous trahissois?

PHILOCTÈTE.

Toi!... que veux-tu me dire? explique ce mystère.

PYRRHUS.

Eh bien! sachez donc tout: je ne puis plus rien taire.

PHILOCTÈTE.

Comment?

PYRRHUS.

Pour Ilion vous partez avec moi.

PHILOCTÈTE.

Qu'as-tu dit? juste ciel!...

PYRRHUS.

Daignez entendre...

PHILOCTÈTE.

Eh quoi!
Que veux-tu que j'écoute, et que prétends-tu faire?

PYRRHUS.

A tant de maux enfin pour jamais vous soustraire,
Vous guérir, et bientôt partager avec vous
Un honneur que les dieux n'ont réservé qu'à nous.

Sous vos coups, sous les miens, ils feront tomber Troie

PHILOCTÈTE.

Ce sont-là tes desseins ?

PYRRHUS.

Oui, le ciel qui m'envoie,
Du soin de les remplir nous a chargés tous deux.

PHILOCTÈTE.

Je suis trahi, perdu; qu'as-tu fait, malheureux ?
Pyrrhus, est-il bien vrai ? Rends-moi, rends-moi mes armes.

PYRRHUS.

Je ne le puis, Seigneur, et la Grèce en alarmes,
Ne sauroit aujourd'hui voir changer ses destins,
Que par ces traits puissans remis entre mes mains.
Je lui dois obéir, et je veux bien pour elle
Oublier, je l'avoue, une injure cruelle.
Mon cœur, qui s'en plaignoit, ne vous a point déçu;
Mais j'immole à l'Etat l'affront que j'ai reçu.
Imitez mon exemple.

PHILOCTÈTE.

O trahison! ô rage!
Quoi! tu me préparois cet exécrable outrage!
Lâche, tu m'as séduit par d'indignes détours,
Pour m'enlever ainsi le soutien de mes jours!
Et lorsque tu trahis la foi qui m'étoit due,
Tu peux me regarder et soutenir ma vue!
Tromper un suppliant qui gémit à tes pieds!
Rends, mon fils, rends ces traits que je t'ai confiés.
Tu ne peux les garder; c'est mon bien, c'est ma vie,
Et ma crédulité doit-elle être punie ?
Rougis d'en abuser... Au nom de tous les dieux...
Tu ne me réponds rien! tu détournes les yeux!

Je ne puis te fléchir!... ô rochers! ô rivages!
Vous, mes seuls compagnons, ô vous, monstres sauvages,
Car je n'ai plus que vous à qui ma voix, hélas!
Puisse adresser des cris que l'on n'écoute pas,
Témoins accoutumés de ma plainte inutile,
Voyez ce que m'a fait le fils du grand Achille.
Il promet de m'ôter de ces tristes climats,
Il jure qu'à mon père il conduira mes pas;
Et quand il me flattoit de cette fausse joie,
Le perfide! c'étoit pour me conduire à Troie:
Il consoloit un cœur qu'il cherchoit à frapper,
Sa main touche la mienne, et c'est pour me tromper!
Il ose me ravir mes flèches homicides,
Pour en faire un trophée aux insolens Atrides!
Il triomphe de moi, comme s'il m'eût domté!
Il ne s'aperçoit pas, dans ma calamité,
Qu'il triomphe d'une ombre aux enfers descendue!
Oh! devant que ma force en ces lieux fut perdue,
S'il m'avoit attaqué! même tel que je suis,
Ce n'est que par surprise... Ah! Pyrrhus! ah! mon fils!
Souviens-toi de ton nom, reprends ton caractère,
Sois semblable à toi-même, et semblable à ton père.
Tu gardes le silence, et je te parle en vain...
Antre qui m'as reçu, je reviens dans ton sein;
J'y rentre dépouillé, privé de nourriture,
Et je n'attends de toi rien que la sépulture.
Tu me verras mourir : les hôtes des forêts
Ne ressentiront plus l'atteinte de mes traits.
Ma retraite contre eux n'a plus rien qui m'assure;
J'en avois fait ma proie et serai leur pâture.

Et je suis donc tombé dans ce revers affreux
Pour avoir cru Pyrrhus sincère et généreux!...
Ecoute : jusqu'ici mon courroux qui balance,
N'a point aux immortels demandé la vengeance.
Tu peux changer encore et céder à mes vœux ;
Tremble d'y résister, crains ma voix et les dieux.

PYRRHUS.

Je ne crains que mon cœur : Philoctète, la Grèce,
Les sermens que j'ai faits, la pitié qui me presse...
Ah! plût au ciel jamais n'avoir quitté Scyros!

PHILOCTÈTE.

Abjure des desseins indignes d'un héros.
Aux yeux de l'univers aurois-tu la bassesse
De tromper le malheur, d'accabler la foiblesse?
Tu n'es pas né méchant : quelque autre te conduit;
Par de lâches conseils je vois qu'on t'a séduit.
Le crime t'entraînoit : que la vertu te guide.

PYRRHUS.

Quel parti prendre, ô ciel?

SCÈNE III.

PHILOCTÈTE, ULYSSE, PYRRHUS, SUITE DE SOLDATS.

ULYSSE, *arrivant avec précipitation.*

Qu'attendez-vous, perfide?
Remettez-moi ces traits.

PHILOCTÈTE.

C'est Ulysse! grands dieux!

ULYSSE.

ULYSSE.

Lui-même.

PHILOCTÈTE.

Ciel! où suis-je? Ulysse dans ces lieux!
Ah! lui seul a tout fait: ce cruel artifice,
Tout cet affreux complot est l'ouvrage d'Ulysse.
Mes armes, c'en est trop, mes armes...

ULYSSE.

Non, Pyrrhus
Sait respecter des Grecs les ordres absolus.
Ces armes sont à nous: il ne peut vous les rendre.
Vous, marchez sur nos pas: c'est trop vous en défendre.
Ne vous obstinez plus à résister aux dieux,
Ou je vous fais sur l'heure enlever de ces lieux.

PHILOCTÈTE.

Tu me menaces, traître!... O Lemnos, mon asile,
Feux sacrés de Vulcain, allumés dans cette île!
Vous, mes seuls protecteurs, ô dieux de ces climats,
Vous voyez cet outrage, et ne le vengez pas!

ULYSSE.

Jupiter est leur maître, et c'est lui qui m'amène.

PHILOCTÈTE.

Ainsi, tu fais les dieux complices de ta haine,
Artisans du parjure et de l'iniquité!

ULYSSE.

Je vous parle en leur nom: suivez leur volonté.

PHILOCTÈTE.

Penses-tu donc traiter Philoctète en esclave?

ULYSSE.

Je le traite en guerrier et généreux et brave,

En digne compagnon de tant de rois fameux,
Qui doit renverser Troie et triompher comme eu[x]
Ne fuyez point la gloire à vos regards offerte.
Venez, le ciel l'ordonne, et la route est ouverte.

PHILOCTÈTE.

Tant que cet antre obscur pourra me recevoir,
De m'arracher d'ici rien n'aura le pouvoir.
Oui, j'aime mieux mourir; du haut de cette roche,
J'aime mieux à l'instant...

ULYSSE, *aux soldats.*

Gardez qu'il n'en approche;
Préservez-le, soldats, de sa propre fureur.
(*Les soldats environnent Philoctète.*)

PHILOCTÈTE.

O comble de l'opprobre, ainsi que de l'horreur!
Ô bras jadis à craindre, aujourd'hui sans défense!
Du plus vil des mortels je reçois cette offense!
Lâche, qui ne connois ni remords ni pudeur,
De ce jeune héros tu séduis la candeur.
Son ame noble et pure, et semblable à la mienne,
N'étoit pas faite, hélas! pour imiter la tienne.
Il déteste en secret les complots qu'il servit;
Sa foiblesse docile à regret t'obéit.
Son cœur sensible et bon, dont j'entends le murmu[re]
Se reproche à présent sa fraude et mon injure.
A ton fatal génie il ne put échapper,
Et toi seul, en un mot, sus l'instruire à tromper.
Et maintenant encor, pour combler tes outrages,
Tu prétends m'enlever de ces mêmes rivages

Où tu m'abandonnas, où je vis délaissé,
Du nombre des vivans dès long-temps effacé.
Ah! que puissent les dieux!... que dis-je? misérable,
Les dieux s'occupent-ils de mon sort déplorable?
Et pourquoi répéter trop vainement, hélas!
Des imprécations que le ciel n'entend pas?
Ses rigueurs sont pour moi, ses faveurs pour Ulysse.
Tu triomphes, cruel, et ris de mon supplice;
Ma douleur fait ta joie, et ta prospérité
Est un affront de plus à ma calamité.
Va, va t'en réjouir avec tes chers Atrides;
Vante-leur le succès de tes ruses perfides.
Malgré toi cependant tu suivis leurs drapeaux,
Tandis qu'à leur secours j'ai conduit mes vaisseaux.
Ils prodiguent pour toi leurs biens et leur puissance;
Ils m'ont abandonné, voilà ma récompense;
Du moins tu les chargeois de ce crime honteux,
Et toi-même à ton tour en es chargé par eux.
Mais, dis-moi, que veux-tu? Pourquoi dans sa retraite,
Pourquoi dans son tombeau troubles-tu Philoctète?
Je suis mort pour les Grecs; et comment à tes yeux
Ne suis-je plus un poids incommode, odieux,
Offensant les autels de ma présence impure,
L'horreur de tout un camp souillé par ma blessure?
C'étoient-là tes discours... barbare, si les dieux
Sont justes une fois, en exauçant mes vœux...
Et je vois qu'ils le sont: je vois qu'ils vous punissent;
Leurs redoutables mains sur vous s'appesantissent.
De quelque trait fatal si vous n'étiez frappés,
A me chercher ici seriez-vous occupés?

Eh bien ! égale enfin le supplice à l'offense,
Ciel, qui m'as si long-temps refusé la vengeance!
De mes longues douleurs entends le dernier cri;
Extermine les Grecs, et je me crois guéri.

ULYSSE.

Aux transports violens d'une aveugle furie,
Je n'oppose qu'un mot : j'ai servi la patrie.
C'est-là mon seul honneur, c'est-là mon seul devoir.
Sur les cœurs quelquefois ma voix eut du pouvoir,
Mais je ne prétends pas en avoir sur le vôtre.
Vous voulez demeurer, et je vous cède; un autre
Saura des immortels mériter les bienfaits :
Cet arc est dans nos mains garant de nos succès.
Le valeureux Teucer en saura faire usage;
Moi-même de cet art j'ai fait l'apprentissage,
Et pour lancer ces traits, arbitres des combats,
Le bras d'Ulysse au moins peut valoir votre bras.
Nourrissez à loisir la haine et la colère,
Habitez cette rive à votre cœur si chère.
Peut-être que les dieux, en conduisant mes coups,
M'accorderont un prix qu'ils destinoient pour vous.

PHILOCTÈTE.

Toi posséder mes traits et mon arc homicide !
Armes que si long-temps porta le grand Alcide,
Non, vous ne serez point au dernier des humains;
Vous vous indigneriez de passer dans ses mains.
Quoi ! tu te montrerois à la Grèce étonnée,
Paré de ma dépouille à ce point profanée ?

ULYSSE.

Je n'écoute plus rien : je pars.

PHILOCTÈTE.

Et toi, Pyrrhus!
Vous, amis, à ma voix vous ne répondez plus?

ULYSSE.

Pyrrhus, de votre cœur surmontez la foiblesse.
Si vous ne me suivez, vous trahissez la Grèce.
Venez sans lui parler, sans détourner les yeux.

PYRRHUS.

Souffrez que nos soldats demeurent en ces lieux.
On peut à son malheur, on peut à ma prière
Accorder sans danger cette grâce dernière;
Et tandis qu'on s'apprête à quitter ce séjour,
Que l'on demande aux dieux un fortuné retour,
Philoctète, abjurant une haine funeste,
Pourra mettre à profit le moment qui lui reste,
Il peut enfin se rendre, il peut se repentir...
(*Aux Grecs.*)
Vous, au premier signal, soyez prêts à partir.

SCÈNE IV.

PHILOCTÈTE, SOLDATS.

PHILOCTÈTE.

Eh bien! à tant d'horreurs il faut que je succombe.
Lemnos fut ma demeure, elle sera ma tombe.
Tout espoir est perdu, tout secours m'est ôté.
Oiseaux, ne fuyez plus cet antre redouté.
Hôtes de ces rochers, approchez-moi sans crainte;
Mes mains n'ont plus ces traits dont vous craigniez l'atteinte.

Vengez-vous, et tranchez mes jours infortunés :
Bientôt la faim, sans vous, les aura terminés.
Moi, j'irois secourir des ingrats, des perfides !
Non, périssent les Grecs, périssent les Atrides !
C'en est donc fait, hélas! je mourrai loin de vous,
O patrie! ô mon père !... il m'eût été bien doux,
Avant que d'expirer, de vous revoir encore !
Je vous abandonnai pour ces Grecs que j'abhorre.
Pour eux seuls j'ai tout fait, pour eux seuls tout quitté
Ma mort en est le prix... je l'ai bien mérité.

(Il rentre dans la caverne

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ULYSSE, PYRRHUS.

ULYSSE.

Ou courez-vous, Seigneur? quel transport vous agite?
N'expliquerez-vous point cette soudaine fuite?
De tous nos compagnons pourquoi vous séparer?

PYRRHUS.

Pour expier ma faute, et pour la réparer.

ULYSSE.

Et quelle faute encore?

PYRRHUS.

Ah! d'avoir pu vous croire,
Lorsque fidèle aux Grecs, et trahissant ma gloire,
Je me suis abaissé jusqu'à tromper la foi
De cet infortuné qui se livroit à moi.

ULYSSE.

Et que prétendez-vous?

PYRRHUS.

Lui rendre enfin justice.

ULYSSE.

Vous! comment?

PYRRHUS.

Je n'obtins que par un artifice

Ces traits que d'un héros lui laissa l'amitié,
Et je lui remettrai ce qu'il m'a confié.

ULYSSE.

Juste ciel ! ce dessein, qui me remplit d'alarmes,
Vous pourrez l'accomplir? vous lui rendrez ses armes!
Ah ! de grâce, songez...

PYRRHUS.

Tout est examiné.

ULYSSE.

Vous l'avez résolu ?

PYRRHUS.

J'y suis déterminé.

ULYSSE.

Et Pyrrhus pense-t-il qu'ici rien ne s'oppose
Au funeste projet que son cœur se propose ?

PYRRHUS.

Et qui l'empêchera ?

ULYSSE.

Qui ? tous les Grecs et moi.

PYRRHUS.

Je brave leur courroux, et l'attends sans effroi ;
Quand je fais mon devoir, je ne saurois rien craindre.

ULYSSE.

Le devoir ! croyez-vous, Seigneur, ne point l'enfreindre?
Est-ce donc à vous seul que doit appartenir
Un bien que mes conseils vous ont fait obtenir ?

PYRRHUS.

Il est vrai, vos conseils (il faut que j'en rougisse)
M'avoient fait malgré moi commettre une injustice.
Ici la politique emprunta votre voix ;
Mais l'équité l'emporte, et j'accomplis ses lois.

ULYSSE.

Ainsi donc laissant Troie à nos coups échappée,
C'est contre vous, Pyrrhus, qu'il faut tirer l'épée.

PYRRHUS.

Armez-vous contre moi, la mienne est prête : allez.

ULYSSE.

Les Grecs vont vous punir, puisque vous le voulez.
Vous n'aurez pas long-temps défié leur puissance;
Et la peine du moins suivra de près l'offense.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

PYRRHUS.

Qu'ils viennent : j'aime mieux éprouver leur fureur,
Que d'avoir plus long-temps à combattre mon cœur.
Je ne rougirai plus aux yeux de Philoctète.
Je l'ai fait avertir.

SCÈNE III.

PHILOCTÈTE, PYRRHUS, SOLDATS GRECS.

PHILOCTÈTE.

Pourquoi de ma retraite
Venez-vous me tirer ? Que voulez-vous enfin ?
Venez-vous augmenter l'horreur de mon destin ?
Ah ! sans doute, cruels, c'est-là votre espérance.

(*Il s'assied sur un banc de pierre.*)

PYRRHUS.

Rassurez-vous, Seigneur, soyez sans défiance.
Daignez m'entendre au moins.

PHILOCTÈTE.

Il m'en a trop coûté,
Je suis trop bien puni de t'avoir écouté.
Auteur de tous les maux dont mon cœur est la proie...

PYRRHUS.

Eh bien! au repentir n'est-il aucune voie ?

PHILOCTÈTE.

C'est avec ces discours que tu m'avois séduit,
Que dans un piége affreux toi-même m'as conduit.
Oui, tu trompas ainsi ta crédule victime.

PYRRHUS.

Vous connoîtrez bientôt quel intérêt m'anime.
Dites-moi seulement (c'est tout ce que je veux)
Si vous vous obstinez à rester en ces lieux,
Si vous êtes toujours à vous-même contraire,
Si rien de ce dessein ne sauroit vous distraire ?
De grâce, répondez.

PHILOCTÈTE.

Oui, j'y suis résolu,
Résolu pour jamais.

PYRRHUS.

Hélas! j'aurois voulu
De ce cœur trop aigri fléchir la violence;
Mais si vous l'ordonnez, je garde le silence.

PHILOCTÈTE.

Tu parlerois en vain : traître, c'est bien à toi
Qu'il convient de prétendre aucun pouvoir sur moi.

Va, trop indigne fils du plus illustre père,
Lorsqu'aujourd'hui ta fourbe a comblé ma misère,
Tu m'offres des conseils ! ôte-toi de mes yeux ;
Va retrouver Ulysse et tes Grecs odieux.
Tu n'échapperas pas, ni toi, ni les Atrides,
Au céleste courroux qui poursuit les perfides.
Je vous ai dévoués aux vengeances des dieux ;
Qu'elles tombent sur vous : ce sont-là mes adieux.

PYRRHUS.

Plus d'imprécations, plus de cris, ni de larmes.
Connoissez mieux Pyrrhus, et reprenez vos armes.

PHILOCTÈTE.

Est-ce un piége nouveau qui me seroit tendu ?

PYRRHUS.

Recevez de mes mains ce bien qui vous est dû.
Ne craignez rien de moi, quand je viens vous le rendre ;
Me punisse le ciel, si je veux vous surprendre !

PHILOCTÈTE.

(*Se levant avec joie et reprenant ses flèches.*)
Je reconnois ton sang à ce noble retour ;
Ce n'est pas un Sisyphe à qui tu dois le jour.
Tu viens de me montrer que la vertu t'est chère,
Que la gloire t'anime, et qu'Achille est ton père,

PYRRHUS.

Ah! pour son fils, Seigneur, il doit être bien doux
De voir que ce grand nom est si sacré pour vous.
Vous avez oublié ma faute et ma foiblesse.
Eh bien ! s'il est ainsi, souffrez que ma jeunesse,
Instruite par les dieux, dicte leur volonté,
Et s'arme contre vous de leur autorité.

Seigneur, il est des maux dont une loi sévère
Nous impose en naissant le fardeau nécessaire,
Des maux dont nul mortel ne peut être exempté,
Que nous fait la nature et la fatalité.
Mais lorsque nos malheurs sont notre propre ouvrage,
Lorsque nous repoussons la main qui nous soulage,
Rebelles aux conseils et sourds à l'amitié,
Nous devenons dès-lors indignes de pitié.
Votre ame est inflexible, elle aigrit sa blessure;
Les avis les plus chers sont pour vous une injure.
Tous les soins sont perdus : le plus fidèle ami,
S'il veut vous appaiser, vous semble un ennemi.
Je parlerai pourtant, et je dois vous apprendre
L'oracle que sur vous les dieux viennent de rendre.
Le Troyen Hélénus, ce prophète sacré,
Sur nos destins communs est par eux éclairé.
Captif entre nos mains, ils nous offre sa vie,
Si sa prédiction se trouve démentie.
Le ciel vous a puni : c'est lui dont la rigueur
Suscita contre vous le reptile vengeur,
Du temple de Chrysa le gardien redoutable,
Alors que profanant l'asile inviolable
A ses soins confié par les dieux immortels,
Vous alliez y porter des regards criminels.
Vous ne verrez cesser le fléau qui vous frappe,
Qu'en cherchant parmi nous les enfans d'Esculape,
Qu'en prenant Ilion ; la céleste faveur
De sa chute entre nous a partagé l'honneur.
De tous ces grands destins digne dépositaire,
Avez-vous donc aux dieux quelque reproche à faire?
Ils vous offrent, Seigneur, les plus nobles travaux;

Le bonheur, la victoire et la fin de vos maux.

PHILOCTÈTE.

Pourquoi traîné-je encore une inutile vie,
Que le ciel dès long-temps devroit m'avoir ravie?
Que fais-je, hélas! au monde où je n'ai qu'à souffrir?
Faut-il combattre encor ce que je dois chérir,
Qu'un mortel généreux qu'il faut que je révère,
M'adresse cependant une vaine prière?
Pyrrhus, épargne-moi, cesse de m'accuser;
Va, mon dernier malheur est de te refuser.
Mais, que demandes-tu! quelle est ton injustice?
Veux-tu que Philoctète à ce point s'avilisse,
Qu'il reparoisse aux yeux des mortels indignés,
Couvert de tant d'affronts qu'il aura pardonnés?
Où porter désormais ma honte volontaire?
Ce soleil qui voit tout, ce jour qui nous éclaire,
Verra-t-il Philoctète auprès d'Ulysse assis?
Et pourrai-je d'Atrée envisager les fils?
Qu'en puis-je attendre encore? et sur quelle assurance
D'un avenir meilleur fondes-tu l'espérance?
Sais-tu quel traitement ils me gardent un jour?
Va, de ces cœurs ingrats n'attends point de retour.
Le crime flétrit l'ame et ne conduit qu'au crime.
En leur faveur, dis-moi, quel intérêt t'anime?
Je dois te l'avouer; je m'étonne en effet
Que tu serves les Grecs après ce qu'ils t'ont fait.
Toi-même me l'as dit, que leur lâche insolence
D'Ajax et de Pyrrhus outragea la vaillance,
Et des armes d'Achille osa priver son fils;
Et ton bras s'armeroit contre leurs ennemis!

Garde, garde plutôt le serment qui te lie ;
Remène Philoctète aux bords de Thessalie ;
Et toi-même à Scyros, tranquille et respecté,
Laisse périr les Grecs comme ils l'ont mérité.
Ainsi d'un malheureux tu finis la misère ;
Ainsi dans son tombeau tu consoles ton père ;
Et tu n'as plus la honte, aux yeux de l'univers,
De rester le complice et l'appui des pervers.

PYRRHUS.

C'est contre vous, Seigneur, que votre voix prononce.
Le ciel veut vous guérir : sa clémence l'annonce :
Le remède est certain, et vous le rejetez !

PHILOCTÈTE.

Laisses-les-moi ces maux : je les ai supportés.

PYRRHUS.

Pyrrhus est votre ami.

PHILOCTÈTE.

C'est l'ami des Atrides.
Tu voudrois me traîner au camp de ces perfides,
Où de tous mes malheurs le cruel souvenir...

PYRRHUS.

Il les vit commencer, il les verra finir ;
Et pour vous de salut il n'est point d'autre voie.

PHILOCTÈTE.

Ne parle plus des Grecs, ne parle plus de Troie.
Tous deux m'ont trop coûté de pleurs et de tourmens ;
Je ne te dis qu'un mot : j'ai reçu tes sermens.
Veux-tu les accomplir ?

PYRRHUS.

Je les tiendrai sans doute,
Malgré tous les périls qu'il faut que je redoute,
Dût la Grèce en fureur contre nous deux s'armer.

PHILOCTÈTE.

Va, leur ressentiment ne doit pas t'alarmer.
Pyrrhus aura pour lui la vertu qui le guide,
La cause la plus juste, et les flèches d'Alcide.

PYRRHUS.

Eh bien donc, suivez-moi.

SCÈNE IV.

PHILOCTÈTE, ULYSSE, PYRRHUS, SOLDATS DE LA SUITE D'ULYSSE.

ULYSSE.

Non, ne l'espérez pas,
Ulysse et tous les Grecs arrêteront vos pas.

PHILOCTÈTE.

Ulysse! attends, mes traits vont punir cet outrage.

PYRRHUS, *le retenant.*

Ah! gardez-vous d'en faire un si funeste usage.
Vous les tenez de moi.

PHILOCTÈTE.

Dans un sang odieux
Laisse-moi les tremper...

PYRRHUS.

Seigneur, au nom des dieux...

(*Le tonnerre gronde.*)

Écoutez, leur voix parle, entendez le tonnerre :
Leur pouvoir se déclare.

PHILOCTÈTE.

Oui, leur juste colère
M'encourage à frapper mon indigne ennemi.

SCÈNE V.

PHILOCTÈTE, PYRRHUS, ULYSSE, HERCULE *dans un nuage lumineux*, SOLDATS.

HERCULE.

Arrête, et reconnois Hercule et ton ami.
Je descends pour toi seul de la voûte éternelle.
Je partage des dieux la grandeur immortelle.
Tu sais par quel chemin je m'y suis élevé :
Par les mêmes travaux tu dois être éprouvé.
Ton sort est de marcher dans les sentiers d'Alcide :
Suis ce jeune héros qui s'offre pour ton guide.
La Grèce sur tes pas conduira ses guerriers,
Et le sang de Pâris doit teindre tes lauriers.
Sa vie est dévouée aux flèches que tu portes.
Du coupable Ilion tu briseras les portes.
Pour Pyrrhus et pour toi les destins ont gardé
Ce triomphe éclatant, si long-temps retardé.
Allez chercher tous deux votre commune proie;
Présente au vieux Pœan les dépouilles de Troie;
Mais, lorsqu'en son palais tu rentreras vainqueur,
Rapportant dans OEta le prix de ta valeur,

Sur le tombeau d'Alcide offres-en les prémices;
A mes flèches, à moi tu dois ces sacrifices.
Va, de ta guérison Esculape est chargé.
Rends grâce aux immortels qui t'auront protégé.
Honore-les toujours : ta gloire est leur ouvrage;
D'un cœur religieux ils chérissent l'hommage:
Et la pure vertu, le plus beau don des cieux,
Ne meurt point avec l'homme, et se rejoint aux dieux.

(*Il remonte dans son nuage.*)

PHILOCTÈTE.

O voix auguste et chère, et long-temps attendue!
O voix avec transport de mon cœur entendue!
Je vous obéirai : tous mes ressentimens
Doivent être effacés dans de si doux momens.
Je me rends, c'en est fait : sous ces heureux auspices,
Partons, brave Pyrrhus, avec les vents propices.
Remplissons le destin qui nous est confié :
Je sers, en vous suivant, les dieux et l'amitié.

FIN DE PHILOCTÈTE.

CORIOLAN,

TRAGÉDIE,

PAR LA HARPE,

Représentée, pour la première fois, le 2 mars 1784.

PERSONNAGES.

C. MARCIUS, surnommé Coriolan.
VÉTURIE, mère de Coriolan.
T. VOLUMNIUS, sénateur, ami de Coriolan.
TULLUS, général des Volsques.
AUFIDE, } officiers Volsques.
PROCULE, }
FLAVIE, suivante de Véturie.
ALBIN, Romain, de la suite de Volumnius.
DEUX FEMMES ROMAINES.
SÉNATEURS ROMAINS, chefs volsques.

La scène est à Rome, dans la maison de Coriolan, pendant les deux premiers actes; et au camp des Volsques devant Rome, pendant les trois derniers.

CORIOLAN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CORIOLAN, VOLUMNIUS.

CORIOLAN.

Quoi! le sénat romain jusque-là me rabaisse!
Au tribunal du peuple il veut que je paroisse!
Un tribun factieux, un vil Sicinius,
De l'aveu du sénat, va juger Marcius!
J'avilirois ainsi mes droits et ma naissance!
Depuis quand les tribuns ont-ils tant de puissance?
Magistrats plébéiens, du peuple protecteurs,
Se sont-ils crus jamais juges des sénateurs?
Souffre-t-on qu'aujourd'hui l'orgueil qui les inspire,
Sur les patriciens étende leur empire?
Est-ce aux pères de Rome à trembler devant eux?
Nul de nous n'a fléchi sous un joug si honteux;
Et le sénat, flattant leur audace impunie,
M'a choisi le premier pour cette ignominie!

C'est ainsi que mon sort a pu l'intéresser !...
Et c'est Volumnius qui vient me l'annoncer !

VOLUMNIUS.

Je gémis comme vous de cet opprobre insigne;
Sénateur, j'en rougis; ami, je m'en indigne.
Je ressens notre injure, et surtout votre affront;
Mais à se soulever ce peuple toujours prompt,
Nous fait trembler pour Rome : il semble, à sa furie,
Qu'une seconde fois désertant la patrie,
Il soit tout prêt encore à partager l'Etat;
Ou que, poussant plus loin l'audace et l'attentat,
Dans les derniers excès précipitant sa rage,
Il veuille de nos murs faire un champ de carnage.
Depuis le jour fatal qu'un camp séditieux,
Au mépris du serment, des consuls et des dieux,
Sur le mont Aventin portant l'aigle transfuge,
Vouloit entre eux et nous le glaive seul pour juge,
Ce peuple n'a jamais montré tant de fureur :
Pour lui Coriolan est un objet d'horreur,
Et, s'il ne peut vous perdre, il ne se croit plus libre.

CORIOLAN.

Jour fatal en effet et la honte du Tibre!
J'ai trop prédit dès-lors un sinistre avenir,
Et que de nos bienfaits on sauroit nous punir.
J'ai prévu tous nos maux : que n'a-t-on pu m'en croire!
L'ordre patricien n'eût pas flétri sa gloire.
Il voit, il voit trop tard l'orgueilleux tribunat,
D'un pouvoir oppresseur effrayer le sénat.
Le peuple seul enfin de l'Etat est l'arbitre :
Ses flatteurs peuvent tout : point de rang, point de titre,

De services, d'exploits qu'il ne mette en oubli,
Si devant ses tribuns on ne rampe avili;
Et quiconque soutient la dignité romaine,
Quoi qu'il fasse pour Rome, est l'objet de leur haine.
Vous en voyez l'exemple, autour de nos remparts,
Le Volsque ose porter ses hardis étendards.
Le moment du péril est celui du courage :
Le mien du nom Romain vouloit venger l'outrage.
Je crus pouvoir briguer l'honneur du consulat;
J'en aimois le danger, j'en oubliois l'éclat;
Je n'y vis qu'un chemin pour chercher la victoire,
Et mon ambition fut l'amour de la gloire.
Peut-être quelques droits autorisoient mes vœux,
J'ai, dès mes premiers ans, rendu mon nom fameux.
Des remparts d'Antium aux murs de Coriole,
On craignoit mes destins et ceux du Capitole,
Et de Coriolan le glorieux surnom
A rehaussé le lustre acquis à ma maison.
Ce Tullus, des Romains adversaire implacable,
De mes heureux exploits rival infatigable,
Trois fois en frémissant a succombé sous moi.
Marcius est du Volsque et l'horreur et l'effroi.
Eh bien! qu'ai-je obtenu? Le refus et l'offense.
Des comices vendus l'aveugle préférence
Sur mes obscurs rivaux a fait tomber leur choix.
Telle est la multitude; et sans frein et sans lois,
Injuste sans pudeur, et sans remords ingrate,
Elle hait qui la sert, et chérit qui la flatte,
Et craignant son vengeur, aime mieux aujourd'hui
Fuir sous d'indignes chefs, que de vaincre avec lui.

VOLUMNIUS.

La suite en est cruelle, et Rome est trop punie.
Ses timides consuls, dégradant son génie,
Sont, dans un camp honteux, sous nos murs renfermés.

CORIOLAN.

Et voilà ces Romains à vaincre accoutumés !
Ainsi les factions dont Rome est déchirée,
Arrêtent dans son vol l'aigle déshonorée!
Ah ! lorsqu'ils ont suivi Marcius au combat,
Qu'ils menaçoient le Volsque, et non pas le sénat;
Quand partout le premier aux assauts, aux batailles,
Dépouillant l'ennemi forcé dans ses murailles,
J'abandonnois en proie à mes braves Romains
Tout ce que la victoire avoit mis dans mes mains;
Quand faisant tout pour eux, et pour la république,
Je ne me réservois que la palme civique;
Alors tous nos soldats, riches de mes lauriers,
Heureux et triomphans revoyoient leurs foyers.
Les ingrats!... et c'est moi que leur fureur opprime,
Qu'ils ont juré de perdre!... Et quel est donc mon crime?
Qu'ai-je donc fait enfin? pour quel forfait si grand
Me donnent-ils les noms d'ennemi, de tyran?
Dans Rome divisée une guerre intestine
(Digne fruit de leur rage) a produit la famine.
Tandis que le sénat, par un soin paternel,
Occupé d'écarter un fléau si cruel,
Promet à leurs besoins les moissons de Sicile,
Ces insensés, jouet d'un mensonge imbécille,
Sur la foi des tribuns, osent nous accuser
D'affamer les Romains pour les tyranniser.

Je

Je l'avoue, irrité d'une atroce imposture,
Je leur ai reproché leurs terres sans culture,
Leurs champs abandonnés, leurs travaux suspendus,
Pour venir, des tribuns esclaves assidus,
De la sédition trop fidèles ministres,
Applaudir à grands cris leurs harangues sinistres,
Et que de la discorde auteurs accoutumés,
Ils recueilloient les maux qu'eux seuls avoient semés.
Voilà mes attentats, et Rome est offensée
Que l'on ose au sénat expliquer sa pensée!
Je suis un monstre affreux qu'elle doit détester,
Que du roc Tapéien il faut précipiter!
A prononcer ma mort Sicinius l'excite!
D'un magistrat du peuple un impur satellite
A sur un sénateur osé porter la main!
Un tribun ose plus que n'eût osé Tarquin!
Ah! cette injure amère, à regret dévorée,
Ne sortira jamais de mon ame ulcérée.
Et le sénat, grands dieux! a donc pu le souffrir?

VOLUMNIUS.

Vous avez vu du moins, prompts à vous secourir,
Tous nos patriciens, nos dignes consulaires,
Arrêter le torrent des fureurs populaires,
A cette foule aveugle, à sa férocité
Opposer du sénat toute la majesté.
Le peuple en a rougi; mais c'est ce même zèle
Qui rend encor pour vous sa haine plus cruelle.
Plus vous nous êtes cher, plus il veut nous ôter
Ce grand appui qu'en vous on lui fait redouter.
Votre cause est la nôtre.

CORIOLAN.

Et ce sénat qui m'aime,
A mes persécuteurs m'abandonne lui-même !
Il me livre aux tribuns que j'ai bravés pour lui.

VOLUMNIUS.

Il veut sauver l'Etat : il pense qu'aujourd'hui
Vous pouvez faire à Rome un noble sacrifice.
Peut-être, satisfait que ce grand cœur fléchisse,
Le peuple, s'il vous voit soumis à son pouvoir,
Peut en votre faveur se laisser émouvoir,
C'est l'espoir du sénat, c'est le mien : je me flatte
Que Rome jusqu'au bout ne sera pas ingrate.
Peut-être à votre aspect, de remords combattu,
Ce peuple rougira de punir la vertu.

CORIOLAN.

J'ai cru que le sénat prendroit mieux ma défense;
Sa prudence timide et l'égare et m'offense.
Nos droits, nos intérêts, nos périls sont communs;
Et quand il cède ainsi leur victime aux tribuns,
Lui-même de son rang il trahit la noblesse,
Et joint l'ingratitude ensemble et la foiblesse.
Jamais Coriolan ne peut être assez bas
Pour accorder au peuple un pouvoir qu'il n'a pas.
Qu'à son gré, s'il le faut, une foule inhumaine
Dans mon sang répandu vienne éteindre sa haine.
Je l'attends : je mourrai, mais sans m'être abaissé.

VOLUMNIUS.

C'est donc là votre arrêt ?

CORIOLAN.

L'honneur l'a prononcé.

VOLUMNIUS.

Non, vous écouterez l'amitié, la patrie.
Vous ne permettrez pas... J'aperçois Véturie,
Une mère sur vous aura plus de pouvoir.

SCÈNE II.

CORIOLAN, VÉTURIE, VOLUMNIUS.

VOLUMNIUS, *à Véturie.*

Vous savez nos dangers, nos malheurs, notre espoir.
La voix de son ami n'a pu rien sur son ame.
Ah! joignez-y la vôtre; et moi, je vais, Madame,
Attendant qu'au sénat il veuille déférer,
Préparer les secours qu'il en doit espérer.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

CORIOLAN, VÉTURIE.

CORIOLAN.

Croit-il que de son sang démentant la noblesse,
Véturie à son fils ordonne une bassesse?
Il vous connoît bien mal, s'il ose s'en flatter.

VÉTURIE.

Oui, votre honneur m'est cher, vous n'en pouvez douter.
Véturie à vos jours préfère votre gloire.
Mon fils, après ces mots, daignerez-vous m'en croire?

CORIOLAN.

Ah! ce cœur est à vous, vous l'avez su former.
Chaque jour, chaque instant m'apprend à vous aimer.

De tous vos droits sur moi vous devez être sûre,
Et la reconnoissance ajoute à la nature.
Vous le savez : depuis qu'enlevés au berceau,
Mes deux fils ont suivi mon épouse au tombeau,
Ma tendresse sur vous s'attacha toute entière,
Et le ciel à mon cœur n'a laissé qu'une mère.
Ce n'est qu'en votre sein que je puis m'épancher.
Cet ami dont les soins ont droit de me toucher,
Ne sait point tous les maux dont je ressens l'atteinte
Il a vu mon courroux ; vous, recevez ma plainte.
Entendez mes douleurs, et voyez tous les coups
Dont je ne rougis pas de gémir devant vous.
Les ai-je mérités ? ai-je dû les attendre ?
J'ai servi les Romains dès l'âge le plus tendre.
Fier d'être né dans Rome, et de vivre pour eux,
En leur donnant mon sang, je me croyois heureux.
Ces destins immortels, promis au Capitole,
De la grandeur romaine avoient fait mon idole.
Je brûlois de hâter les promesses des cieux,
Et chaque citoyen me sembloit précieux.
Combien ont dû la vie à cet ardent courage !
Combien sauvés par moi dans l'horreur du carnage
Tout le prix de ma gloire en leurs mains fut laissé,
Et quand ils étoient grands, j'étois récompensé.
A cette erreur si chère il faut que je renonce !
Je suis leur ennemi : leur fureur me l'annonce ;
Et le peuple romain, à me perdre occupé,
M'arrache un sentiment qui m'a long-temps trom
On oppose au destin un courage invincible ;
C'est la main des ingrats qui blesse un cœur sensib
Et des maux qu'ils m'ont faits c'est le plus doulour

De perdre tout l'amour que j'ai senti pour eux.

VÉTURIE.

Haïr votre pays ! Eh quoi ! ce titre auguste...

CORIOLAN.

Il mérite ma haine, alors qu'il est injuste.

VÉTURIE.

Si je l'étois, mon fils, pourriez-vous me haïr ?

CORIOLAN.

O ciel ! que dites-vous ? moi, je pourrois trahir
Ces sentimens si doux et cette amour si chère ?...

VÉTURIE.

Ainsi Rome aujourd'hui n'est donc plus votre mère ?

CORIOLAN.

Me traite-t-elle en fils, lorsqu'un Sicinius,
Au mépris de mon rang...

VÉTURIE.

Ecoutez, Marcius.
Mes leçons ont instruit votre jeune courage,
Et j'ai souvent joui de mon heureux ouvrage.
Vos exploits, vos vertus, tous ces présens du ciel,
Ont répandu la joie en ce cœur maternel.
Vous êtes généreux : la gloire vous enflamme ;
Mais la fierté souvent égare une grande ame.
Soutien de l'héroïsme, elle en devient l'écueil.
Du sang patricien je connois tout l'orgueil,
Leur joug impérieux, leurs superbes maximes.
Le peuple, comme vous, a ses droits légitimes.
Sans doute, je suis loin d'en approuver l'abus,
Ni les emportemens de ses chefs corrompus.
Je les ai déplorés, mais, s'il ne faut rien taire,
Le sénat n'a-t-il point de reproche à se faire ?

Ses hauteurs, ses dédains n'ont-ils pas trop aigri
Un peuple libre et fier, dans la guerre nourri ?
Les riches, abusant d'une loi trop sévère,
N'ont-ils pas quelquefois accablé sa misère ?

CORIOLAN.

Je n'ai pas à rougir de tant de dureté.
L'indigent débiteur éprouva ma bonté.
J'ai du pauvre cent fois relevé la foiblesse.

VÉTURIE.

Oui ; mais trop prévenu des droits de la noblesse,
Vous suivez d'Appius les principes altiers,
Et vous dédaignez trop un peuple de guerriers,
Qu'enorgueillit encor sa liberté récente.
Ici, depuis vingt ans, en sa forme naissante,
A peine s'affermit l'Etat républicain,
Et votre enfance a vu le règne de Tarquin.
De ce bonheur nouveau l'ivresse est orageuse.
La liberté, mon fils, est farouche, ombrageuse;
Craint jusqu'à la grandeur qui peut la menacer:
Devant des citoyens elle doit s'abaisser,
De leur égalité respecter l'équilibre :
Vous payez de ce prix la gloire d'être libre,
Et ce grand intérêt exige qu'un héros
Contre son ascendant rassure ses égaux ;
Que la vertu dans lui se montre populaire :
C'est peu de les servir, il faut encor leur plaire.

CORIOLAN.

Non : s'il faut les flatter, je ne leur plairai pas.
Citoyens dans nos murs, hors de Rome soldats,
Que de l'Etat en nous ils respectent les pères,
Et Rome jouira de ses destins prospères.

S'ils veulent tout régir, ils vont tout entraîner.
Et le peuple est-il fait pour savoir gouverner?
N'est-il pas au pouvoir du fourbe qui l'obsède?
Tout est perdu pour nous, si le sénat lui cède.

VÉTURIE.

Il cède avec sagesse; et peut-on l'en blâmer?
Vous irritez ce peuple: il faut le désarmer.

CORIOLAN.

Quoi donc! à ces arrêts ma dignité soumise....

VÉTURIE.

Un décret du sénat à juger l'autorise.

CORIOLAN.

Et sur quoi me juger? Suis-je donc criminel?

VÉTURIE.

Non, vous ne l'êtes pas: j'en rends grâces au ciel.
Si vous l'étiez, mon fils, me verriez-vous tranquille?
Je dirois: Marcius, va chercher quelque asile
Où tu sois inconnu: n'attends pas que la loi,
En flétrissant ton nom, me frappe ainsi que toi.
Vous êtes innocent: je suis en assurance.
Descendez, pour le peuple, à quelque déférence.
Ne vous exposez pas au plus affreux des maux.
Faut-il que de l'État les deux ordres rivaux,
Pour vous seul, ô mon fils, embrasent cette ville?
Serez-vous le flambeau de la guerre civile?
N'est-ce donc pas assez de craindre l'étranger?
Le Volsque est sous nos murs, et loin de nous venger,
Nos consuls devant lui cachent l'aigle indignée.
Ah! que Rome en péril soit par vous épargnée!
Voulez-vous jusqu'au bout braver avec éclat
L'autorité du peuple et celle du sénat?

CORIOLAN.

Je me rends seulement à celle de ma mère.
Je me soumets pour vous à cette honte amère.
Un fils à tous vos vœux instruit à consentir,
Ne commencera pas à vous désobéir.
Sans doute de mon sort le peuple n'est pas maître;
N'importe: devant lui je suis prêt à paroître.
Coriolan, grands dieux! devant Sicinius!...
Allons, vous le voulez, je n'y résiste plus.
Mais, dans l'abaissement où je puis me contraindre,
Je ne saurois du moins les prier ni les craindre,
Ni prendre devant eux ces soins humilians,
D'obscurcir mes habits du deuil des supplians.
Ils verront si je puis trembler en leur présence.

VÉTURIE.

La fermeté modeste honore l'innocence.
Ne les implorez point et ne les bravez pas.
Mais quel concours nombreux?...

SCÈNE IV.

CORIOLAN, VÉTURIE, VOLUMNIUS, SÉNATEURS.

VOLUMNIUS.

Marcius, sur mes pas,
Le sénat rassemblé, résolu de vous suivre,
Partage les périls où la haine vous livre.
Venez donc aux regards de ce peuple étonné,
De tous ces grands appuis paroître environné.

À vous, à Véturie, il doit ce privilége.
Quel accusé jamais eut un plus beau cortége?

CORIOLAN.

Coriolan, sensible à ce généreux soin,
Si vous l'en aviez cru, n'en auroit pas besoin.
Grâce à vous, Marcius et le sénat lui-même
Attendront des tribuns la sentence suprême.
Quel triomphe pour eux! quel opprobre pour nous!
Et cet exemple, un jour, peut retomber sur vous.
Du moins en sénateur je saurai me défendre.
Avant de me juger, les Romains vont m'entendre,
Et voir Coriolan braver le tribunat,
Du front dont ils m'ont vu les mener au combat.
Marchons. (*Ils sortent.*)

VÉTURIE.

Puisse ce jour ne pas apprendre à Rome
Tout ce que peut coûter la perte d'un grand homme!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

VÉTURIE.

Ah! que de ces momens l'importune longueur
Redouble les chagrins qui déchirent mon cœur!
Romaine, je m'armois d'un courage sévère :
Hélas! à mes terreurs je sens que je suis mère.
Quel état! quel tourment de trembler pour un fils!
Et quel fils! un guerrier, l'honneur de son pays.
Aux ennemis terrible, aux Romains si fidèle,
Marcius!... De nos mœurs austérité cruelle!
Si dans un tel danger je pouvois aujourd'hui
A ses accusateurs me montrer avec lui,
Etonner l'injustice, intimider l'envie,
Faire parler sa gloire, en racontant sa vie!...
D'une oreille jalouse on entend un héros,
Que l'on force au récit de ses propres travaux.
Le cri de la nature et celui de la gloire,
Plus puissans dans ma bouche, obtiendroient la victoire
Mais que servent pour lui ces transports superflus!
Déjà peut-être... On vient.

SCÈNE II.

VÉTURIE, VOLUMNIUS.

VÉTURIE.

Eh bien! Volumnius?

VOLUMNIUS.

Rappelez votre force et soyez Véturie.

VÉTURIE.

Je le suis... achevez.

VOLUMNIUS.

C'en est fait: la patrie
Perd ce grand citoyen si mal récompensé,
Madame, et son exil est enfin prononcé.

VÉTURIE.

Quelle honte pour nous! quel coup pour une mère!
Quoi! de ses ennemis l'imposture grossière
A prévalu dans Rome? et l'arrêt qu'elle rend...

VOLUMNIUS.

Coriolan jamais ne s'est montré plus grand.
Un spectacle si rare, une cause si chère
Avoient dans le Forum assemblé Rome entière.
A peine il a paru, du sénat entouré,
Tranquille, et présentant sur un front assuré
Ce calme noble et fier qui sied à l'innocence,
Le silence a régné dans cette foule immense.
Tous les yeux l'observoient, attachés et surpris;
L'attente suspendoit les voix et les esprits.
Sicinius se lève, et sa rage impunie,
Organe du mensonge et de la calomnie,

Reproche à Marcius le projet odieux
D'opprimer les Romains et de régner sur eux,
Sa haine pour le peuple, et l'amitié fidèle
Du sénat toujours prêt à prendre sa querelle,
Et ses clients nombreux, assidus sur ses pas,
Et jusqu'à ses bienfaits prodigués aux soldats.
Marcius, pour réponse, attestant ses services,
De son sein découvert montre les cicatrices,
Ces couronnes, le prix de cent périls bravés,
De tant de citoyens dans les combats sauvés;
Lui-même par leur nom les cite, les appelle.
Un cri s'élève alors : tous, pleins du même zèle,
Tous, d'un même transport, réunissant leur voix :
« Le voilà, crioient-ils, nous l'avons vu cent fois
» Qui prodiguoit pour nous sa vie et sa vaillance,
» Et vous lui reprochez notre reconnoissance!
» Tout est à lui, nos jours, nos familles, nos biens,
» Et nous vous les offrons, s'il faut sauver les siens. »
Ils pleuroient à ces mots, et leurs plaintes touchantes,
Leurs bras qu'ils étendoient, et leurs mains suppliantes,
Tout sembloit émouvoir le peuple combattu.
J'ai cru voir un moment triompher la vertu :
Et si de votre fils l'ame eût été moins fière,
S'il avoit pu du moins descendre à la prière,
Sur tous ses ennemis il l'auroit emporté.
Je ne puis cependant blâmer sa fermeté :
Rarement à prier un grand cœur se résigne;
Le coupable supplie, et l'innocent s'indigne.
Le vulgaire séduit, de ses tribuns fauteur,
Orgueilleux de se voir juge d'un sénateur,
A voulu signaler ses tristes avantages :

La fôiblesse et la haine ont dicté les suffrages.
Marcius immobile, écoutant son arrêt,
Paroissoit insensible à son propre intérêt.
Sans proférer un mot, il quitte l'assemblée;
Et lorsqu'autour de lui l'amitié désolée
Gémit du coup affreux sur nous appesanti,
On diroit que lui seul ne l'a pas ressenti.

VÉTURIE.

Je n'en ressens que trop l'atteinte douloureuse....
Et quelle mère, hélas! se croyoit plus heureuse?
Par tout ce que mon cœur en avoit attendu,
Concevez, s'il se peut, tout ce que j'ai perdu.
Tant d'amour, de respect, un dévouement si tendre,
Cet éclat que sur moi lui seul pouvoit répandre,
Et ce plaisir si pur, pour moi d'un si grand prix,
D'enorgueillir mon cœur de la gloire d'un fils;
Tout ce que sa tendresse avoit pour moi de charmes,
Tout est évanoui!... Pardonnez à mes larmes.
Je ne les cache point dans un si grand malheur;
Des yeux de l'amitié vous voyez ma douleur.
De ce cœur maternel vous sentez la blessure;
Et qui peut condamner les pleurs de la nature?

VOLUMNIUS.

Ah! Madame, avec vous Rome devroit pleurer.
Jusqu'où sa haine aveugle a donc pu l'égarer?
Quand le Volsque du Tibre a couvert le rivage,
Oubliant son danger pour écouter sa rage,
Rome perd son soutien: elle-même aujourd'hui
Se prive du héros qui faisoit son appui.

VÉTURIE.

O mon cher Marcius! ô mon fils! ô grand homme!
Qu'avec tant de plaisir j'avois formé pour Rome,
Je ne le verrai plus m'apporter ses lauriers,
Ses couronnes orner nos temples, nos foyers,
Et dans ces jours si beaux, si chers à la patrie,
Les mères envier le sort de Véturie!...
Marcius vit encor, et je n'ai plus de fils!

VOLUMNIUS.

Il vient.

SCÈNE III.

VÉTURIE, VOLUMNIUS, CORIOLAN.

VÉTURIE.

Coriolan! tes cruels ennemis
De nos malheurs communs ont consommé l'ouvrage.
C'en est fait, l'innocence est proscrite, et leur rage
Déchire, en te frappant, ce cœur trop malheureux.
Lorsque ta mère, hélas! t'envoyoit devant eux,
Elle n'a pu penser qu'avec tant d'injustice,
Jamais....

CORIOLAN.

Sicinius demandoit mon supplice!
S'il eût fallu l'en croire, on m'auroit condamné
A ce trépas infâme aux traîtres destiné.
L'indulgence de Rome adoucit ma sentence...
Je suis banni.

VÉTURIE.

Qui? toi! leur appui, leur défense!...

VOLUMNIUS.

Toi que tant de travaux qu'on t'a vu soutenir!...

CORIOLAN.

Oui, c'est-là mon seul crime... Ils ont dû m'en punir.

VÉTURIE.

De mes soins, de ton sang, voilà donc le salaire!

CORIOLAN.

Du moins jusques au bout j'aurai pu vous complaire.
Vous avez exigé qu'à ce peuple soumis,
Coriolan parût devant ses ennemis;
Et je vous ai donné, lui rendant cet hommage,
De mon obéissance un dernier témoignage.

VÉTURIE.

Ah! c'est un souvenir qui sert à m'accabler,
Qui...

CORIOLAN.

Ce n'est pas à moi d'oser vous consoler.
Il ne me siéroit pas d'apprendre à Véturie,
A cette ame intrépide et de vertus nourrie,
Comme on cède au destin, sans mériter ses coups;
C'est une des leçons que je reçus de vous.
D'une romaine ici la force doit paroître.

VÉTURIE.

Ah! je ne suis que mère...

CORIOLAN.

Il n'est plus temps de l'être.
Vous n'avez plus de fils.

VÉTURIE.

Moi?

CORIOLAN.

Rome l'a voulu.
Rome n'a-t-elle pas un pouvoir absolu ?

VÉTURIE.

Et peut-elle effacer ce sacré caractère ?
Mon fils !...

CORIOLAN.

C'est d'un romain que vous étiez la mère...
Je ne suis plus romain.

VÉTURIE.

Qui ! toi, Marcius ?

CORIOLAN.

Non.
Ce jour d'un citoyen m'ôte les droits, le nom,
Tout... je suis un banni.

VOLUMNIUS.

Ce peuple, en sa furie,
Ignore quelle atteinte il porte à la patrie.
Entouré d'ennemis qui viennent l'assiéger...

CORIOLAN.

N'a-t-il pas ses tribuns tout prêts à le venger ?
Avec Sicinius est-il rien qu'il redoute ?

VOLUMNIUS.

Le temps doit l'éclairer : un jour viendra, sans doute,
Que ses justes remords...

CORIOLAN.

Qu'il s'épargne ce soin :
Je ne les attends pas, et n'en ai pas besoin.

VÉTURIE.

Quels sont les lieux, hélas! où ton malheur t'exile?

CORIOLAN.

Eh! qu'importe aux Romains quel sera mon asile?
Ne sont-ils pas contens si je sors de leurs murs?

VÉTURIE.

Tout asile est égal à des destins obscurs:
Mais toi, si renommé par l'éclat de tes armes,
Ce grand nom qui te suit ajoute à mes alarmes.
Parle : as-tu fait le choix d'un refuge assuré?...
Tu ne me réponds rien?...

CORIOLAN.

Peut-être je pourrai
Trouver quelque demeure ouverte à l'infortune,
Où la vertu du moins ne soit pas importune:
Je m'en remets aux dieux qui conduiront mes pas.
Vous, si vous m'en croyez, ne vous informez pas
Du sort d'un exilé, qui n'a plus de patrie...
Je recommande au ciel les jours de Véturie,
Mon ami... vous, ma mère... oubliez-moi tous deux,
Et de Coriolan recevez les adieux.

VÉTURIE.

Quoi! malgré la rigueur de cet arrêt funeste,
Ne peux-tu?...

CORIOLAN.

De ce jour on m'a donné le reste...
Qu'importe un vain délai pour le sort qui m'attend?
Je dois sortir de Rome, et j'en sors à l'instant.

VÉTURIE.

Sans suite, sans secours, sans ressource certaine!...

CORIOLAN.

Non, je ne veux de Rome emporter que sa haine:
Sa haine me suffit.

VÉTURIE.

Qu'au moins jusqu'aux remparts
J'accompagne tes pas; que mes derniers regards...

CORIOLAN.

Ah! demeurez : songez qu'une foule égarée,
D'un triomphe odieux est encore enivrée.
Pensez-vous qu'aujourd'hui leur insolent orgueil
Epargne Véturie, et respecte son deuil?
Voulez-vous, dans l'ivresse où ce peuple est en proie,
Exposer vos douleurs en spectacle à sa joie?
C'est trop... Adieu, ma mère... Adieu, Volumnius.
Adieu, Rome... je pars.

SCÈNE IV.

VÉTURIE, VOLUMNIUS.

VÉTURIE.

Il ne m'écoute plus.
Il nous échappe... Il laisse en cette ame tremblante,
Du plus sinistre adieu l'horreur et l'épouvante.
Venez, Volumnius, venez, suivez mes pas.
Jusqu'au dernier moment ne l'abandonnons pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le camp des Volsques. La tente de Tullus, ouverte sur un des côtés, occupe une partie de la scène. Au fond du théâtre s'élève, sur un autel, la statue d'une des divinités du peuple volsque. On découvre dans l'éloignement les murs de Rome.

SCÈNE I.

CORIOLAN, *sous un habit plébéien, debout près de l'autel;* AUFIDE, PROCULE, *hors de la tente, et sur le devant de la scène.*

PROCULE.

Quel est cet étranger? que cherche-t-il, Aufide?
Quel est dans notre camp le dessein qui le guide?
Il est sombre, immobile; il se tait: son aspect,
Sous un vêtement simple, imprime le respect.
Son maintien m'a frappé. Que veut-il?

AUFIDE.

Je l'ignore.
On l'amène à l'instant: il n'a point dit encore
Son nom, ni son pays: avec sécurité,
Aux limites du camp il s'étoit présenté.
Il demandoit Tullus: ce n'est qu'en sa présence,
Devant lui seul, dit-il, qu'il rompra le silence.

Je l'ai fait introduire, en l'observant toujours.
Il a quelque raison de craindre pour ses jours.
Dès qu'il a vu le dieu qui reçoit notre hommage,
Il s'est venu placer auprès de son image,
Comme s'il eût voulu qu'un abri respecté
Rendît plus saints les droits de l'hospitalité.
Sans doute son destin ne peut être vulgaire,
Et même dans ce temps de péril et de guerre,
Il peut... Voici Tullus : tout va se dévoiler.

SCÈNE II.

CORIOLAN, TULLUS, AUFIDE, PROCULE.

TULLUS.

C'est là cet inconnu qui prétend me parler?...
Quel es-tu? Près de moi qui t'oblige à te rendre?

CORIOLAN.

Ce n'est qu'au seul Tullus que je pourrai l'apprendre.

TULLUS, *à Procule et à Aufide.*

Laissez-nous.

(*Ils sortent.*)

CORIOLAN.

Un seul mot te fera concevoir
Quel destin aujourd'hui je mets en ton pouvoir.
Je suis Coriolan.

TULLUS.

Coriolan?

CORIOLAN.

Lui-même.
Seul bien que m'ait laissé mon infortune extrême,

Ce nom, le plus beau don que m'avoit fait le sort,
Ce nom seul, je le sais, est l'arrêt de ma mort;
Mais serois-je en ces lieux, si j'avois pu la craindre?
A supporter le jour si j'ai pu me contraindre,
C'est dans le seul espoir de venger mes douleurs,
Et de faire aux Romains expier mes malheurs.
Les Romains m'ont banni : le sénat, en silence,
A laissé des tribuns triompher l'insolence.
Je suis persécuté par de vils ennemis;
Je suis abandonné par de lâches amis.
Je t'offre contre Rome et ma main et ma haine.
A ton pays, à toi, ma vengeance m'enchaîne.
Si tu le veux, ce bras aux Volsques si fatal,
Leur fera plus de bien qu'il ne leur fit de mal.
Si tu crois Marcius aux Volsques inutile,
Ne considère point les dieux ni cet asile :
Frappe : j'ai trop vécu.

TULLUS.

Dans ce grand changement,
A peine revenu d'un long étonnement,
Je me rends, avant tout, à l'honneur qui m'engage,
Et de ta sûreté te présente le gage.
Touche dans cette main, approche, et ne crains plus;
Tes jours sont désormais confiés à Tullus.
Je suis fier d'un dépôt si grand, si respectable.
O brave Marcius! du malheur qui t'accable,
Que ton cœur près de moi ne soit plus occupé;
Tu m'as cru généreux, tu ne t'es pas trompé.
Conçois quelle surprise en mon ame a dû naître,
Juge sous cet habit si j'ai pu reconnoître

Un guerrier que souvent, au mépris du danger,
Dans l'horreur des combats j'osois envisager.
Je te rappelle ici ma défaite et ta gloire :
Coriolan sur moi remporta la victoire.
Lui-même il m'en console et me venge aujourd'hui,
Et, s'il fut mon vainqueur, je deviens son appui.
C'est le jour de Tullus : c'est le seul avantage
Que le sort me gardoit sur un si grand courage,
Le seul que désormais on ne peut me ravir ;
Je n'avois pu te vaincre, et pourrai te servir.
Mais comment des Romains l'injuste violence
A-t-elle à cet exil condamné ta vaillance ?
Quel dieu, propice au Volsque, a pu les aveugler?

CORIOLAN.

Laissons-là mes affronts : je souffre d'en parler.
Puis-je, dans les transports où la fureur m'entraîne,
Perdre en de vains récits un temps cher à ma haine,
Gémir encor des maux qu'il me faut supporter ?
Non, il faut les venger et non les raconter.
Qu'il te suffise enfin que ce peuple, en sa rage,
A payé Marcius par l'exil et l'outrage,
Que les Romains m'ont tous proscrit, déshonoré,
Que mon cœur est contre eux sans retour ulcéré,
Que leur perte est le vœu conçu dans ma colère,
Que l'ennemi de Rome est mon ami, mon frère.
Oui, c'est ce titre seul, je ne le cèle pas,
Qui d'abord dans ce camp guida vers toi mes pas.
Des peuples à qui Rome a paru redoutable,
Le Volsque est le plus fier et le plus implacable.
Dans ses ressentimens plus qu'eux tous affermi,
Tullus est des Romains le plus grand ennemi.

J'ai préféré Tullus, et s'il étoit un homme,
Qu'un plus ardent courroux animât contre Rome,
Plus fait pour la combatre et pour la renverser,
C'est à lui que ma haine eût voulu s'adresser.

TULLUS.

Ah! puisque s'emportant à cet excès d'outrage,
Rome a contre elle-même armé ce grand courage,
Les dieux, qui trop long-temps ont servi son orgueil,
De son ambition marquent enfin l'écueil.
Qu'elle tremble: le sort ne nous est plus contraire.
Marcius est pour nous: je sais ce qu'il peut faire.
Le Volsque, en ses desseins par toi seul confondu,
Retrouve dans toi seul plus qu'il n'avoit perdu.
A mes concitoyens j'en vais porter la joie.
Qu'ils sachent quel secours le destin leur envoie.
Quoique leur général, et nommé par leur choix,
Du conseil assemblé je dois prendre les voix:
Je dois en leur pouvoir moi-même te remettre;
Mais compte sur l'appui que j'ose t'en promettre.
Je vais à tous nos chefs, appelés en ces lieux,
Montrer Coriolan comme un présent des cieux;
Et tu les verras tous, d'un transport unanime,
Faire éclater pour toi le zèle qui m'anime.
Demeure, et de mes soins attends l'heureux effet.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

CORIOLAN.

Respire, Marcius: que ton cœur satisfait

S'ouvre au prochain espoir d'une juste vengeance.
Mes oppresseurs, si fiers de punir l'innocence,
Pensent de mes affronts triompher à loisir;
Ils n'auront pas longs-temps à goûter ce plaisir.
A leur ivresse aveugle ils sont encore en proie;
Mais le deuil va bientôt se mêler à leur joie.
Ce jour que signaloit leur triomphe inhumain,
Va voir Coriolan la foudre dans la main:
Quelques instans encore, elle part, elle éclate,
Et je vais de son crime accabler Rome ingrate.
Ils l'ont voulu... mon cœur ne hait pas à demi.
Autant qu'ils le vouloient, je suis leur ennemi.
Je le suis... Ils verront ce que peut mon courage,
S'il sait et ressentir et repousser l'outrage;
Et quoi qu'il leur en coûte, ils l'auront mérité.

SCÈNE IV.

CORIOLAN, TULLUS, CHEFS VOLSQUES.

TULLUS.

Oui, Volsques, le voilà ce romain si vanté,
Dont vous avez long-temps redouté le génie:
De ses concitoyens il fuit la tyrannie.
Banni de sa patrie, il la retrouve en nous.
Vous lui tendez les bras, et le sien est à vous;
De tous vos sentimens près de lui l'interprète,
J'en étois le garant, et ma voix lui répète,
Au nom de cet Etat, qu'il rendra triomphant,
Qu'Antium aujourd'hui l'adopte pour enfant.
Que puisse, Marcius, ta nouvelle patrie,
Par ton bras illustrée, et de ton cœur chérie,
Réparer

Réparer tous les maux que t'ont faits les Romains,
Et payer les secours qu'elle attend de tes mains!

CORIOLAN.

Guerriers, qu'un tel accueil me ranime et m'enflamme!
En venant parmi vous, je portois dans mon ame
Le poids de mes affronts, l'injure et le malheur;
Il tombe le fardeau qui pesoit sur mon cœur.
Ce cœur plein d'un courroux que votre aspect rallume,
Tout prêt à l'assouvir, n'en sent plus l'amertume.
Vous vengerez mes maux, vous armerez ces mains,
Et je suis entouré d'ennemis des Romains.
Vous savez si pour eux j'ai prodigué ma vie,
Et vous n'exigez pas que je m'en justifie.
Marcius, dont les jours sont en votre pouvoir,
Ne s'excusera point d'avoir fait son devoir.
Je servois le pays qui m'a donné naissance,
Et je vous appartiens par la reconnoissance.
Aujourd'hui de son sein Rome m'a rejeté;
Je ne lui dois plus rien : vous m'avez adopté;
Je vous dois tout : autant j'ai signalé de zèle,
Quand l'honneur m'ordonnoit de combattre pour elle,
Autant vous me verrez de courage et d'ardeur,
Pour payer des bienfaits dont je sens la grandeur.
Je jure par vos dieux, je jure par ma haine,
D'être à jamais fidèle au nœud qui nous enchaîne,
De combattre avec vous ce peuple impérieux,
Toujours de ses voisins tyran injurieux,
De ses citoyens même oppresseur arbitraire.
A nos efforts unis qui pourroit le soustraire?
La discorde en son sein, l'ennemi sous ses murs,
Des généraux sans gloire, et dont les noms obscurs,

D'un consulat romain souillent la renommée,
Oisifs, et dans un camp renfermant leur armée.
Marchons, braves amis, et nous sommes vainqueu
Je ne demande point un rang ni des honneurs;
Combattre est mon seul vœu, me venger est ma gloi
Et tout soldat est grand dans un jour de victoire.

TULLUS.

Quoi! Marcius voudroit...

CORIOLAN.

Les armes d'un soldat,
Un glaive en cette main, le signal du combat;
C'est tout ce que je veux.

TULLUS.

On te doit davantage.
J'ennoblis le pouvoir qu'avec toi je partage.
Crois-tu n'être pour nous rien qu'un guerrier de p
Désormais dans ce camp sois l'égal de Tullus.
Aujourd'hui que ta cause à la nôtre est unie,
Autant que ta valeur tu nous dois ton génie.
Et ne crains point de moi des sentimens jaloux:
L'intérêt le plus grand, le plus sacré pour nous,
C'est celui d'abaisser Rome qui nous déteste:
Voyons qui de nous deux lui sera plus funeste.
C'est tout ce que Tullus prétend te disputer.
Plût au ciel que déjà...

CORIOLAN.

Qui peut nous arrêter?

TULLUS.

L'ennemi dans son camp se borne à se défendre:
Il craint de nous combattre.

CORIOLAN.

Et pourquoi donc l'attendre?
Vous voyez sa frayeur : sachez en profiter.
Sur les remparts d'un camp n'oseriez-vous monter?
Est-il à la valeur un mur inaccessible ?
A l'honneur qu'on lui fait Coriolan sensible,
A la victoire, amis, brûle de vous guider.
Quand l'ennemi nous craint, il faut tout hasarder.
Le Romain dans ses chefs a peu de confiance;
Il se croira vaincu, s'il voit votre assurance.
Saisissez ce moment.

TULLUS.

Eh bien ! je t'en croirai;
J'embrasse cet avis, par les dieux inspiré.
Commande la moitié de nos braves cohortes,
Et du camp des Romains allons briser les portes.
De ta bouillante ardeur je me sens animer.

CORIOLAN.

Venez : puisse la main que vous allez armer,
Versant des flots de sang, de ce sang que j'abhorre,
Eteindre dans mon cœur la soif qui le dévore!
Les dieux, les justes dieux vont conduire mon bras,
C'est leur voix qui m'anime à frapper des ingrats.
Que ces fiers ennemis, dont la chute s'apprête,
Sentent que Marcius combat à votre tête,
Et que sur leur ruine élevant mes destins,
Le jour de mon exil soit fatal aux Romains.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

TULLUS, AUFIDE.

TULLUS.

Non, ce n'est point, ami, sa gloire qui m'outrage.
Qu'il nous ait bien servis, que son ardent courage
Ait signalé pour nous les plus hardis efforts;
Que, le premier, marchant sur des monceaux de morts,
Et des mains d'un tribun arrachant l'aigle altière,
Il ait du camp romain renversé la barrière;
Moi-même j'applaudis à de si nobles coups:
J'aime trop la valeur pour en être jaloux.
Mais moi, qui de l'honneur lui viens d'ouvrir la route,
Ai-je donc mérité les affronts qu'il me coûte?
Quoi! sa fougue imprudente au sortir d'un combat,
Où la victoire même épuise le soldat,
S'enivrant d'un espoir qui n'a pu me séduire,
A l'attaque de Rome a voulu nous conduire;
Et lorsque je m'oppose à ce bouillant orgueil,
Qui du plus beau triomphe alloit être l'écueil,
J'entends crier partout: « Suivons tous ce grand homme,
» Suivons Coriolan: seul il peut prendre Rome. »
Et mes propres soldats, et mes concitoyens,
Désertent mes drapeaux pour courir sous les siens

Lui-même, encourageant la désobéissance,
Enseigne à mon armée à braver ma puissance,
Ecoute en frémissant mes ordres absolus,
Et ne cède qu'à peine au pouvoir de Tullus.
Ai-je pu dévorer un si cruel outrage?

AUFIDE.

Les succès de ce jour ont paru son ouvrage;
Et lorsqu'il poursuivoit, au pied de leurs remparts,
Les Romains devant nous fuyant de toutes parts,
Pardonnez, mais on croit qu'offensé de sa gloire,
Vous avez refusé d'achever la victoire.

TULLUS.

De cet opprobre insigne on a pu me charger!
On connoîtra Tullus, qu'on ose ainsi juger.
Je reçois de mes soins un indigne salaire.
Ce superbe banni, que ma main tutélaire
A sauvé des dangers qui suivent les proscrits,
S'élève insolemment sur mes propres débris.
Eh bien! quoi qu'ait souffert ma fierté combattue,
Je lui pardonne tout, si Rome est abattue.
Mais de ce fier proscrit qu'ose-t-on espérer?
Un envoyé de Rome en ce camp vient d'entrer.
A Coriolan seul aujourd'hui l'on s'adresse.
Croit-on pour son pays réveiller sa tendresse?
A-t-il encor pour eux le cœur d'un citoyen?
Je pouvois empêcher un semblable entretien:
Le Volsque soupçonneux peut le craindre, sans doute.
Eprouvons Marcius; il le faut: qu'il écoute
Ce député romain; s'il paroît chanceler,
S'il n'est pas tout à nous, c'est à lui de trembler.

Plus les Volsques pour lui montrent d'idolâtrie,
Plus il doit, s'il changeoit, redouter leur furie.
Ce peuple extrême en tout, désormais voit en lui
Son fléau le plus grand, ou son plus grand appui.
Un moment à nos yeux peut le rendre coupable.

AUFIDE.

Non, n'en attendez rien : son ame est implacable.
Ils feront près de lui des efforts superflus.
C'est le connoître mal... mais il paroît.

SCÈNE II.

CORIOLAN, *en habit guerrier ;* TULLUS, AUFIDE, CHEFS VOLSQUES.

CORIOLAN.

Tullus,
Si vous l'aviez voulu, dans ce moment, peut-être,
De Rome et de son sort le Volsque seroit maître.
J'ai présumé de lui, (j'en jugeois par mon cœur,)
Qu'il pourroit, plein du feu qui l'avoit fait vainqueur
Et dans un si grand jour prodiguant les miracles,
Démentir des Romains les orgueilleux oracles.
J'embrassai cet espoir : il a pu m'égarer.
L'ennemi dans ses murs s'est pressé de rentrer.
Lui laissez-vous le temps de les mettre en défense?
J'ai soumis mon audace à votre expérience.
Jusques à quand, Seigneur, retenez-vous mon bras?
La nuit a réparé les forces des soldats ;
Pour marcher contre Rome, ils attendoient l'aurore;
Et si leur général ne les arrête encore,

Dans ce même moment l'assaut peut se tenter.
Je n'attends que votre ordre, et cours l'exécuter.

TULLUS.

J'estime en un guerrier la noble impatience,
Qui sait, quand il le faut, céder à la prudence.
Je diffère mes coups pour les assurer mieux.
Croyez que tout romain m'est assez odieux.....

SCÈNE III.

CORIOLAN, TULLUS, AUFIDE, PROCULE,
CHEFS VOLSQUES.

PROCULE.

Député du sénat, Volumnius s'avance,
Et de Coriolan demande la présence.
Il marche sur mes pas.

TULLUS.

Qu'il paroisse.

CORIOLAN, *à part.*

Qui, lui?

(*Haut.*)
Il étoit mon ami, Volsques; mais aujourd'hui
Tout cède aux droits sacrés que la reconnoissance
Vient d'ajouter encore aux droits de la vengeance...
Il vient.

SCÈNE IV.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, TULLUS, AUFIDE, PROCULE, ALBIN, chefs volsques.

VOLUMNIUS.

Au nom de Rome, en ce camp député,
Puis-je à Coriolan parler en liberté?

CORIOLAN.

Des Volsques désormais mon destin doit dépendre:
Ce n'est que devant eux que je puis vous entendre.
Les mêmes intérêts, les mêmes ennemis
Ont formé ces liens pour jamais affermis.
Ils verront si mon cœur sait leur être fidèle.
Parlez.

TULLUS.

Coriolan, assuré de ton zèle,
Ce peuple que tu sers met sa cause en tes mains;
Tu peux entendre seul l'envoyé des Romains,
Sans que cet entretien doive nous faire ombrage,
Ni sur toi d'un soupçon répandre le nuage.
Quoi que Rome, en un mot, puisse nous proposer,
Les Volsques sur ta foi veulent s'en reposer.
(*Il sort avec les Volsques.*)

SCÈNE V.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, ALBIN.

CORIOLAN.

Eh bien! Volumnius, que faut-il que je croie?

C'est le peuple romain qui vers moi vous envoie?
Moi qu'ils ont condamné, que l'exil a puni!
Quoi! ces Romains si fiers recherchent un banni?
Vous baissez vos regards, vous craignez de répondre.

VOLUMNIUS.

Oui: tout ce que je vois a de quoi me confondre;
Tout doit me pénétrer de honte et de pitié.
Je sens gémir en moi l'honneur et l'amitié.
Je pleure mon pays, quand sa faute l'accable;
Je vois Rome vaincue, et mon ami coupable.
La colère à ce mot s'élève en votre cœur...
Et je n'ai pas dessein d'irriter un vainqueur.
Je sais quelle injustice envers lui fut commise;
Qu'il croit à ses affronts la vengeance permise.
Le ciel qui, dans ce jour, veut nous humilier,
Semble avoir pris le soin de la justifier.
Quel en sera le terme? et jusqu'où sa furie
Prétend-elle jouir des maux de sa patrie?
Fière encor, sous les coups qu'a portés votre main,
De n'avoir succombé qu'aux armes d'un romain,
Sa défaite, il est vrai, coûte moins à sa gloire:
Faites-vous pardonner cette triste victoire.
Donnez la paix à Rome; et que votre équité
Règle nos intérêts et préside au traité.
Marcius en est digne, et Rome, à plus d'un titre,
Entre le Volsque et nous le choisit pour arbitre.
Elle oublie, à ce prix, sa faute et ses succès;
Et le plus beau retour va payer vos bienfaits.

CORIOLAN.

Je rends grâce aux bontés dont je vois qu'on m'honore.
Coriolan, sans doute, est trop heureux encore

De reprendre chez vous le rang de citoyen;
Rien ne doit égaler un si précieux bien;
Et si je me soumets aux devoirs qu'on me trace,
Le grand Sicinius veut bien me faire grâce.
Certes, quoiqu'en vos murs Marcius ait vécu,
Tant de hauteur m'étonne, alors qu'on est vaincu.
Mais puisqu'à ma justice on daigne s'en remettre,
Sachez donc à quel prix vous pouvez vous promettre
De fléchir le vainqueur et d'arrêter son bras.
Les Romains ont du Volsque envahi les Etats,
De ses champs usurpés accru leur territoire;
Vous abusiez ainsi du droit de la victoire.
Il ne demande rien que ce qu'il a perdu.
Je prétends, en son nom, que tout lui soit rendu;
Que pour mieux étouffer ces jalouses querelles,
De la guerre entre vous semences éternelles,
Parmi vos citoyens le Volsque soit compté;
Que réunis ensemble avec égalité...

VOLUMNIUS.

Juste ciel! d'un romain est-ce là le langage?
Quel que soit en ces lieux le nœud qui vous engage,
Tous nos droits près de vous seroient-ils donc perdus?
Le Romain et le Volsque ensemble confondus!
Et c'est Coriolan, grands dieux! qui le propose!
Cette loi si honteuse, un romain nous l'impose!
Il est donc vrai qu'enfin ce cœur envenimé,
Est par la haine seule à jamais animé;
Que même en notre sang elle n'est pas éteinte!
J'ai cru que d'un affront la douloureuse atteinte
Avoit pour un moment égaré la valeur,
Et d'un premier transport j'excusois la chaleur.

Je me suis applaudi de voir Rome plus juste,
Ouvrir encor les bras à ce proscrit auguste;
Et lorsque dans son sein tout l'invite à rentrer,
Au lieu de l'embrasser, il veut le déchirer !

CORIOLAN.

Quoi ! par la liberté, devenu plus sauvage,
Contre ses défenseurs ce peuple arme sa rage;
Et son féroce orgueil seroit sacré pour moi !
Son caprice insolent seroit encor ma loi !
Il faut, si j'en croyois un préjugé frivole,
Chérir sa tyrannie, alors qu'elle m'immole !
Des nœuds qu'on a rompus suis-je encore enchaîné?
Qu'au nom de citoyen l'homme obscur soit borné;
Que de ce vain honneur son ame soit nourrie;
Le grand homme partout rencontre une patrie,
Fait le sort d'un empire en lui prêtant son bras;
Il apporte la gloire, et ne la reçoit pas.
Les Romains sous leur joug se flattoient de m'abattre;
Ils osoient m'outrager : qu'ils viennent me combattre,
J'ai bravé leurs tribuns, j'ai vaincu leurs soldats,
Et je sens qu'il est doux d'abaisser des ingrats.

VOLUMNIUS.

Souvent on paya cher le plaisir des vengeances.
Irrité contre Rome, et plein de ses offenses,
Vous n'envisagez pas un sinistre avenir;
Mais le Volsque lui-même un jour peut vous punir.
Craignez, en vous livrant à ce honteux refuge,
Les retours de l'envie et la fin d'un transfuge :
Elle est toujours funeste, et qui trahit les siens,
Craint et ses alliés et ses concitoyens.

CORIOLAN.

Si je dois en tous lieux trouver l'ingratitude,
Des mains de l'étranger le coup en est moins rude.
J'aurai puni, du moins, ceux qui m'ont outragé:
Je mourrai, mais vainqueur; je mourrai, mais vengé.
Je vais donner l'assaut; que Rome s'y prépare.

VOLUMNIUS.

C'est là votre réponse! et cet arrêt barbare,
Je le porte au sénat, à votre mère, hélas!

CORIOLAN.

Elle connoît ce cœur, sans doute, et ne croit pas
Que pour elle jamais ma tendresse s'altère.
Rome lui coûte un fils et m'arrache une mère.
Rome seule est coupable: elle n'a pas tremblé
D'opprimer l'innocent...

SCÈNE VI.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, PROCULE, ALBIN.

PROCULE.

Le conseil assemblé
Sous vos ordres, Seigneur, vient de ranger l'armée.
Vous la commandez seul: de vos exploits charmée,
Elle se flatte enfin, sous un chef tel que vous,
De pouvoir aux Romains porter le dernier coup.

CORIOLAN.

Ce choix m'est glorieux; mon espoir est le vôtre;
Mais pourrai-je accepter la dépouille d'un autre?
Tullus qui m'a reçu, devant moi dégradé...

PROCULE.

On reproche à Tullus d'avoir seul retardé
La chute des Romains par vous seul préparée :
En marchant sur vos pas on la croit assurée ;
Et sans doute l'assaut doit leur être fatal,
Si Coriolan seul est notre général.
Le conseil vous attend.

CORIOLAN.

Je suis prêt à m'y rendre.
(*A Volumnius.*)
Ainsi donc de moi seul votre sort va dépendre.
L'amitié que mon cœur garde à Volumnius,
Le voit avec regret du parti des vaincus.
Il n'est rien qu'un ami sur moi ne pût prétendre ;
Mais au nom des Romains il ne doit rien attendre.
Vous savez à quel prix ils obtiendront la paix.

VOLUMNIUS.

Rome au prix de l'honneur ne l'achète jamais.
Que plutôt notre perte aujourd'hui se consomme !

CORIOLAN.

Attendez Marcius sur les remparts de Rome.

SCÈNE VII.

VOLUMNIUS, ALBIN.

VOLUMNIUS.

Jusqu'ou nous a réduits un sort injurieux ?
Vaincus et dédaignés ! En est-ce assez, ô dieux ?
Nous trompiez-vous, hélas ! ô vous dont les oracles
Ont au peuple de Mars promis tant de miracles ?

Dieux immortels, auteurs de nos prospérités,
Avec Coriolan nous avez-vous quittés?
L'horreur est dans nos murs; il semble qu'un seul ho
Emporte le courage et les forces de Rome.
Troublé par les remords, ce peuple sans appui,
S'accuse et croit le ciel irrité contre lui.
Le malheur qu'on mérite accable davantage.
Si parmi tant de maux que ma douleur partage,
Je pouvois... mais, que dis-je!... oui, cet heureux de
Un dieu lui-même, un dieu le fait naître en mon sein.
J'embrasse avec transport cette unique assistance,
Des malheureux Romains la dernière espérance...
Albin, volez à Rome, et portez au sénat
Un avis important qui peut sauver l'État,
Qu'en vos fidèles mains la mienne va remettre:
Hâtez l'heureux secours que j'ose m'en promettre.
Au conseil assemblé je vais parler de paix,
De l'assaut, s'il se peut, retarder les apprêts,
D'un délai précieux ménager l'avantage,
Et vous donner le temps d'achever mon ouvrage.
Daigne conduire, ô ciel! mes efforts et ses pas.
Tu donnas Marcius à Rome: ah! ne fais pas
Un sinistre fléau d'un mortel tutélaire,
Et d'un si beau présent un don de ta colère!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CORIOLAN, CHEFS VOLSQUES.

CORIOLAN.

Enfin vous le vouliez : il a fallu céder :
Mais si Coriolan consent à commander,
S'il a sacrifié sa juste répugnance,
S'il souscrit à ce choix dont un autre s'offense,
C'est pour hâter les coups que vont porter nos mains,
Et pour mieux assurer la perte des Romains.
On prépare déjà les machines guerrières
Qui des murs ébranlés renversent les barrières.
Les Romains vainement abaissent leur orgueil;
Que leurs remparts détruits deviennent leur cercueil.
Dans une heure, guerriers, je marche à votre tête.
Allez. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

CORIOLAN.

D'où vient qu'ici Volumnius s'arrête?
De quel espoir encor pourroit-il se flatter?
Par des soumissions croit-il nous arrêter?
Ou bien que la pitié dans mon ame entendue.....
Que vois-je?

SCÈNE III.

CORIOLAN, VÉTURIE *en deuil*, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

CORIOLAN.

Vous, ma mère! ah! m'êtes-vous rendue?
Partagez les transports dont mes sens sont *émus*.
Dans cet embrassement...

VÉTURIE.

Arrête, Marcius.
Viens-tu pour embrasser ta mère ou ta captive?
Ordonnes-tu ma mort, ou faut-il que je vive?
Es-tu mon fils enfin, ou bien mon ennemi?
Parle.

CORIOLAN.

A ce mot affreux tout mon cœur a frémi.
Non, l'exil et l'outrage, et Rome et sa colère,
N'ont point flétri cette ame aussi tendre que fière.
Quoique par tant d'affronts ce cœur soit déchiré,
Les Romains ne l'ont pas rendu dénaturé.

VÉTURIE.

Qu'as-tu donc fait, cruel? que veux-tu faire encore?
Qui m'amène à tes yeux dans ce camp que j'abhorre?
En quels lieux te revois-je? où suis-je? quelle main
Prétend anéantir jusques au nom romain?
C'est celle de mon fils, du fils de Véturie.
A l'aspect de ces murs, quoi! malgré ta furie,
Tu n'as pas dit toi-même à ton cœur attendri:
C'est là que je suis né? là que je fus nourri!
De mes fils, de ma femme on y garde la cendre!
C'est là que vit pour moi la mère la plus tendre!

Tu la forces, barbare, en sa calamité,
A maudire l'hymen et sa fécondité,
A pleurer ta naissance, hélas! jadis si chère!
Pour le malheur de Rome ai-je donc été mère?
J'ai produit le plus grand de tous ses ennemis!
Rome ne craindroit rien, si je n'avois un fils!
Ah! cette horrible idée accable mon courage.

CORIOLAN.

Vous plaignez les Romains! n'accusez que leur rage.
Vous me montrez ces murs! là sont mes oppresseurs:
Là sont mes ennemis, ici mes défenseurs.
Ce camp qui vous irrite est mon unique asile:
Dois-je lui préférer Rome, d'où l'on m'exile?
Qui doit m'être plus cher du Volsque ou du Romain?
L'un, pour qui j'ai tout fait, est injuste, inhumain,
Par un bannissement a payé mon service;
L'autre à son ennemi tend une main propice.
Dois-je donc l'oublier, et faut-il désormais
Récompenser l'outrage et punir les bienfaits?

VÉTURIE.

Et n'ont-ils pas joui de ta reconnoissance?
N'as-tu donc pas assez relevé leur puissance?
Ils te doivent l'honneur de nous avoir vaincus;
Nous demandons la paix, et que faut-il de plus?
Règle au moins cette paix sans que Rome en rougisse.
Je suis loin d'exiger que ton cœur les trahisse.
Mais quoi! leur as-tu fait le serment odieux
De détruire ces murs, ta patrie et tes dieux?
De leur sacrifier, de ta main meurtrière,
Tout le sang des Romains et le sang de ta mère?
Si c'est là le seul prix qu'attendoit leur fureur,

Si le Volsque y prétend, il doit te faire horreur.
Ah! si Coriolan daignoit ici m'en croire,
Que d'un autre destin il peut goûter la gloire!
Quel immortel honneur s'en va le couronner,
De triompher de Rome, et de lui pardonner!

CORIOLAN.

Pardonner aux Romains! l'effort est impossible:
Je tiens de vous un cœur trop fier et trop sensible.
Le connoissez-vous bien? avez-vous oublié
Par quelle épreuve amère il fut humilié?
Non, vos yeux n'ont point vu mes affronts, mes supplices;
Vous n'étiez pas témoin de ces affreux comices,
Où d'arrogans tribuns, arbitres de mon sort,
Me présentoient les fers, et la honte et la mort;
Où j'entendois, au gré des plus vils adversaires,
Rugir autour de moi les fureurs populaires.
Assailli de leurs cris, de leur rage entouré,
Au milieu de l'opprobre où je parus livré,
Je rassemblois en moi ma force et ma constance,
Et dans ce cœur souffrant j'amassois la vengeance.
Je jurois à ce cœur, que cet instant passé,
Rome en vain pleureroit de m'avoir offensé.
Non, je n'aurai point fait une menace vaine.

VÉTURIE.

Eh! doit-on accomplir les sermens de la haine?
Quel est ce faux honneur dont tu vas t'occuper?
Ah! je t'en offrois un qui ne peut te tromper,
Que rien ne peut ternir, dont rien ne me sépare...

CORIOLAN.

Et quel honneur vaudroit celui qu'on me prépare?
De deux Etats rivaux je vais changer le sort.

Toujours vaincu, toujours déçu dans son effort,
Le Volsque s'est long-temps débattu dans ses chaînes;
Sans cesse il retomboit sous les aigles romaines.
Je commande le Volsque; il triomphe: mon bras
Ote à Rome, en un jour, le fruit de cent combats.
Au parti que je sers, je fais passer l'empire;
Et si j'en crois l'espoir que la fortune inspire,
Antium des Romains éteignant la splendeur,
Ne devra qu'à moi seul sa nouvelle grandeur.
Il devient ma patrie, et je n'en veux plus d'autre.
Loin de me l'envier, ah! faites-en la vôtre.
Détachez-vous enfin de mes persécuteurs;
Songez auprès de moi quels destins plus flatteurs
Pourroient...

VÉTURIE.

Moi! Sauver Rome, ou périr avec elle,
Voilà mon seul destin, et j'y serai fidèle.
Serai-je donc témoin de tes noires fureurs?
Verrai-je consommer ce spectacle d'horreurs.
Toi-même dans nos murs apportant le ravage,
Et donnant contre nous le signal du carnage?
Non, ce fer si coupable et teint du sang romain,
Ce fer, si je ne puis l'arracher de ta main,
Il faut du moins, il faut m'en percer la première,
Pour sortir de ce camp, fouler aux pieds ta mère.

CORIOLAN.

O ciel!... et c'est ainsi que vous aimez un fils!
Voilà ces nœuds si chers qui nous avoient unis,
Ces tendres sentimens, qui depuis mon enfance,
Ainsi que mon bonheur, faisoient ma récompense!
Marcius à vos yeux n'est plus rien aujourd'hui.
Vous aimez mieux mourir que de vivre pour lui.

C'est à mes ennemis que ce cœur s'intéresse,
Les cruels m'ont ravi jusqu'à votre tendresse.

VÉTURIE.

Moi cesser de t'aimer!... Marcius, le crois-tu?
Ah! si je n'écoutois qu'une austère vertu,
Si Véturie, hélas! n'étoit rien que romaine,
Un ennemi de Rome eût mérité ma haine.
Cet affreux sentiment n'est pas en mon pouvoir;
Et quand je viens ici te montrer ton devoir,
C'est toi, toi-même, hélas! qu'une mère attendrie
Voudroit sauver du crime en sauvant la patrie.
Ah! mon fils!... car ce nom dont tu trahis les droits,
Ce nom, tu t'en souviens, te fut cher autrefois;
Comme il faisoit ma gloire, il faisoit tes délices,
Et par toi seul livrée aux plus affreux supplices,
Mourante sous tes coups, ce nom cher et sacré,
Tu l'entendrois sortir de ce cœur déchiré...
Par ce nom, par les soins que j'eus de ta jeunesse,
Par ces plaisirs si purs que goûta ma tendresse,
Alors que sous mes yeux, pour les plus grands destins,
Tu croissois l'espérance et l'amour des Romains;
Par ce deuil, de nos maux sinistre témoignage,
Qui déjà de ma mort te présente l'image,
De ma mort, seul asile ouvert au désespoir,
Si ton cœur obstiné ne se peut émouvoir...
Ne me refuse pas...

CORIOLAN.

Ce peuple qui m'opprime,
Même dans mes bontés verroit un nouveau crime.
Il n'oublieroit jamais que je l'ai fait trembler,
Et tôt ou tard encore il sauroit m'accabler.

VÉTURIE.

Non, qui reçoit sa grâce au remords s'abandonne.

CORIOLAN.

Non, l'orgueil est ingrat : il hait qui lui pardonne,
Et je dois à moi-même, au Volsque mon soutien...

VÉTURIE.

Suis-je la seule, hélas! à qui tu ne dois rien?
Toi qui me rappelois notre union si chère,
Qui ressens le besoin d'être aimé d'une mère,
Pourrois-tu loin de toi repousser ma douleur?
J'ai si souvent au ciel demandé ton bonheur!
Je demande le mien à mon fils que j'implore.

CORIOLAN.

Quoi! Rome dans ses murs me reverroit encore?
J'irai pour y ramper sous un joug odieux?

VÉTURIE.

Non, pour m'y voir jouir de tout ce que les dieux
Peuvent verser de biens sur les jours d'une mère,
Pour les voir du bonheur me rouvrir la carrière.
Rome attend mon retour, ta réponse et son sort.
Songe quel jour pour moi, quel moment, quel transport,
Quand je vais d'un seul mot leur rendre à tous la vie.
Leur conter par mes soins Rome au glaive ravie,
Le fer qu'elle craignoit tombé de cette main,
Et mon fils, à ma voix, redevenu romain!

CORIOLAN.

Ah! que prétendez-vous?

VÉTURIE.

Je crois voir leurs hommages
Parmi les immortels consacrer mes images;
Rome reconnoissante honorer mon tombeau...
Et je puis te devoir un triomphe si beau!

Et tu pourrois, cruel, m'en refuser la gloire!
Non, la nature enfin obtiendra la victoire.
Ta mère et ta patrie, et tous ces noms si doux,
Et Véturie en pleurs embrassant tes genoux...
Oui, je m'y jette, ingrat...

CORIOLAN.

Quel transport vous égare?
Vous à mes pieds, ô ciel!

VÉTURIE.

J'y resterai, barbare!
J'expirerai du moins en étendant mes bras
Vers mon fils révolté, que je n'attendris pas.

CORIOLAN.

Ah! vous en triomphez: la victoire est entière,
Et je n'ai pu jamais résister à ma mère.
Les Romains sont sauvés: je dois y consentir...
Et puissé-je bientôt ne pas m'en repentir!

VÉTURIE.

Non, ne te repens pas, quand tu me vois heureuse.

CORIOLAN.

Du Volsque en ce moment la fougue impétueuse
Menace vos remparts, prépare les assauts;
Il faut que de vos murs j'éloigne ses drapeaux.
Je vais dire au conseil, (et puisse-t-il m'en croire!)
Qu'une honorable paix vaut mieux qu'une victoire
Et que s'ils ont enfin résolu sans retour
De détruire la ville où j'ai reçu le jour,
Plutôt que par mes mains sa ruine s'achève,
J'aime mieux renoncer au rang où l'on m'élève.
Volumnius au camp est encore arrêté:
Quel que soit le décret qui doit être porté,

Qu'il aille sur vos pas apprendre à la patrie
Qu'elle ne craint plus rien du fils de Véturie.
Quoi qu'il puisse arriver, je vais vous obéir.
(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

VÉTURIE, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

VÉTURIE.

Oui, j'en crois ce grand cœur qui n'a pu se trahir,
Et qui de la nature a reconnu l'empire.
Ciel! après tant de maux, souffre que je respire.
Laisse rentrer la joie en ce cœur ranimé.
Je retrouve mon fils tel que je l'ai formé.
Rome est en sûreté : Rome que j'ai servie,
Va consacrer ce jour, le plus beau de ma vie.
Je dus, il est trop vrai, le croire évanoui,
Ce bonheur dont mon ame a si long-temps joui.
Le sort veut me payer de cette perte amère,
Et de Coriolan je suis encor la mère.
Que le Volsque s'obstine en ses projets hautains;
Il n'a plus le héros qui faisoit ses destins :
J'ai rendu Marcius aux Romains, à lui-même,
Et l'on ne doit qu'à moi ce triomphe suprême...
Mais quel bruit effrayant a glacé mes esprits?
Quelque danger, ô ciel! menace-t-il mon fils?
(*A Flavie.*)
Ah! calme mes terreurs, vole, et reviens m'apprendre
A de nouveaux revers s'il faut encor m'attendre.
Va.

SCÈNE V.

VÉTURIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

VÉTURIE.

D'un mortel effroi tous mes sens sont saisis.
Quand j'ai tout obtenu, quand mes vœux sont remplis,
Quoi! cet instant si doux deviendroit-il funeste?
Veillez sur Marcius, dieux justes que j'atteste!
O vous qui par ma voix le changez aujourd'hui,
Ce cœur, qui lui doit tout, vous implore pour lui.

SCÈNE VI.

VÉTURIE, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

FLAVIE.

Ah! que puisse le ciel démentir nos alarmes!
Tout ce camp retentit du bruit affreux des armes.
Je tremble des fureurs de ce peuple inhumain,
Et j'ai vu du conseil sortir, le fer en main,
Des guerriers tout sanglans; leur voix crioit vengeance.

VÉTURIE.

Viens, courons vers mon fils... Volumnius s'avance.
Sur son front consterné je lis tous nos malheurs.
Je vois...

SCÈNE VII.

VOLUMNIUS, VÉTURIE, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

VOLUMNIUS.

O coup affreux! ô comble de douleurs!
Qu'il

Qu'il vous en coûte, hélas! pour avoir sauvé Rome!

VÉTURIE.

Quoi! mon fils! se peut-il? achevez...

VOLUMNIUS.

Ce grand homme
Est victime à la fois des Volsques, des Romains.
Il meurt.

VÉTURIE.

Mon fils! grands dieux! qu'a-t-on fait? quelles mains?
Je succombe.

(*Elle tombe dans les bras de Flavie.*)

VOLUMNIUS.

Au conseil j'étois admis encore.
Ce héros qu'à jamais il faut que l'on déplore,
S'y montre tout-à-coup, ose leur annoncer
Qu'à l'attaque de Rome ils doivent renoncer,
Que contre elle son bras ne peut rien entreprendre.
Du côté de Tullus un cri se fait entendre.
Ses amis indignés, dont le ressentiment
De perdre Marcius attendoit le moment,
Se lèvent en fureur: « O Volsques! quoi! ce traître
» Vous sacrifie à Rome, et veut parler en maître!
» Ce transfuge aux Romains nous aura donc vendus!
» Immolez le perfide, ou vous êtes perdus. »
Sur lui, le fer en main, ils fondent avec rage.
Le héros dont le nombre accable le courage,
Abandonne sa vie à leur lâche courroux,
Et sous tant d'ennemis tombe percé de coups.
Il invoquoit en vain les dieux vengeurs du crime.
Les assassins, couverts du sang de leur victime,
Ont fui, comme effrayés de leur propre fureur;

Tous se sont dispersés; et moi, saisi d'horreur,
J'embrassois mon ami, le baignois de mes larmes.
Mais lui : « Dissipe, hélas! de trop justes alarmes;
» Revole vers ma mère, a-t-il dit; tes sècours
» Peuvent seuls à mon cœur répondre de ses jours.
» Heureux, si retrouvant un reste de lumière,
» Je puis la voir encore à mon heure dernière! »
Tandis que mes romains, par un trop vain effort,
En arrêtant son sang, ont retardé sa mort,
J'ai couru vers ces lieux, le désespoir dans l'ame.
Mais, par pitié pour vous, épargnez-vous, Madame,
De votre fils mourant le douloureux aspect;
Puisqu'on vous garde encore une ombre de respect,
Venez, arrachez-vous de ce lieu si funeste,
Hélas! et profitez du moment qui vous reste.

VÉTURIE.

Eh! qu'importe ma vie en ces instans affreux?
Je veux revoir mon fils, oui, ce cœur malheureux,
Ce cœur désespéré demande encor sa vue.
S'il meurt, j'en suis la cause, et c'est moi qui le tue.
C'est moi... Guidez mes pas... Mais quel objet! ô cieux!

SCÈNE VIII.

CORIOLAN, *porté par des soldats*; VÉTURIE, VOLUMNIUS, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

VÉTURIE.

Ils ont versé ton sang, ces monstres odieux!
Et j'ai livré mon fils à leur main forcenée!...